MEMOIRES

SUR

LA VIE

DE Mr. LE COMTE

DE



MARSIGLI,

De l'Academie Royale des Sciences de Paris & de Montpellier,

De la Societé Royale de Londres, & Fondateur de l'Inſtitut de Boulogne.

Par Mr.

L. D. C. H. D. QUINCY.

ZURIC

Chez CONRAD ORELL & COMP.

M DCC XLI.



AVERTISSEMENT DES EDITEURS.

PEu de perſonnes ignorent, que le Comte de Marſigli n'ait été l'un des plus ſçavants & des plus habiles hommes de ſon tems, & qui même a eu beaucoup de part aux affaires publiques & aux guerres funeſtes, qui ont travaillé toute l'Europe pendant pluſieurs années de ſa vie. Veritablement, ſi on fait attention aux emplois & aux commiſſions, qu'il a eu, aux procès & aux contretemps, dont elles ont été accompagnées; il faut confeſſer, qu'il a été un des ces Hommes Illuſtres d'etoile peu

X 2 heu-

heureuse, qui meritent, que leurs actions & toutes les particularités de leur vie soient transmises à la posterité la plus reculée. Si donc une personne d'un profonde erudition, intime Amy du Comte, & fidele Depositaire de toutes les circonstances curieuses, qui ont accompagné sa Vie, a bien voulu consentir à l'impression des Mémoires sur sa Vie, auxquels elle a travaillée avec toute la ponctualité, & toute l'impartialité, que le sujet demandoit, on auroit grand tort de frustrer le Public d'un ouvrage si interessant pour lui.

L'Auteur avoit formé depuis long-tems le dessein de travailler à ces Mémoires, lorsque dans les dernieres guerres d'Italie, Mr. le Maréchal de Noailles, & Mr. le Comte de Lautrec vinrent à Boulogne, pour voir l'Institut, fondé par le Comte, qui les frappa tellement, qu'ils ne cesserent de parler de la grandeur du merite de

de son Fondateur ; cela l'encouragea d'envoyer au Comte de Lautrec sur sa demande, à Lodi, où étoit le Quartier Général, un mémoire de tout ce, qui se trouvé dans l'Institut, & de l'accompagner de quelques circonstances de la Vie du Comte. Marsigli. Ce Seigneur le remerçia si obligeament de cet échantillon, qu'il reprit la resolution de travailler à des Mémoires plus amples & plus circonstanciés sur toute la Vie du Comte. Les ayant fini, il les envoia à l'Academie des Sciences de Lion, dont il est Membre, qui lui en fit des grandes louanges; depuis il les présenta à Son Em. le Cardinal Lambertini, pour lors Archevêque de Boulogne, aujourd'hui Souverain Pontife : L'attention & l'approbation, dont ce grand homme les jugea dignes, lui parut d'un si grand poids, qu'il n'hesita plus de consentir à les mettre sous la presse.

Le premier Tome ſera d'abord ſuivi de deux autres, dont l'un finira la Vie du Comte, que le premier a commencé, & l'autre donnera le detail le plus exact & le plus curieux de l'Inſtitut de Boulogne, & de tous les Manuſcrits, Raretés, &c. qui s'y trouvent.

ME-



LA VIE
DE
LOUIS FERDINAND COMTE MARSIGLI.

CHAPITRE PREMIER.

De sa Naissance, & de son Education.

IL n'est point de peuple au monde plus à portée de perpetuer ses familles, que celui de l'Etat Ecclesiastique; en particulier celui de Boulogne, Patrie du Seigneur, dont j'entreprends l'Histoire. Les Puissances, qui sont repandnës dans l'Univers, ont des pretentions les unes sur les autres, des interêts à soutenir; & leurs differents ne se terminent jamais, que

par l'effusion du Sang. Le Sujet le verse sans épargne, engagé, ou par amour pour sa Patrie, ou en vûe des avantages, qu'il attend de la fortune, & dans l'esperance d'ameillorer sa condition; ou poussé par un motif de reconnoissance; ou enfin pour la gloire, de se rendre illustre aux yeux des hommes. *Illustris est* (*Gloria*) *& pervagata multorum & magnorum vel in suos cives, vel in Patriam, vel in omne genus hominum, fama meritorum.*

Ici tout est calme, point de dissentions intestines, point des querelles avec les voisins, qui puissent interrompre un Commerce tranquille, ni moins encore causer de la desunion. Tout le soin de ce peuple est de vivre, & de vieillir au milieu des Commodités de la vie la plus douce. Ses seuls Enemis qu'il ait à combattre sont le luxe & l'oisiveté, comme il fait par la culture des Sciences & des Arts. Chaque Particulier fait à quoy s'en tenir, appuié qu'il est sur la solidité de ses Privileges; Privileges, que le Souverain regarde avec

avec trop de complaiſance, & d'équité, pour permettre qu'on y porte aucune atteinte ; Le ſuccès ne peut manquer d'accompagner les affaires domeſtiques, lorſqu'on fait en qui l'on a commis le ſoin de penſer aux publiques, & que l'équité & la vigilance tiennent les renes du gouvernement.

C'eſt ainſi, que ce Peuple voit inſenſiblement couler des jours de delices, & peut perpetuer ſon bonheur au milieu des proſperités, & transmettre par des Alliances mutuelles, une ſeule, mais nombreuſe famille à la poſterité.

Ce charmant ſejour, Boulogne, ſous le plus doux Climat de la Terre, choiſi, plus de 100. ans avant la fondation de Rome, par les Anciens Rois Etruriens, pour un lieu de Plaiſance, eſt heureuſement aſſis au pié des Apennins, qui n'étendent au loin vers le Septentrion leurs racines, que pour offrir à la vûe des collines fertiles, agreables & pour multiplier enſuite des horiſons ſans bornes. Ce charmant ſejour, dis-je, outre qu'il eſt enrichi d'un nombre conſiderable

d'Edifices somptueux, & du meilleur gout, en Eglises, Oratoires, Monasteres de l'un & de l'autre Sexe ; en Palais publics & privés ; que les rues sont bien pavées,& ornées pour la plus-part de portiques de la meilleure Architecture, pour parer les gens de pié contre l'intemperie de l'air & l'incommodité des saisons ; possede encore une Campagne, qui fait la richesse & l'admiration de l'Etranger ; tout cela par le soin qu'on donne à son entretien, par l'abondance des denrées qu'elle produit ; par les bons fruits de toute espece, les vins exquis, la soye, le chanvre & autres choses semblables, qui font son principal Commerce ; enfin par le grand nombre de Palais magnifiques, & de Maisons de Plaisance, que l'on y voit parsemées de près à près de maniere, qu'on la prendroit aisement pour une de ces Villes de plusieurs journées de tour.

C'est dans un si beau païs, dans une si belle Ville, & dans le sein d'une Nation si fortunée, que nâquit l'An du Salut MDCLVIII. l'Illustre Comte Mar-

figli d'une maison très-ancienne, très-noble, & très-illustre; Illustre, par ses Alliances, par ses emplois, & par ses dignités, non seulement au service de sa Patrie, mais chez les Princes Etrangers.

Il seroit trop long, & peut-etre même ennuieux, de donner ici une Genealogie complette de la Maison de ce Seigneur. D'ailleurs mon intention n'est pas d'exagerer la Noblesse de la Nation, d'où il tire son origine. C'est pour obvier à tout inconvenient de reproche, que j'ai choisi quelques personnages des plus distingués parmi ses ancêtres, afin qu'on puisse voir d'un coup d'œil la verité, de ce que j'avance. On pourra même voir, (comme en passant,) par les differents emplois, qu'ils ont exercés dans la Republique, en combien de differentes formes elle s'est gouvernée depuis trois ou quatre siecles. J'évite tout exprès d'entrer dans un plus grand detail sur son Gouvernement. Car à proprement parler ce n'est pas l'Histoire de

Boulogne, que je me propose, c'est seulement celle de l'un de ses Citoyens; vû que pour cela il faudroit entrer dans un Labyrinthe effroiable d'evenemens, d'où il feroit mal aisé de sortir sans multiplier des volumes & des annales, qui ne manqueroient pas de nous conduire au milieu des siecles fabuleux. Tout ce que j'en puis rapporter en peu de mots, & que je reçois de la tradition, c'est qu'elle fut obligée d'obeir aux Gaulois, dits Bojens, après qu'ils eurent repoussé au delà des monts ses premiers Maitres. Après cela elle fut soûmise aux Romains; Mais ayant chassé ces derniers pour vivre sous ses propres Loix, elle fut subjuguée par les Lombards; ensuite par les Empereurs, & par les Ducs de Milan. Elle reprit de nouveau sa liberté; mais ce ne fut, que pour être dechirée par ses propres Citoyens. Tirans dont elle ne pût se delivrer, qu'en se donnant aux Pontifes Romains, sous lesquels depuis deux ou trois Siecles elle joüit d'une paix parfaite & solide; Je remarque neanmoins

en conſequence de ces derniers changements, que le Senat des derniers Siecles eſt bien different de celui des precedents; Son pouvoir alors ne differoit en rien de celui de l'ancienne Republique Romaine; La Nobleſſe y étoit également partagée en deux ordres, qui étoient celui des Senateurs, & celui des Chevaliers; La milice y étoit ſur le même pié; On ajoute, que dès qu'elle eut ſecoüé le joug des Romains, l'on en abrogea certaines loix pour faire place à d'autres plus convenables aux mœurs de ſes Citoyens; & que par la ſageſſe de ſon Gouvernement elle ſe rendit recommendable à ſes voiſins, & même à toute l'Europe; Je tiens tout cela du Comte Allemani Iſolani Senateur fort éclaré, & dont la perte a été fort ſenſible à tous les gens de lettres, il dit que dans le tems de la conquête du Mexique par Cortes ſous Charles V. (Emp.) on decouvrit une entiere conformité entre les loix de ces Indiens, & celles de Boulogne; tant il eſt vrai, que le bon gout, inſeparable

de l'Equité, & des preceptes de la Nature est donné par le souverain Createur à tous les hommes indifferemment, pour leur bonne conduite, & pour les munir contre le desordre, & l'injustice!

Hommes Illustres de la Maison des Marsiglis.

Jean Marsigli Senateur du nombre des 16. qui gouvernoient la République en l'Année de Jesus Christ. 1405
Ence Marsigli Senateur du nombre des 16. 1440
1. Changement.
Jaq. Senat. Ambassadeur auprès de Paul. II. 1465
Jean Senat. des 20. qui gouvernoient la République. 1470
2. Changement.
Jaq. Senateur des 21. qui gouv. la Rep. Ambass. aux Princes. 1475
Marc Antoine Archevêque de Salerne. 1480
Jean Senat. Cheval. Ambass. aux Princes au 16. Siecle.
Augustin & Galeasse, Anciens, au 16. Siecle.
Le Conseil du Confalonier est composé de

de 8. Anciens & d'un Docteur en droit, (*) cette dignité est élective, & l'élection se fait tous les deux mois, c'est le Senat en corps qui a droit de l'Election, & elle doit tomber sur un Senateur; Les anciens sont pris du Corps de la Noblesse; Le Senat use encore de ses anciens droits de donner des Patentes de Noblesse à ses Citoyens, & dès lors ils ont droit d'entrer au nombre des 8. anciens, & d'avoir part à tous les honneurs, qui sont deus à cette qualité. Le Titre du Senat est en latin, *Excelsus Senatus*, & celui de son Confalonier, *Illustrissimus vexillifer justitiæ & populi.*

François, Generalissime des Troupes de la Repub. au 16. Siecle.

Cesar, General de l'Infanterie de la Republique. au 16. Siecle.

3. Changement.

Augustin Senateur des 31 du Gouvernement. Confalonier, au 16 Siecle.

Vincent Chevalier de l'Academie de la Viole. au 16. Siecle.

(*) Le Docteur est renferme dans le nombre de 8. Anciens jouissant des mêmes honneurs.

4. Changement.

Augustin, Senateur des 40. du Gouvern. 1513

Cesar, Senateur des 40. du Gouvern. 1528

Ippolite, Senateur de 40. 1529

Marc Antoine, Senateur des 40. 1532

Renaud, Senateur des 40. 1548

Fnée Senateur des 40. 1564

Augustin, Senateur des 40. 1580

Ippolite Jurisconsulte, Homme Illustre, Senat. des 40. 1629

Cesar, Senateur des 40. }
Charles, frere du Senat. } 1665

Marquis Alexandre Sen. des 40. Fils de Cesar, aujourdhui vivant. 1740

Comte Louis Ferdinand Marsigli, General du St. Siege, Fils de Charles & petit Fils d'Ippolite II. le Jurisconsulte.

Les freres de Louis Ferdinand étoient Marc Antoine Evêque de Perouse, mort en 1720. & Philippe Gouverneur de Rimini mort en 1732. Celui-ci avoit laissé un fils nommé Charles, mort en 1736. & qui a laissé de la Comtesse Marescal-chi

chi son Epouse deux Enfans mâles, âgés de 6. & 7. ans. Ainsi cette Branche du Comte Louis Ferdinand subsiste encore de par son frere le Comte Philippe.

Le Senateur Alexandre, Cousin germain du Comte Louis Ferdinand a le titre de Marquis & selon toutes les apparences laissera après lui une grosse posterité.

Il y a encore une autre branche des Marsiglis, detachée depuis bien des années, on la nomme vulgairement la branche de Sylvius Marsigli, elle est fort nombreuse, & va selon toutes les apparences se subdiviser en plusieurs branches. Tous ces Messieurs qui viennent du fils ainé de Sylvius ont eu pour Mere la Comtesse Malvezzi, sortie de l'une des plus anciennes maisons non seulement de Boulogne, mais même de l'Italie.

Les Armes communes à ces trois branches, ou pour mieux dire à toute la maison des Marsiglis sont allusives aux emplois qu'elle a possedé dès l'An 1142. dans les Guerres contre les Mode-

nois leurs voiſins, & dans les guerres civiles, qui infeſtoient toute l'Italie, ſavoir la Guerre des Guelphes & Gibellins ; & enfin dans les Guerres contre les Faëntins.

Cet Emploi étoit la garde du pont du Rhein, petite, mais pernicieuſe riviere, à cauſe de ſes inondations, que l'on rencontre ſur le chemin de Modene à deux milles de Boulogne; on y avoit ajouté la Surintendance du paſſage des Pelerins, qui conſiſtoit à pourvoir à leurs beſoins ; le tout ſous le titre de Rectorie ; Emploi que cette maiſon a gardé nombre d'années, & auquel elle a renoncé Payant remis enſuite entre les mains du Senat, qui le lui avoit conferé. Ces armes repreſentent un écu d'azur en champ, ſur lequel on voit un pont de maçonnerie à pluſieurs arches, bâti ſur une riviere, & dont l'entrée eſt deffenduë par une groſſe tour quarrée, couronnée de crenaux, ou merlons à l'antique ; le tout ſurmonté de trois fleurs de lis d'or, ſeparées par les dents d'un ratelier de même

même metal. Il eſt bon de ſavoir, que ces fleurs de lis ſont communes à tous les Citoyens de cette Ville de l'une & de l'autre condition, étant un privilege accordé par Charles VI, Roy de France, au tems qu'il reçut ſon Alliance que lui offrit ſon Ambaſſadeur, de la Famille des Bianchis; le Senat très-ſatisfait des bons ſuccès de cette Ambaſſade, donna le fief de Piano à perpetuité à ce ſage Miniſtre, tel que le poſſedent encore aujourdhui ſes deſcendans.

Voilà pour ce qui regarde la maiſon paternelle de Mr. le Comte Marſigli, voyons preſentement celle de ſa Mere, qui étoit iſſuë des Comtes Hercolanis. Quelques Inſcriptions repanduës en differents endroits de l'Italie nous diſent, qu'il n'y manquoit pas auſſi ni Antiquité, ni Nobleſſe, ni Heroïſme. La premiere qui ſe preſente eſt un marbre trouvé à Rome, dans le Palais du Cardinal Ceſius, & que l'on voit aujourdhui ſur une des Portes interieures du Palais du Senateur. Un Auteur du 16. Siecle la cite,

cite, comme un fait indubitable, c'est à lui à qui je me rapporte pour la solidité de son fondement. (*)

(*) Amadi de la Noblesse de Boulogne, imprimé à Cremone, en 1581.

D. M.
LUCIO SEPTIMIO BERENICIANO HELVIUS VITALIANUS, ET AURELIUS HERCULANUS AMICO INCOMPARABILI BENEMERITI.

On donne pour reelles les suivantes, telles qu'on les trouve sur les lieux cités.

A NAPLES.

D. O. M.
NICOLAO HERCULANO JURISC. CLARISS. QUEM OB INSIGNES EJUS ANIMI DOTES JOANNA SECUNDA NEAP. REGINA PRÆCIPUE CARUM HABUIT UNA CUM JOANNE FRATRE EQUITE, MAXIMO CONSILIARIO, AC CAMERÆ REG. PRÆSIDE, QUI ANTEA IN SICILIA LADISLAI REGIS FRATRIS NEGOTIIS EGREGIAM NA-

VAVIT OPERAM. OBIIT HIC NEAPOLI ANN. SAL. MCCCXXX.

A FAENCE.

D. O. M.

OCCIDIT ANDREAS SERIO CONFECTUS AMATOR JUSTITIÆ HERCULEA STIRPE CREATUS EQUES. GRANDIS HONOS PATRIÆ, DECUS, JURISQUE MONARCA, SÆPIUS IS MAGNO PRÆTOR HONORE FUIT. CUJUS CONSILIIS ORBATA FAENTIA QUÆSTUS FUNDE GRAVES, CECIDIT FIRMA COLUMNA TIBI.

A FERRARE.

D. O. M.

BARTOLOMEO JURE - CONSULTO NICOLAI FILIO, QUI BONONIÆ MAGNA AUDITORUM FREQUENTIA, AC DEINDE FERRARIÆ, (BORSO DUCE) PRIMAS TENENS SUMMAQUE SUI NOMINIS CELEBRITATE JUS CIVILE DOCUIT. VITA EXCESSIT FERRARIÆ ANN. MCCCCLXIX.

A BOULOGNE.

D. O. M.

VINCENTIO HERCULANO COM. SEN. EQUITI PRÆCLARO IN LEGATIONE AD JULIUM TERTIUM PONT. MAX. VARIIS ORNAMENTIS HONESTATO, OMNIBUS HONORIBUS ET REIP. MUNERIB. VERA CUM LAUDE PERFUNCTO. VIXIT ANN. LVII. DIES IX. OBIIT XII. CALEND. APR. MDLVII.

A BOULOGNE.

D. O. M.

AUGUSTINO HERCULANO COM. EQ. AC SEN. INTEGERRIMO OMNIBUS PATRIÆ HONORIBUS, ET PLURIBUS LEGATIONIBUS AD VARIOS PRINCIPES, POSTREMO AUTEM APUD GREG. XIII. PONT. MAX. HONESTISS. FUNCTO. VIXIT ANN. LXX. ET OBIIT ANN. SAL. MDLXXIX.

A MEDECINE DANS LE BOULONOIS.

D. O. M.

RESPICE FINEM.

DO-

DOMINICO MARIÆ HERCULANO COM. PRÆSTANTI LIBERTATE, ET SINGULARI FORTITUDINE, MIRAQUE INTEGRITATE VIRO. VIXIT ANN. XLVII. OBIIT ANN. SAL. MDLVIII.

A PARIS COUV. DES CORDEL.

D. O. M.

HIC SITUS EST MARCUS ANTONIUS COMES IN CLARISSIMA ITALIÆ URBE EX ILLUSTRISS. HERCULANORUM FAMILIA ORTUS, AC SUA IPSIUS VIRTUTE, ET PROBITATE NON MINUS QUAM GENERIS NOBILITATE CLARUS, QUI HIC PEREGRE A PATRIA PROFECTUS, UT DIVERSIS REGIONIBUS, AC VARIIS HOMINUM MORIBUS INSPECTIS, MAJOREM SIBI RERUM USUM, EXPERIENTIAMQUE COMPARARET, IN MEDIO VITÆ CURSU IMMATURA MORTE PRÆREPTUS FUIT, MAGNO SANE OBS, QUOTQUOT ILLUM

NORANT DESIDERIO SUI RELICTO. VIX. AN. XXXVI. OBIIT ANN. SAL. MDLII. JAN. DIE XV.

D. O. M.

AURELIO COMITI, MILITIQUE STRENUO, VARIIS IN BELLIS, ET VENETORUM CLASSE CYPRIO BELLO DUCI PEDITUM EMERITO. QUI ANNUM AGENS TRIGESIMUM CORCYRÆ OBIIT ANN. SAL. MDLXXII.

Les armes (*a*) de cette maiſon ſont d'azure à trois faſches d'or, poſées à diſtance égale & perpendiculaires, traverſées de ganche à droit par une autre d'azure, ſur laquelle ſont placées trois Couronnes d'or, le tout ſurmonté en chef de trois fleurs de lis d'or entre quatre dents d'un ratelier de même métal, un Hercule au Cimier s'appuie ſur un Caſque, à micouvert de ſa peau de Lion, tenant en main ſa maſſuë, avec la Deviſe. Reſpice finem.

C'eſt de ces deux Familles, que le

(*a*) Ces Armes furent données à cette Maiſon par Jean de Naple, en 1415.

Comte Marsigli dont j'ecris l'Histoire tira son origine ; Il étoit Fils comme on a pû voir ci-dessus du Comte Charles, frere de Cesar le Senateur, & petit fils du Juriscr Ippolite & de Marguerite Comtesse Hercolani de la Branche du Prince dont elle etoit Tante. Ce Prince est mort depuis peu d'années sous le titre de Prince du S. Empire, Plenipotentiaire en Italie pour l'Empereur Charles VI. aujourd'hui regnant. Cette Branche est divisée en deux par le Prince (*) Hercolani fils & Heritier des honneurs de son Pere, celui dont nous venons de parler, & par le Comte Marc Antoine son cousin. La Branche ainée de cette maison, qui est celle qui possede le Senatorat est divisée en trois freres, vivans, dont l'ainé est le Comte Augustin Senateur, homme d'esprit, magnifique en ses depenses, & de bon gout en toutes choses.

On lui donna au Saint Batême les noms de Loüis & de Ferdinand. Dieu

 fait

(*) Il a été defendu à Alphonse Marquis par le Testament de son Pere, de prendre le Titre de Prince.

fait de quelle consequence devoit être un jour ce presage, si c'en est un. Le nom de Ferdinand n'est pas moins en veneration en Allemagne, que celui de Loüis l'est en France, & il eut affaire avec l'une & avec l'autre Nation, mais par quel interêt, & avec quel succès? Il a eu partout de grands emplois, de grands honneurs, s'il lui est arrivé aussi de grands chagrins, de grands malheurs; la fortune lui a été tantot amie, tantôt ennemie, cependant on a remarqué partout la même constance, la même force d'Esprit, la même resignation à la volonté du Tout-Puissant; Voila en racourci la vie & la fin de cet homme illustre, *Respice finem*.

Il est tout à fait necessaire, que l'Education des Enfans reponde au rang, que leurs Peres tiennent dans le monde, pour ne les pas laisser degenerer, & pour qu'ils ne perdent pas l'estime des hommes; Car plus on est noble dans la Republique, plus aussi est on obligé de l'edifier, en se rendant capable de la servir: C'est à quoi les Peres doivent prendre garde, en y surveillant avec soin;

foin ; mais il faut auſſi que les Enfans ſe rendent dociles, attentifs aux inſtructions, & qu'ils s'y emploient de tout leur pouvoir. Les Diſpoſitions ſont des dons de la Nature dont Dieu même eſt l'Auteur, & malheur à celui qui ne les fait valoir ou qui les neglige.

Monſieur le Comte Marſigli fut heureux, & par rapport aux bonnes diſpoſitions qui accompagnoient la docilité de ſon naturel, & par rapport à l'attention & aux ſoins que ſe donnoient Meſſieurs ſes Parents pour le faire inſtruire. Ces Diſpoſitions étoient des plus avantageuſes. Un eſprit degagé, & une memoire aiſée, lui venoient de la nature, comme la pieté & la docilité lui venoient de la grace. Ses Parents étoient en credit autant par leur probité, que par la Nobleſſe de leur ſang, tout enfin étoit dans la meilleure diſpoſition pour devenir un grand homme.

On ne fut pas long-tems à s'appercevoir de ce qu'il ſeroit un jour ; le ſerieux de ce genie naiſſant, qui ſe trouvoit en toutes ſes actions, étoit d'un augure très-favorable pour l'avenir : il

reflechiſſoit deja en homme, lorſqu'il n'étoit encore qu'un Enfant, & de là il étoit aiſé de conjecturer que ce ſeroit une tête à ſyſtemes, un homme propre au Conſeil, & de manier les plus grandes affaires. C'étoit en effet le tems, comme il le dit depuis lui même, (b) où la jeune Nobleſſe de Boulogne, animée par l'exemple des anciens, ſe prêtoit volontiers à ſe former l'eſprit & le cœur; c'étoit, dis-je, le tems, ou les Peres, non moins zelés que les Lacedemoniens aſſiſtoient leurs enfans de leurs propres inſtructions, les faiſant paſſer ſucceſſivement & ſans relâche d'un exercice à l'autre, pour les tenir en haleine contre l'oiſiveté, & les mettre en état de ſervir la patrie. Que ne doit on pas à de tels parents? les richeſſes qu'ils laiſſent ne font pas certainement à comparer à la ſageſſe qu'ils nous inſpirent; mais il faut pour y reuſſir s'y prendre de bonne heure.

L'Uni-

(b) Dans ſa Lettre addreſſée à tous les Ordres de ſa Patrie.

L'Université de Boulogne, autrefois si florissante, n'a perdu de son ancienne splendeur, que depuis environ un siecle, par la quantité considerable d'Academies, que l'on a institué dans les principales Villes d'Italie; telles sont celles de Turin, de Parme, de Modene & semblables; telles sont les Colleges des Jesuites, des Sommasques & autres Religions, qui se sont chargé, du soin d'elever la jeunesse non seulement dans les sciences; mais encore dans les preceptes de la morale, & de l'usage du monde. Mais avec tout cela l'on peut assurer, qu'elle s'est toujours conservée par l'Excellence de ses Professeurs; Elle avoit pour lors un nombre de très savants Maîtres, qui remplissoient ses Chaires; Temoins les Montanari, Borelli, Malpighi, Triomphetti, Rondelli, & autres que je ne nomme pas. Or c'est avec une telle assistance, que nôtre jeune Comte prit ses premieres leçons, & fut imbu des premiers rudiments. La Philosophie, la Geometrie, l'Astronomie, les Fortifications, la Chimie, l'Anato-

mie, enfin l'Histoire naturelle, tout cela trouvoit alternativement place dans ce beau genie. C'est ce que nous ne pourrons pas nous empecher dans la suite de cette Histoire de prouver par un plus grand detail; L'appartement que ce jeune Seigneur occupoit dans le Palais Paternel, étoit le Rendez-Vous des Savans: C'est ici qu s'assembloit à certains jours de la semaine cette belle Academie, qui fait aujourd'hui sous un autre nom, & sous d'autres loix, l'ame de l'Institut des Sciences; Son ancien titre étoit dit des Inquiets, (degli inquieti) comme qui diroit société de gens, appliqués sans relâche à la recherche de la verité.

On avoit élevé un Donjon au-dessus du toit de ce palais, pour servir aux observations astronomiques, & c'est en ce petit observatoire, que le celebre Montfreddi se perfectionna. Quand on a, je le repete, de la disposition, de l'inclination, & du secours, quel succès ne peut on pas esperer de ses etudes? Le jeune Marsigli, qui avoit eu loy reu-
nies

nies toutes les prerogatives, ne manqua pas aussi de faire un progrès si considerable dans toutes ces sciences, & cela avec tant de rapidité, qu'il se trouva à l'âge de dix-neuf ans en état lui même de paroitre sur les bans.

Il savoit que l'Academie très-ancienne de Padoüe étoit aussi l'une de plus accreditées, & des plus frequentées de l'Europe; Il ne manqua pas l'occasion d'y aller faire épreuve de ses talens, & faire admirer les progrès qu'il avoit fait avec tant de succès dans le sein de sa Patrie.

Son gout étoit universel & propre à tout, mais faisant attention à l'Etat, & au genre de vie qu'il se proposoit d'embrasser, il fallut faire choix entre les Sciences, de celles, qui lui conviendroient d'avantage; Son gout particulier s'accordoit assés bien avec la condition de sa naissance, mais la fortune d'un homme privé, ne le faisoit nullement avec son ambition; Sa Patrie avoit beaucoup rabatû de son ancien lustre, de sa premiere grandeur; elle ne suffisoit pas pour remplir ses esperan-

ces, il falloit se porter ailleurs ; en un mot les armes étoient son fait ; ainsi il failloit en étudier les elemens, & s'y preparer par de bonnes connoissances : c'est pour cela que la Geometrie lui paroissoit indispensable, c'est le moyen en effet de se rendre necessaire, & de s'élever en peu de tems à des plus hauts Emplois ; il s'y donna tout entier sous la conduite des deux Savants Borelli, & Montanari ; quant à ses moments de loisir, au lieu de les passer en de vains amusemens, en des plaisirs insipides & le plus souvent nuisibles, il les emploioit utilement à se perfectionner dans l'Histoire naturelle. Cette science exige plusieurs preparations, pour y faire quelque progrès ; il faudroit être Chymiste, pour connoître les élemens constitutifs de quelque substance, que ce soit, qui se presente sous les yeux, & qui appartient à l'un des trois regnes, des mineraux, des vegetaux, & des animaux, il faudroit être Anatomiste, & savoir non seulement appliquer le bistouri, & tirer profit des microscopes

pour

pour decouvrir l'organisation, & le mechanisme de la nature dans ses productions ; il avoit le secours des Triomphetti, des Malpighi & de semblables genies pour l'instruire sur toutes ces choses ; il faudroit enfin sortir du foier paternel, & s'exposer à de longs & penibles voyages pour connoitre leur varieté, car Dieu par une divine disposition, & une sagesse incomprehensible, n'a pas moins distingué les differentes parties du globe terrestre, par la varieté de ses productions, qu'il a fait par celle de ses climats ; c'est aussi à quoi nôtre jeune Philosophe se determina de bonne heure.

A l'aide des principes de Geometrie, il ne tarda pas à prendre des bonnes informations sur toutes les methodes de Fortifications, qui avoient paries jusqu'en son tems, il se les rendit si familieres, & en reconnut le fort & le foible à tel point, qu'il s'en forma une qui lui étoit particuliere & propre; mais jusque là tout n'étoit encore que Theorie, c'est néanmoins un art qui deman-

demande quelque chose de plus ; Car tel pourroit être très habile à imaginer un dessein, à coucher un plan sur le papier, qu'il ne feroit encore que très-neuf, lorsqu'il s'agiroit de le tracer sur le terrein ; Ses inegalités, ses interruptions, ses qualités differentes ne deconcertent pas peu l'Ingenieur ; il faut de l'experience en toutes sortes de professions, pour y reüssir en quelque façon ; mais plus encore sans comparaison en celle-cy ; car il en coute trop à corriger une erreur, & les consequences sont très-facheuses, si on n'y porte pas le remede convenable.

Le Traité de paix, tout recemment signé à Nimegue étoit un obstacle à ses projets ; l'Europe paroissoit devoir joüir d'une longue tranquillité. La France n'étoit pas à la verité des plus contentes des delais de l'Espagne à lui rendre raison sur le Duché d'Aost ; mais on avoit lieu d'esperer quelque accommodement par la mediation de l'Empereur ; d'un autre côté l'on avoit tout lieu de croire, que la guerre de

Hon-

Hongrie n'auroit pas de longues suites, vû la conspiration tout fraîchement découverte, la crainte qu'elle avoit produit dans les esprits des Rebelles par le châtiment des coupables, & les avantages que la Maison d'Autriche avoit remporté sur leurs Troupes. Tekeli, l'un des Chefs les plus engagés, étoit véritablement à la Porte pour y solliciter une rupture entre les deux Empires; mais le Divan, quoyque d'ailleurs assés porté à le faire, n'y voioit pas encore tout le jour; tout cela en un mot, ne pronostiquoit qu'une paix durable. Il se disoit neanmoins à soi même, mais si malgré toutes ces apparences, ce Seigneur Hongrois venoit à bout de ses desseins, & que le Turc à ses persuasions ne voulut plus s'en tenir aux Conditions du dernier Traité, & n'attendre que le terme expiré de la Trêve pour renouveller ses pretentions par voye de faits sous pretexte de vouloir proteger les Hongrois mécontents, & de les aider à recouvrir leur liberté, il y auroit là bien des lauriers à cueillir, les bor-

nes de l'Empire Ottoman se trouveroient bientôt dilatées à cause des Hongrois devenus leurs alliés, les frontieres au contraire de l'Empire Chrétien fort resserrées, du Coté de l'Autriche, la Guerre seroit indubitablement des plus rudes. L'Allemagne, & toutes les Puissances de l'Europe ne devroient pas être indifferentes en ce cas, & principalement si le Turc venoit dans une premiere Campagne s'assurer de quelque avantage : Toutes ces Considerations, qui occupoient les Cabinets des Souverains de l'Europe, ne manqueront pas de faire impression sur l'esprit du jeune Comte ; & de le determiner à s'instruire à fond, au moins autant qu'il seroit en son pouvoir, sur-tout ce qui regarde l'Empire des Turcs ; ce n'étoit pas là une petite entreprise, il falloit connoitre les mœurs de ces Barbares, leur Gouvernement, leur gout, leur genie, & leurs maximes pour pouvoir s'en former un Systeme ; & avant d'en venir à connoître la forme de leur milice ; Il n'est pas si aisé d'aprofondir

tou-

toutes ces choses, de connoître le fort & le foible, en un mot les revenus de la Porte, & la quantité du monde qu'elle peut entretenir en tems de paix, & en tems de guerre. C'est neanmoins tout cela que le Comte se proposoit de savoir, afin d'en profiter dans l'occasion & de s'en faire un merite dans le service.

Mais où puiser tant de tresors, où prendre tant de lumieres ? la lecture toute nombreuse, qu'elle puisse être ne suffit pas ; Les Connoissances que renferment nos Livres sur le conte de cette Nation, ne sont que très imparfaites ; le commerce n'est pas assés libre, les Chrétiens, qui vivent sous sa domination lui sont trop suspects pour se laisser penetrer ; il lui falloit donc un voiage sur les lieux, & de l'addresse pour s'insinuer ; & encore ne se devoit il rien promettre que de ce qu'il pouvoit juger par ses yeux ; Dans quelle inquietude n'étoit il pas tombé avant de l'entreprendre ; de voir que tous les livres qu'il avoit parcouru, ne lui avoient

enseigné que la vaste étendüe de cette domination, la rapidité de ses conquêtes, & la violence de ses loix ; il s'imaginoit bien que les peuples qui lui appartiennent dans les trois parties du vieux monde, ne different pas moins de nous par l'ordre qu'ils observent dans leur milice que par leurs mœurs, & leur religion ; voilà le mystere qu'il vouloit developer, voilà les preparations qu'il croioit necessaires avant de se mettre au service, contant bien d'avoir un jour à s'y engager contre eux. L'occasion du voyage qu'il meditoit ne tarda pas à se presenter ; il eut avis, que le Senateur Civrani General & Gouverneur des Côtes de la Dalmatie, pour la Republique, étoit destiné Baile à Constantinople, & qu'il se preparoit à aller relever le Senateur Morosini, il ne manqua pas aussitôt de lui offrir ses services, & de l'accompagner en ce voyage; Le nouveau Baile accepta l'offre de la maniere la plus obligeante ; ce voyage fut des plus instructifs, & en même tems aussi agreable, qu'il pou-

voit

voit souhaiter. La Complaisance du Seigneur Venitien n'y contribua pas peu, de maniere qu'à chaque Horison qu'ils changeoient sur la route, il sembloit au jeune Comte une nouvelle scene, & une nouvelle matiere à ses reflexions; & comme il avoit devers soi une bonne provision de lecture dans les Historiens Grecs & Latins, il y eut tout lieu de se rafraichir la mémoire sur tous les objets, qui se presentoient à lui sur les endroits les plus interessants de l'Histoire profane & sacrée; c'est ce que nous verrons dans la relation qu'il en a faite.

CHAPITRE SECOND.

Voyage de Constantinople en la Compagnie du Baile Civrani.

MOnsieur de Marsigli, âgé de dix-neuf ans, qui venoit de perdre son Pere & sa Mere, n'eut pas de difficulté d'obtenir de ses freres leur agrément pour le voyage

 qu'il

qu'il alloit faire; Il fit cette demarche auprez d'eux, quoiqu'il fut leur ainé, pour ne rien manquer aux devoirs de la bienſeance ; & aprés avoir reglé avec ſon tuteur, & bon ami le Comte Caprara, le néceſſaire pour ſon entretien, il ſe rendit à Veniſe. Le Senateur Civrani vit d'un coup d'oeil que le jeune homme qu'il prenoit ſous ſa conduite, avoit beaucoup de vivacité, mais non moins de prudence ; qualités propres pour rendre une navigation la plus joyeuſe, & pour s'en promettre le meilleur ſuccès. Il ne faut point d'étourdis à Conſtantinople, les faillies d'un petit Maître ſont capables de gâter bien des affaires, parmi un peuple ſurtout, qui ne demande pas mieux que de trouver quelque pretexte à ſes avanies. Auſſi Monſieur le Comte étoit il fort rangé, affable & complaiſant, ne lui manquant rien de ce qui convient à un homme de qualité : ce bon naturel qu'il avoit cultivé par les endroits les plus delicats de la Philoſophie & de la Politeſſe, lui acquirent bientôt l'eſtime & la confiance du Baile.

Ce

Ce Seigneur avoit pris son fils avec soi, il étoit à peu prés de l'âge du Comte, de la même douceur, & fort sociable, qualité que l'on revere en un ami, ils sembloient en un mot être faits l'un pour l'autre ; aussi ne manqua-t-on pas au bon mot de la Declaration la plus sincere, regardant Mr. le Baile comme le Pere commun. Le jour du depart étant venu, Mr. l'Ambassadeur avec son monde, & son équipage monta la galere qui devoit le porter jusqu'à Corfou ; & à peine fut-on sorti des Lagunes de Venise, que l'on vit Mr. de Marsigli developer ses mémoires pour pointer sur les cartes les endroits qu'il s'étoit proposé de reconnoître sur les côtes de l'Adriatique ; l'on perdit bientôt celles d'Italie, pour ranger les autres de Dalmatie, parceque Civrani en qualité de General, & de Gouverneur devoit y laisser ses ordres. Les premieres qui se presenterent, furent des hautes montagnes, qui s'abaissoient peu à peu vers la mer pour former les rivages de l'Istrie ; & comme il étoit de ces

curieux, qui ne laissent rien échaper de ce qui peut les instruire, il s'informoit sur tout ce qu'il voyoit, tantôt c'étoit un Golfe, tantôt un Promontoire, tantôt une Côte élevée, un rocher, un écueil, qui pointoit sur la mer, ici il voyoit un Chateau, un Village, un hameau, une Ville, & choses semblables; Là c'étoit une Coline, une rase Campagne, qui s'allongeoit dans les terres, & après les avoir exactement observé, il en couchoit les noms sur ses tablettes; Un savant est quelque fois incommode, il questionne à tout moment, le plus souvent sans égard; mais nôtre Observateur n'avoit aucune mesure à prendre sur cet Article, tout lui étoit licite, il n'y avoit personne dans l'Equipage, qui ne prit plaisir à le satisfaire. Dès que le soir étoit venu il donnoit un petit arrangement à ses notes pour les pouvoir plus aisement confronter avec la carte, & avec ses mémoires; Voilà la disposition qu'il avoit premedité de donner à toutes les observations, qu'il se promettoit de faire pendant la route soit par mer soit par terre. La

La premiere terre qu'il fut à portée de reconnoitre de près se trouva être le Cap de Pole, petite Ville, avec titre d'Évêché dans l'Istrie; il y a là sur la pointe du Promontoire un petit Village nommé Medolino, au-delà du quel la mer s'enfonce dans les terres vers le Septentrion, pour faire place à plusieurs Isles Cherso, ou Osero grande & fertile; Sosing, Nia, Sansego, Vegia Arbe, Corda, Laito, Selva, Promula, Malata, Pago, &c. presque toutes habitées de Villes à titres d'Evêché, de Bourgades &c. Elles sont toutes le long du Païs des Morlaques, Peuples des Dependances de Venise, & s'étendent jusqu'à la grande Peninsule de Zara Capitale de la Dalmatie avec titre d'Archevêché. En face de cette grande Peninsule sont l'Isle, dite la grande, où est la petite Ville de Sale; Les autres sont Jeso, Pasina, & l'Incoronata. L'Horizont des Côtes de Dalmatie en cet endroit est borné par une longue chaine de Montagnes, qui s'élevent vers les nûes, & courent du Septentrion en-

tre le midi & le Levant pour separer la Croatie & la Morlaquie avec une partie de la Dalmatie; ces montagnes ne paroissent être qu'une suite des Alpes à l'exception de quelques interruptions, causées par des Vallées qu'elles laissent au milieu d'elles.

L'on rencontre ensuite vis-à-vis de Sebenico, Ville bâtie en terre ferme, les autres Isles de St. Archange, Melifelo, St. André, Acuri, & Mortaro. Sebenico, est presqu'aussi ancienne que Zara, elle est Evechée depuis le 13. Siecle, puis vient l'Isle de Buia qui couvre le Golfe de Salona Ville trés-ancienne, mais fort negligée depuis plusieurs siecles, auxquels l'Evêché fut transporté à Spalato, avec tous ses droits: C'est en cette Ville que Mr. le Comte eut lieu de fixer une des Epoques du Cours de sa vie, comme nous verrons dans la Suite, pour avoir été dans un endroit, où il commença à respirer un air de liberté aprés un dur Esclavage, parmi les Turcs. Il y a un bon Port à Spalato, c'est où se transportent les Mar-

Marchandiſes, que l'on fait paſſer en Turquie, & d'où l'on reçoit celles qui viennent du Levant pour Veniſe; il y a un Emine Turc, où reſident pour le Commerce, c'eſt-à-dire, un Conſul, tel que nous avons dans les échelles de la Mediterranée.

Civrani, Gouverneur & Général des Côtes y laiſſa ſes ordres, en avertiſſant les Officiers de ſe tenir prêts à tout évenement vû que la Treve avec le Turc étoit ſur ſa fin, comme auſſi les Marchands, de ne ſe pas trop engager. Peutêtre que l'on prevoioit deja quelque meſintelligence entre la Republique & la Porte, ſur le ſoupçon que l'on avoit d'une rupture prochaine entre les deux Empires. Le Comte de Marſigli voulut prendre la hauteur du Pole de cette Ville, & il la trouva de 43-55. degré vers le Septentrion.

Son Excellence ayant diſpoſée toutes choſes à Spalato, pour le tems de ſon abſence, on reprit la route jusqu'à Corfou; où elle devoit faire la même choſe, Le Comte reprit auſſi le fil de ſes obſer-

vations, & de ses notes ; au sortir du port ; on passa entre les deux Isles Solta, & la Brazza, puis on rangea celle de Lesina, pour percer le Canal de Sabioncello, formé par cette Peninsule, l'Isle de Cursola, dont la Ville a le titre d'Evesché ; & Meleda autre Isle qui se rencontre sur le chemin de Raguse ; cette Ville dite autrefois Dobronica, est la Capitale d'une petite Republique, qui en porte le nom, & qui vit assés tranquillement sous les protections du Sultan, & de la Seigneurie de Venise ; Le Prince en est electif & de peu de durée, la Religion est la Catholique Romaine sous la conduite d'un Archevêque ; titre dont joüit son Eglise depuis le 10. Siecle ; on auroit bien souhaité de definir le parallele, sous lequel est située cette Ville, mais le mouvement de la Galere agitée par un gros vent, en empecha l'operation au moins pour l'exactitude que l'on demandoit ; elle fut trouvé être placée sur le degré 43. ou environ.

A quelques milles de là sur les Côtes

tes l'on voit Raguſe la vieille ; après celà vient Melanto, qui ſert de frontiere à cette Republique du Côté du midi, car celle du couchant commence à Narenta, en y comprenant toute la Peninſule de Sabioncello ; ces états ſont à l'abri des monts de Cataro, du Côté de la Dalmatie au levant. Ses Evêchés ſont Curzola, Stagno, Ombla, Trebigna, & la vieille Raguſe tous ſuffragans de l'Archevêque de Raguſe la Capitale.

Paſſé le Golfe de Cataro, ſur lequel eſt Caſtelnuovo, autrefois Reſidence de l'Archevêque, l'on trouve Antivari, Ville bâtie ſur le continent de l'Albanie, & au-delà Dulcinio, petit Peuple aſſés ſujet à caution pour ſes continuelles pyrateries ; vis-à vis d'Antivari l'on a laiſſé en arriere deux petites Isles qu'on nomme Lama, & Laqua, c'eſt ici où finit la chaine des montagnes de Cataro, qui viennent du Golfe de Narenta ; la Riviere de Drino ſe decharge dans le Golfe de même nom au-delà d'Antivari, l'on y voit auſſi couler le Boiana, ri-

viere qui vient des montagnes, qui sont entre la Servie & la Dalmatie, & qui forme en passant le lac de Penta dans l'Albanie, tandis que le Drin a pris sa source dans la Servie aux environs de Dolazi. On voit sur les Côtes de l'Albanie joignant le Cap de Redeni, l'ancienne Dyracchium, aujourdhui Durazzo, avec le titre d'Archevêché, pas loin des dependences de cette Ville, l'Albanie se termine au Golfe de la Valone, pour ceder les Côtes suivantes à l'ancien Royaume d'Epire, si renommé par le Roy Pirrhus allié des Tarentins. Voici l'endroit le plus étroit du Golfe de Venise, c'est à savoir entre le Cap de l'Orso, & la Côte d'Otrante sur le talon de la botte; ce lieu se nome vulgairement la bouche de la Mer Adriatique.

La premiere Isle qu'on rencontre passé l'entrée du Golfe, est la celebre Corfou, ou l'ancienne Corcyre, cette Isle est couchée sur la Côte Canina du Continent, ou du Royaume d'Epire, elle est presentement le principal Boulevard de la defence du Golfe, depuis la perte

de

de la Morée en 1715. perte de plus grande consequence, qu'on ne peut croire, & d'autant plus fachense, que le Turc n'en est resté le maître, qu'aprés sa retraite, ou pour mieux dire sa fuite du Siege de Corfou, ce qui certainement ne seroit pas arrivé, si on avoit sû profiter de la confusion, où il étoit en cette occasion. Ce fut en cette derniere guerre des Venitiens, que le Comte Marsigli, en qualité de General des Trouppes du Saint Siege eut occasion de verifier ses premiers mémoires sur les Côtes de la Romagne, & de la Marche d'Ancone, lorsqu'il s'y rendit pour leur sureté contre les courses des Armateurs Turcs.

Monsieur le Baile mit pié à terre à Corfou, & renvoya la Galere, qui l'avoit porté, il fit la visite de l'Isle, & par ses ordres qu'il laissa, il pourvût au necessaire; la Citadelle de cette Place est sur une hauteur, qui domine sur l'Isle entiere, & même sur le continent qui est en face, & dont il n'est separé, que par un petit detroit; la Ville a le titre

tre d'Evêché. St. Spiridion, l'un de ses Evêques est en grande veneration dans le Païs. Il ne faut pas demander si le Comte Marsigli examina bien l'assiete de cette Place, la qualité de ses ouvrages, vû-que cet examen lui étoit des plus interressants, & tout à fait de son gout: cette Isle est couverte vers sa pointe Occidentale de quatre à cinq petites Isles, qui semblent être placées par la nature, pour lui servir d'ouvrages exterieurs à sa defence, & rendre de ce côté-là son accés difficile; Le peu de terrain d'ailleurs qu'elle renferme, ne suffit pas pour y loger une grosse Armée; il me semble que pour s'en assurer la prise, il faudroit auparavant se rendre maître de Bastie, qui lui est opposée sur le continent, afin de lui couper toute Communication, tout cela ne contribue pas peu à sa force; aussi le Turc l'a-t-il éprouvé à sa honte.

Je ne trouve en cet endroit des mémoires de Mr. le Comte sur quoi fonder la route, que fit le Baile pour se rendre à Constantinople, si ce fut

par

par mer, en traverſant tout l'Archipel, ou s'il y alla par terre en droiture paſſant par la Macedoine & la Thrace; ou enfin s'il attendit de ſe rendre premierement en la Morée, & de là par terre à Conſtantinople. Comme tout cela paroit aſſés indifferent à mon deſſein, & qu'il eſt certain, que Mr. le Comte a ſuivi l'une & l'autre route dans les cinq voyages qu'il a fait en cette Capitale de l'Empire Ottoman, je vais continuer ſes memoires par mer, ce qui eſt le plus probable, puiſque c'eſt le chemin que prennent ordinairement les Bailes de Veniſe; pour rendre raiſon de la difficulté qui m'engage à cette petite digreſſion, j'ajoute qu'elle procede du renvoy de la Galere à Veniſe, dés qu'on fut arrivé à Corfou, c'eſt juſtement ce que je trouve ſpecifié dans lesdits mémoires, contre l'uſage d'une telle Ambaſſade, ce qui pourroit d'ailleurs me faire croire, que le Baile deſcendit en la Morée, & qu'enſuite il continua ſa route par terre, c'eſt qu'il étoit chargé de la viſite des places de ce Royaume,

me, & qu'il avoit des ordres à y laisser comme il avoit fait sur les Côtes de la Dalmatie. Quoyqu'il en soit, comme je n'aurai pas le tems d'y revenir, je vais dire de ce voyage, tout ce que je trouve ramassé dans ses mémoires, & qui appartient aux observations sur les Isles de l'Archipel, sur l'entrée des Dardanelles, & sur Constantinople & son Bosphore.

Aprés donc qu'on se fut remis en mer on se trouva bientôt en face du Golfe de Lepante, ou sur les premieres Côtes de la Morée, l'ancienne Peloponese, si recommendable à l'Heroïsme de la Grece, & si venerable à toute l'antiquité, est la Ville de Patras, bâtie à l'embouchure du fleuve Charadrus, qui y conduit ses eaux du fond de l'Achaïe; Cette Ville est digne de la Veneration des Fideles, par la mort glorieuse de St. André, l'Apôtre; Dans cet endroit l'on voit au loin s'élargir la mer pour faire place au Golfe de Lepante, si renommé dans la premiere antiquité pour avoir donné sur les Côtes du Peloponnese

le

le Royaume de Sicion, que l'on assure avoir été un des plus anciens du monde, & sur celles qui leur sont opposées dans la Livadie, ou Ætolie, Neupacte l'ancienne, qui sous le nom de Lepante donne le nom au Golfe, & où les Chretiens obtiurent sur les Mahometans une victoire signalée sous le Pontificat de Pie V. 1572. Les deux Promontoires qui gardent la bouche de ce Golfe étoient nommés l'un Rhium, & l'autre Anti-Rhium. Celui-ci appartenant à l'Ætolie, & le prémier au Peloponnese; ce Golfe étoit aussi nommé le Golfe de Corinthe, parceque sa principale Ville étoit la Capitale des Corinthiens, bâtie à l'entrée de l'Ifthme du Peloponnese, il s'appelloit aussi le Golfe de Sicion, & de Cyrrée. A la sortie du Golfe l'on trouve les Echinades, qui sont plusieurs Isles assés près les unes des autres, & dont les principales sont Cephalonie, Sta. Maura, Zante &c. La prémiere étoit fort peuplée dans les premiers tems, les Craniens, dont la Ville se nommoit Samé, les Prouesiens,

ſiens, les Pallenſes & les Cephaloniens en partageoient les terres; le mont Ænus s'eleve ſur la Côte Occidentale de l'Isle, & le mont Boée ſur l'Orientale, les deux Promontoires Aretius au Nord, & Netius au Sud ſont fort connus.

Les autres Isles des Echinades ſont l'Isle Lucas, au Nord de Cephalonie, Zante ou Zacynthus au Sud, & entre l'Isle Santa Maura qui eſt vers le Nord, & Cephalonie. Avançant vers le Golfe l'on trouve la petite Itaque ſi celebrée par Homere. Les autres Isles ſont pour la pluspart des rochers arides, plus incommodes aux Voyageurs, que propres à exciter leur curioſité.

Dès Côtes de l'Achaie l'on rangea celles de l'Eliſe, au-deſſous du Promontoire Chelonate, ou le fleuve Peneus decharge ſes eaux dans la mer; & depuis ce Promontoire, cette Côte eſt alignée de l'Eſt à l'Oueſt juſquà la bouche du fleuve Alphée, ſur lequel étoit bâtie la grande Piſe, qui étoit en ſi grande veneration parmi les premiers Grecs, par la celebration des jeux Olimpiques:

mais

mais depuis l'Alphée jusqu'au promontoire Icthus, elle s'allonge droit vers le Sud pour faire place au Golfe Chelonate, ou d'Arcadie, comme on le nomme aujourd'hui. Après ce Golfe l'on trouve celui de Zonchio, autrefois Cyparissus, au fond du quel l'Elise étoit séparée du Messenois par la riviere Neda, il étoit borné vers le midi par le Promontoire Coryphasium, après lequel venoit un rivage assés uni, qui s'étendoit jusqu'à l'autre Promontoire nommé Acritas; C'est au milieu de cet espace qu'étoit assise la Ville de Methone. Non loin des ruines de cette Ville, on voit aujourd'hui un lieu habité, qu'on nomme Modon, Forteresse. Cette Côte finit au Cap Coron, ou Acritas: de ce Cap la Côte derive vers le Nord, & c'est là où étoit la Capitale du Messene sur le fleuve Balyra; puis du Pamisus, autre fleuve, jusqu'au Promontoire Tanarium, ou Cap Majana, la Côte se replie entre le Nord & le Nord-Est; or c'est entre ces deux Promontoires qu'est renfermé le Golfe

D de

de Coron, ou de Messene. Passé le Cap Majana la Côte se replie vers le Nord, & delà se reflechit à l'Est jusqu'au Cap St. Angelo, qu'on nommoit le Promontoire Malea. Dans le fond du Golfe que forment les deux Caps, l'on voit le fleuve Eurotas terminer son Cours après avoir baigné les tristes ruines de la fameuse Lacedemone, dont les restes sont aujourd'hui connües sous le nom de Mysitra. Nous sommes ici dans l'ancien Golfe Laconique nommé presentement Colochine; à la pointe du promontoire Malea à une petite distance dans la Mer, l'on voit la petite Isle Cythere, que l'on avoit dedié à Venus, & où elle étoit autant en veneration qu'à l'Isle de Cypre sa Patrie. On la nomme aujourd'hui Cerigo; La Côte de Malea retourne de l'Est au Nord par un angle d'environ 30. degrés, pour faire place au Golfe de Napoli de Romanie, ce qui faisoit autrefois le Golfe d'Argos. La Ville de ce nom, Capitale des Argiens anciens peuples du Peloponnese étoit placée au fond du Golfe sur le

le fleuve Frixus ; au bout de cette Côte l'on a le promontoire Scylleum, cette même Côte ensuite s'avance encore vers le Nord, & après quelques milles elle se rabat vers l'Ouest, où elle se termine à l'Isthme de Corinte, d'où reprenant son Cours elle court vers l'Est jusqu'au Promontoire Sunium. C'est environ sur le milieu de cette dernière étendue qu'étoit la Puissante Athene, (aujourd'hui Sethine) avec son port de Phalere, que couvroit la petite Isle Egine ; & à côté de celle-cy l'autre nommé Salamis vis-à-vis d'Eleusis & de Megare, qui fût temoin de la grande Victoire des Atheniens remporté sur la puissance maritime des Perses au combat de Salamine ; Il manque ici les observations de Monsieur le Comte Marsigli sur les Côtes, qui terminent le Péloponnese sur le Golfe de Lepante, mais les curieux y pourront suppléer par les Cartes. Les meilleures semblent definir leur direction de l'Ouest à l'Est, jusqu'à l'Isthme, ce qui donne un Contour pour tout le Peloponnese, ou la Morée, assés semblable

blable à celui d'une feüille de Chêne; comme l'a pensé notre Voyageur. Mais reculons avec lui deux pas en arriere pour considerer l'ancienne & delicieuse Isle de Créte, Patrie de Jupiter, & de Minos, aujourdhui plus celebre encore sous le nom de Candie, par les guerres qui en ont decidé la proprieté. Cette Isle tenoit à cœur au Comte, le sang des Chrétiens, entr'autres de la Noblesse Françoise, répandu en cette derniere querelle lui sembloit fumer encore à ses yeux. Il y avoit peu d'années que les Turcs s'en étoient rendus Maitres: s'il lui eut été permis, il auroit volontiers mis pié à terre pour aller considerer les endroits de leurs retranchemens, leurs lignes, & leurs travaux pour le siége, la situation de cette forteresse de Candie, & de l'autre de la Canée, dont les Turcs s'étoient emparés plus de 10. ans auparavant. Cette derniere Place se nommoit autrefois Cydonia, entre les Caps Spada, & Meloco: à l'extrémité occidentale de l'Isle, son terroir comprend la quatrième par-

tie

tie de l'Isle ; ce qu'il temoigne avoir appris de la relation qu'on lui en a fait en passant en face de sa Côte Septentrionale, qui est l'une des Côtes longues de cette Isle ; car sa figure ne differe pas beaucoup d'un Parallelogramme couché du Midi au Septentrion en sa largeur, & du Levant au Couchant en sa longueur. Il eut donc assés la facilité d'observer à l'aide des telescopes toute la face de cette Isle, savoir, ses Côtes Septentrionales, & les Sinuosités qu'elles laissent entre ses Promontoires. Il reconnut le Mont Ida vers le milieu dans le second territoire, qui est celui de Retime, Ville bâtie dans le fond d'un Golfe entre le Cap Sassos, & la pointe de Drapano ; c'est au-delà du Cap Sassos, en face de l'Isle de Standia, qu'on lui fit observer la forteresse de Candie, que les Venitiens avoient possedé en titre de Royaume depuis 1194. Candie est une des plus anciennes Eglises de la Chretienté ; les titres de son Evêché, sont en date de l'An 55. c'est-à-dire vers le milieu du premier Siecle.

J'observe que si Monsieur le Comte n'eut pas la satisfaction de descendre dans l'Isle de Candie, il faut nécessairement, qu'il ait été pourvû à Constantinople de son plan, & de celui du siege par les Turcs, car autrement il n'auroit pas pû faire le parallele de ses travaux, comme il le fait effectivement dans son ouvrage sur la milice de cet Empire.

Dès qu'on a perdu de vûe l'Isle de Candie, la premiere qui se rencontre dans l'Archipel où l'on est entré, est Melos, ensuite vient Paros, celle qui rendit les Atheniens de si mauvaise humeur contre Miltiade leur General, qui oubliant les grandes victoires, qu'il avoit obtenu sur les Perses, leurs ennemis irreconciliables, ne laisserent pas de le condamner à une amende si excessive, que l'ayant mis dans l'impuissance d'y satisfaire, ils le retinrent dans une prison si étroite, qu'il périt de misere. Telle est souvent la réconnoissance des Grands qui vous comblent d'honneur, tandis que vous faites prosperer leurs inte-

interêts, mais dont vous ne sauriés éviter le châtiment le plus severe, si vous avés le malheur de commétre la moindre faute. Reflexion, très-juste du jeune Comte, & dont il éprouva lui même la verité, dans le Cours de sa Vie. Si l'Anonime qui a pris la peine d'écrire contre son manifeste, avoit sçu la teneur de cette reflexion, il n'auroit pas manqué de s'en prévaloir, en attribuant à la fatalité de sa destinée les malheurs qui l'attendoient. Mais il n'est pas encore tems d'entrer en cette matiere, il n'est pas même juste de troubler le plaisir que nous avons de le suivre dans son voyage tout farci d'érudition comme on va le voir.

Cette petite Isle de Paros dont le General Athenien manqua la prise est fort voisine de Naxus, la plus considerable des Cyclades; ensuite l'on rencontre Delos dans la Mer Ægée, l'une des Cyclades, & la plus illustre par la naissance d'Apollon, & de Diane: puis en passant entre Tine & Micone, on a à main droite Samos appartenante à l'Asie mi-

neure, & à main gauche l'entrée du detroit de Negrepont, ou de l'Euripe entre l'Attique, & la Boeotie d'une part & de l'Isle Eubée de l'autre ; Je suis bien persuadé que Monsieur le Comte n'aura pas eu moins de desir de s'approcher de cet Euripe celebre pour réconnoître par soi-même ses incomprehensibles Courants, qu'il en avoit eu de mettre pié à terre dans la Candie, pour noter le plan de cette place ; nous en verrons bientôt la raison avant de finir ce Chapitre.

A la vûe de Samos il se souvint que cette Isle non seulement est entrée dans la querelle des sept Villes de la Grece, pour leur disputer la naissance du grand Homere, ce qu'il regardoit, avec fondement, comme une chose indecise ; mais que réellement elle avoit été la Patrie du grand Pythagore. Quant à Homere, & ces sept Villes, il dit alors, est-il possible qu'elles aient fait tant de fracas pour s'attribuer la gloire d'avoir produit un homme, après sa mort, elles, qui lui auroient refusé un morceau de pain pendant son vivant ?

Voici le Distique qu'en a laissé
Gel. *Lib. III, c. XI.*

Ἑπτὰ ἐριδμαίνουσι πολεῖς διὰ ζοὶν Ὁμήρου
Κύμη, Σμυρνα, Χίος, Κολοφὼ, Πῆλος, Ἄργος, Ἀθῆναι.

C'est à dire; sept Villes se disputent la Gloire d'avoir donné le jour au Poete Homere savoir Cume dans la Calabre, ancienne Grece; Smirne dans la Grece de l'Asie Mineure; Scio dans l'Isle en face de Smirne; Kolophon sur le continent de l'Asie min. peu eloiguée de Smirne; Pylos sur le Promontoire Coryphasium au Pais de Messeue dans le Peloponnese, Argos Capitale des Argiens, & Athenes Capitale de toute la Grece.

Quand on fut à la hauteur de l'Isle de Scio, il nota la Peninsule ou terre de Calabetno, Eritrée celebre par la naissance de la Sibylle & Clazomeue patrie d'Anaxagoras, celui qui a dit que le Sage le doit être pour soi-même.

C'eſt dans le fond du Golfe tout joignant, qu'on voit encore les ruines du temple de Diane prèz de celles de l'ancienne Epheſe ; & dans le fond du Golfe oppoſé la Ville de Smirne, Ville très-riche par ſon commerce ; puis en chemin faiſant dans l'Archipel, on decouvre ſur le continent de la Theſſalie au-deſſus du Golfe Maliacus, ou ſur la direction des rivages ſeptentrionaux du Negropont, dits rivages d'Artemiſe, les monts Thermopiles, paſſage ſi recomendable aux Hiſtoriens, & ſi glorieux à la mémoire de Leonide.

Plus on penetre l'Archipel, plus on decouvre de matiéres capables d'arrêter la curioſité, plus on a de ſujets d'admirer le Heroiſme des ſiecles paſſés ; à main droite ſur le continent de la Troade, on vous montre les ruines de la malheureuſe Ilion, & en face la petite Tenedos, où s'étoient logés les Grecs, pour venger l'enlevement d'Helene, peut-être fait de ſon plein gré ; comme auſſi Lesbos ou Meteline, Patrie de Theophraſte, Diſciple du grand Ariſtote.

A gau-

A gauche sont les Monts Parnasse, Pierée, Olimpe, Helicon, qui ne sont qu'une même chaîne de Montagnes avec les Candaviennes, autrefois le séjour des Muses, ce sont ces mêmes Montagnes, qui separent la Thessalie de la Macedoine; de cet endroit l'oeil s'enfonce bien avant dans le continent, & ne s'arrête qu'au fond du Golfe Salonique, ou le Thermaicus des Anciens, où d'abord se décharge le fleuve Penée, qui en passant baigne les murs de Larisse. C'est en cette Ville que s'arrêta le grand Seigneur pendant le Siége de Candie; l'on voit à côté la Peninsule qui separe deux autres Golfes, dont l'un se nomme Ajama, & l'autre Monte Santo; autrefois Singiticus, & Strimonicus; c'est sur la pointe de cette Peninsule que s'éleve vers les nües le gros rocher escarpé anciennement appellé le mont Athos. L'on nous dit qu'un Architecte du grand Alexandre lui avoit proposé d'en faire une statue humaine, dans une des mains de laquelle on feroit place à une Ville, &

dans

dans l'autre on creuseroit un bassin qui égaleroit un étang en grandeur; l'on y voit aujourdhui un Monastère du rite Grec.

A l'entrée des Dardanelles, detroit par le quel les eaux de l'Archipel communiquent avec celles de la Propontide ou mer de Marmora, l'on passe deux promontoires dits autrefois Sestus, & Abido; on y a construits deux forts, qui defendent l'entrée de cette Mer, il y en a deux autres au bout du même detroit sur la Propontide aux endroits de Gallipolis d'un côté & de Lampsaque de l'autre: C'est par ce detroit que Xerxes conduisit en Grece, une Armée de 500000. hommes, & qui y fut toute dispersée dans la fameuse bataille de Platée; mais il feroit inutile de rappeller à la mémoire tant de merveilles que nous revelent les Historiens sur ce fameux détroit, l'on sait qu'Alexandre le Grand y passa contre Darius, les Romains contre les Rois de Pont & semblables. On voit dans l'ouvrage posthume du Comte Marsigli sur la mi-

lice

lice de l'Empire Ottoman les Plans au naturel de ces quatre forts, dont la ſtructure donneroit à penſer à quiconque tenteroit de paſſer de l'Archipel dans la Mer de Marmora; auſſi ne faut il pas s'en étonner, car ils ſont les Boulevards de la Capitale de cet Empire.

Il n'eſt perſonne qui ne convienne que pour faire une relation d'un voyage ſemblable depuis Veniſe juſqu'aux Dardanelles, il a fallu une bonne proviſion de lecture dans les Hiſtoriens & les Poëtes, c'eſt auſſi le fruit le plus doux qu'on puiſſe deſirer, que celui de pouvoir appliquer ſur des faits, les traits d'hiſtoire, que l'on parcourt; & l'on ne s'apperçoit guere des avantages, qu'on en retire, que lorſque la neceſſité l'exige, ou à l'occaſion d'un ouvrage qu'on entreprend, où même ſi l'on veut pour briller dans une converſation de gens de lettres. Il eſt d'ailleurs très-peu de Voyageurs, qui ſoient animés de ſi nobles deſſeins, (l'on court, dit un Auteur, pour courir, & nullement pour s'inſtruire:) & néanmoins Monſieur le

Com-

Comte femble avoir honte d'avoir emploié les jours de ce premier voyage à de femblables puerilités : qualifiant de ce nom des remarques & des obfervations fi pleines d'érudition, & fi avantageufes aux Géographes. En effet felon fon goût une femblable recherche fur la Géographie ancienne & moderne ne pouvoit pas arrêter ce Genie ; il lui falloit pour le fatisfaire penetrer au-delà de la fuperficie de la terre pour en reconnoitre la ftructure interieure, miftere impenetrable à l'homme, & qui néanmoins confuma une bonne partie de fes reflexions, & de fa Vie, c'eft ce dont nous verrons bien-tôt un échantillon dès que nous ferons arrivé à Conftantinople avec lui.

A peine a-t-on pris logement dans cette Capitale, que la premiere occupation, que fe donna le Comte Marfigli, fût de s'inftruire du langage, autant qu'il lui en falloit pour remplir fes deffeins, & pour entrer en commerce, principalement avec les Officiers de l'une & l'autre milice, s'il lui étoit poffible ;

car

car il est de la derniere incommodité d'avoir toujours un interprete à ses Trousses. Le moyen d'entreprendre quelque liaison d'amitié, (ce qui lui étoit absolument necessaire pour ses vües,) avec de tels secours ? & s'il a réussi dans de tels projets en ses voyages à la Porte, ce n'a été qu'en consequence de ses manieres obligeantes qu'il savoit exprimer par des termes de cette nation ; nous verrons ailleurs de quelle autre espéce de consequence lui fut ce langage. Il avoue lui même en plus d'un endroit de ses mémoires, qu'il obtint par son moyen, ce qu'il n'auroit jamais crû pouvoir obtenir ; il fut plus d'une fois témoin des exercices militaires des differentes Troupes du Sultan, invité par leurs Officiers, on lui donna un libre accés dans les Arsenaux, il y vit fondre des Canons dans nos propres moules ; on le conduisoit sur les chantiers, il y vit, non sans déplaisir, employer les proportions de nos Vaisseaux, que leur avoit communiqué un miserable Renegat ; il eut encore la douleur,

leur, une autre fois, de les voir jetter en mer : C'eſt ainſi que nous enſeignons nos ſecrets aux Barbares, que nous leur mettons en mains nos propres armes, contre nons ; un Livournois leur enſeigne la fabrique des Vaiſſeaux, un Hollandois l'uſage & la manoeuvre, un François les exercices militaires. Quel prejudice ne nons portons nous pas à nous mêmes ? C'eſt en ce ſens que Petrovitz, le premier Empereur de la grande Ruſſie, parloit aux Géneraux Suedois le ſoir de la Bataille de Pultava, les appellant ſes Maîtres ; l'on en a vû la conſequence.

Les promenades ordinaires du jeune Comte ſe faiſoient le long du Canal de Thrace. Il y entreprit pluſieurs eſpeces d'obſervations. Il en recherchà avec ſoin les antiquités, il reconnut entr'autres les veſtiges du pont de Darius Pere de Xerxes, qu'il fit ſur le Boſphore, pour marcher contre les Scythes ; les ruines d'un Temple de Jupiter qui étoit très-frequenté ſur l'extremité de ce canal du côté de la mer noire, & des

riva-

rivages de l'Asie & de l'ancienne Calcedoine en face du Serail, si renommée pour la tenuë d'un Concile general, & si funeste à l'Empire Grec pour avoir servi de campement à Soliman pendant le siege de sa Capitale; près de ces ruines sur l'entrée du Bosphore, l'on y voit aujourd'hui un gros Bourg sous le nom de Scutari, & de l'autre côté au dessous de Calcedoine l'on voit la riviere Crisolis qui decharge ses Eaux dans la Mer de Marmara, c'est des observations faites sur ce Canal que le Comte Marsigli composa un petit ouvrage comme son premier coup d'Essai, & qu'il dedia en 1681. à la savante Christine Reine de Suede. Les observations qu'il fit en un second voyage étant & plus nombreuses & de plus grande consequence, son dessein étoit d'en faire une édition beaucoup plus interessante, que n'étoit la premiere. Pour cela il avoit préparé deux Planches qui donnent au naturel le cours entier du Bosphore, avec ses dimensions dans la derniere exactitude, & où sont, sur

l'une repréſentées les habitations préſentes des Turcs qui s'y trouvent en ſi grande quantité qu'on les prendroit pour la Ville même de Conſtantinople, prolongée juſqu'en la Mer Noire; & ſur l'autre ſont deſignées les ruines des monumens antiques ſous les premiers ſiecles de l'ancienne Biſance, ſous la domination des Grecs, & ſous celles des Romains & des Empereurs Chretiens. Outre ces deux Planches qu'il fit graver à Rome en 1715. & que l'on garde dans l'Inſtitut des Sciences à Boulogne, il avoit encore diſpoſé une quantité de mémoires pour le groſſir, que l'on conſerve en Manuſcrit dans la Bibliotheque du même Inſtitut, avec pluſieurs autres de differente matiere, qui ſelon toutes les apparences ne verront jamais le jour, quoiqu'ils renferment des pieces d'erudition, qui ne ſont pas mépriſables. Voici en deux lignes pour ce qui regarde le Canal, dont nous parlons. Ces mémoires contiennent ces differentes ſinuoſités, les differentes largeurs, qui ne paſſeut pas 500. pas Géometriques,

ſes

ſes differentes profondeurs, & ſes deux courants oppoſés & ſans interruption de la Mer Noire en la Mer de Marmara & de celle-ci en celle-là; ce qui lui a donné lieu à des reflexions dont j'ai crû ne devoir pas omettre la ſubſtance en cet endroit, auſſi bien y a-t-il apparence comme nous avons dit, qu'elles ne paſſeront jamais ſous les yeux du public.

Syſtême du Comte Marſigli ſur la cauſe des Courants du Canal de Conſtantinople & de ceux des Dardanelles.

APrès avoir examiné la conſtance des Courants du Boſphore Thracique, qui vont ſans interruption & d'un mouvement rapide, l'un deſſus l'autre, & par deux directions oppoſées; comme auſſi de ceux du Détroit des Dardanelles, ſans parler des deux autres, qu'on avoit oüi dire ſe rencontrer au detroit de Gibraltar; M. le Comte n'heſita pas d'attri-

tribuer à une même cause leur uniformité ; & quoiqu'il ne pût remarquer aucune interruption dans leurs mouvements pour en chercher l'origine dans le flux & le reflux des eaux de l'Ocean ; il ne pût neanmoins s'imaginer, qu'il y eut un autre cause.

On ne s'arrête pas ici à rechercher d'où proviennent les Marées de l'Ocean, si c'est la pression de l'Athmosphere & des eaux, qui en est la cause par le passage de la Lune, ou l'attraction du même corps par une vertu sécrète & inconnüe, comme se l'imagine Neuton, de façon que par la compression du côrps lunaire les eaux de l'Ocean doivent ceder à son poids, & produire de part, & d'autre un gonflement, qui fait le flux ; de même que par l'attraction les mêmes eaux s'élevant en pyramide, & puis après retombant par leur propre poids pour reprendre leur niveau causent le flux & le reflux : ainsi après avoir supposé selon la plus commune opinion que les Marées dependent du mouvement lunaire & qu'elles

les en suivent mêmes les phases pour son augmentation, & pour sa diminution, la difficulté sur les Courants des Détroits de Constantinople & des Dardanelles, se reduit à ces deux Chefs ; savoir par quel fondement on peut attribuer leur cours aux Marées de l'Ocean, & comment on peut expliquer par cette hipothese, l'opposition de ces doubles Courants quoiqu'on ni apperçoive aucune interruption.

Or pour en venir à quelque definition qui satisfasse, il veut qu'on ait égard premierement à la position des côtes Orientales, & Occidentales de l'Afrique, savoir celles qui sont baignées par les Eaux de la Méditerranée, & celles qui le sont par les Eaux de la Mer Atlantique : De plus il veut qu'on fasse usage des loix du mouvement des Fluides, savoir que leur direction se fait toûjours vers les endroits, où ils trouvent moins de resistance ; muni ainsi de ces deux principes, voici la consequence, qu'il tire par le mouvement des Eaux de l'Ocean au tems des Marées.

Les Eaux de l'Ocean poussées vers l'un & l'autre Pole aux passages de la Lune, celles qui se jettent vers les Côtes Occidentales de l'Afrique en doivent suivre la direction sans jamais les abandonner, & dès que cette direction devient perpendiculaire à leur mouvement comme aux côtes de la Guinée, il s'y doit faire un gonflement plus sensible que par tout ailleurs, & delà par une reflexion, elles doivent reprendre leur route jusqu'en face du Détroit de Gibraltar, où elles doivent se diviser, une partie suivant toûjours les côtes de Tanger, de Maroc &c. s'engoufre dans le Détroit pour passer immédiatement dans la Méditerranée, l'autre suivant sa direction va se jetter sur les côtes du Royaume d'Algarve, & de là reflechissant par un angle égal à son incidence est repoussée vers la bouche du Détroit pour se joindre à l'autre qu'elle avoit abandonné.

La bouche du Détroit de Gibraltar étant fort resserée, par rapport à la vaste étenduë de la Mer Atlantique, &

la

la quantité d'Eaux qui s'y présente au tems des Marées, ces mêmes Eaux s'y doivent précipiter, & causer des Courants; lesquels dès qu'ils sont au delà du Détroit, rencontrant une autre grande masse d'Eaux que leur opposé la Méditerranée, elles doivent se jetter sur les côtes les plus voisines, où elles trouvent moins de résistance; on trouve par la disposition des côtes d'Espagne & celles de Barbarie, que celles-là s'éloignent d'abord par un Angle de plus de 70. Degrés, tandis que celles de Barbarie ne semblent varier aucunement leur direction, ainsi ces Courants selon cette hypothese devront suivre ces mêmes Côtes.

Il suit de là que ces Courants parcourront le long des Côtes de l'Afrique, de l'Asie Mineure, & entreront après un long circuit dans le Golfe, ou Mer de Marmara, suivront pareillement les Côtes de cette Mer, & pousseront leur route jusqu'à la Mer Noire par les Détroits des Dardanelles & du Bosphore, pour y causer les Courants d'autant plus

fenfibles, que ces paffages font étroits; & qu'enfin ces Courants fe trouveront renforcées par la defcente des Eaux du Nil & des autres fleuves, qui de l'Afie Mineure fe dechargent dans la Méditerranée, & la Mer de Marmara. Voilà pour ce qui regarde les effets du flux de l'Ocean, & des Courants qu'il caufe, & qui paffant par l'Archipel s'introduifent dans cette Mer, & de celle-ci dans la Mer Noire, par les Détroits des Dardanelles, & du Bosphore; comme l'a expérimenté nôtre Obfervateur. Mais au tems du retour des Eaux de l'Ocean (Reflux) du Septentrion vers la Ligne, le vuide qui s'enfuit fera remplacé par les Eaux de la Méditerranée, qui fuivront leur mouvement; & par conféquent les Courants, que nous avons fait parcourir les Côtes Orientales de l'Afrique, dites de Barbarie, & les Côtes de l'Afie Mineure jusqu'à la Mer Noire, reviendront le long de celles de l'Europe en repaffant par les mêmes Détroits dans l'Archipel, où par diverfes reflexions fur les Isles qui fe

ſe trouvent ſur leur paſſage, partie s'introduira dans le Golfe de Veniſe pour y cauſer une Marée ou un gonflement des Eaux (parceque ces Eaux introduites ne trouvent point d'Iſſuë au bout du Golfe) & puis retournant en arriere iront rejoindre l'autre partie pour couler enſemble le long des Côtes de l'Italie, de la France, & de l'Eſpagne pour rentrer en l'Ocean, & former au Détroit de Gibraltar le ſecond Courant que l'on y aperçoit. On pourroit s'imaginer, diſoit Monſieur le Comte, que les Courants du Détroit de Negrepont, qui ſe font, dit-on, ſept fois en 24. heures, prennent leur Origine des differentes reflexions des Isles de l'Archipel, lorſque les Courants reviennent par le mouvement du Reflux. Si l'on n'aime mieux s'en tenir aux Euripes, où communications ſouterraines.

Monſieur le Comte allégue pour raiſon de ſes conjectures l'impoſſibilité où lui paroiſſoit être la Mer Noire de ſe decharger de tant d'eaux qu'elle reçoit continuellement des fleuves qui s'y ren-

dent des parties Septentrionales de l'Europe ; tels sont le Danube, le Niefter, le Nieper, & le Tanais, sans compter les autres Rivieres qui viennent de l'Asie. Le Bassin de cette Mer étroit, l'Evaporation journaliere ne suffit pas assurément, il n'y a aucune marque sensible d'Euripe, comme on l'experimente dans la Mer Caspienne, & il n'y a, enfin, que le Bosphore qui puisse lui rendre ce bon office ; donc conclue-t-il, il paroît absolument probable qu'il se fasse une decharge de ses Eaux par ce Canal.

Monsieur le Comte ne s'est pas voulu rendre responsable de la validité de ce Systême ; c'est pourquoi, il ne l'a jamais voulu hazarder, ni moins encore s'en faire un mérite parmi les Philosophes, & en faire plus de cas, qu'il ne vaut. C'est aussi en ce sens que je le rends public, & seulement pour faire voir l'étendue de ses reflexions. Mais puisque j'en ai fait les frais pour lui, je vais ajouter encore deux lignes sur une autre pensée, qu'il a eu dans son séjour

séjour de Provence, & qu'il n'a fait qu'effleurer dans son Essai phisique de l'Histoire naturelle de la Mer ; petit, mais excellent ouvrage qui a été fort au goût des Savans.

Ce courant dont je vais parler, est si merveilleux, qu'il peut bien meriter l'attention d'un Philosophe. Je le nomme par avance un petit Heliotrope Aquatique, parce qu'imitant le mouvement du Soleil, il semble en dependre uniquement. Le matin il est poussé vers le Couchant, & le soir vers le Levant, quant à Midi il devient double, l'un des deux allant du Midi au Septentrion, & l'autre du Septentrion au Midi. Voilà tout ce qu'en a dit nôtre Observateur dans son Histoire Phisique de la Mer ; or voici quelle étoit sa pensée pour en decouvrir la cause. Je la rapporte ici pour me dispenser d'en parler ailleurs, & pour ne point manquer en même tems à l'exactitude que je me suis proposé d'observer par toute l'étenduë de cette Histoire.

Il

Il faudra encore considérer ici la disposition du lieu & de son voisinage pour pouvoir entrer dans les raisons de l'Auteur ; le rivage des environs est bas, après lequel on entre dans la Mer par une Espèce de plaine de 6. à 7. piés d'eau toujours assés égale à la distance de quelques centaines de pas, où tout à coup l'on descend comme dans un Abime. Cet Abime (car c'est ainsi que les Pêcheurs nomment cet endroit) est séparé de la Plaine sous l'Eau par un gros Rocher escarpé, & perpendiculaire sur le fond du Bassin, son Plan est parallele au rivage, qui est tourné au Midi ; le Continent qui joint le rivage est uni & à l'abri du côté du Septentrion sous de hautes Montagnes ; Mr. Hallei tire avantage d'une semblable situation de la Guinée pour expliquer la cause des pluies de ces Regions. Monsieur le Comte en fait usage ici pour prouver que l'Air y doit être fort grossier, & principalement dans le tems des chaleurs. Or c'est à quelque petite distance de ce Rocher qu'on s'apperçoit de ce

Cou-

Courant. En voici la cause, (deduite neanmoins par conjecture, car on ne veut rien hazarder avec un Lecteur éclairé) puisque nous venons de citer Mr. Hallei, il sera bon aussi de se souvenir de quelle façon il s'explique sur la cause des vents qu'il appelle Cardinaux; car en voici une espéce d'application à nôtre sujet.

Le Soleil se levant le matin & dardant ses raions du Levant au Couchant sous un Angle oblique presse l'Atmosphére; cette Atmosphére comprimée doit à son tour faire une impression sur la superficie de l'eau, & lui donner quelque mouvement; cette pression d'ailleurs se faisant également sur une superficie plaine, elle ne peut deranger que les parties inferieures, de la maniere que l'on verroit arriver à un monceau de Grains, dont les Grains du dessous s'écoulant par les Côtés, cederoient à ceux qui sont également pressés sur la superficie: or toutes ces Parcelles de l'Eau inferieure suivant une même direction de mouvement vont se rassembler sur le plan

plan du Mur ou du Rocher escarpé, & comme ce plan s'allonge du Levant au Couchant, le Courant qui est composé du mouvement de ces parcelles réunies, devra en suivre la direction, c'est-à-dire que le matin le Courant devra aller vers le Couchant; en renversant la raison de cette direction & de cette cause de mouvement, nous deduirons aisément que le Courant devra se tourner vers le Levant, quand le Soleil sera sur son Couchant; mais à midi la pression étant dirigée vers le Septentrion, & directement opposée au plan du Rocher, le concours de ces parcelles d'eau devant être plus copieux, à cause que l'impression que cause le Soleil en son midi est plus forte, le Courant sera plus sensible du Midi au Septentrion; mais parce qu'il s'y doit faire une reflexion des Eaux à cause du Rocher qui est opposé, voilà l'origine d'un autre Courant, qui vient du Septentrion & retourne vers le Midi. C'est justement de la manière qu'on explique les Vents Cardinaux, dont les uns vont du Levant au Couchant,

chant, les autres du Couchant au Levant, les troisiemes du Midi au Septentrion, & les derniers du Septentrion au Midi; ou pour mieux dire de Pendroit où se trouve le Soleil à midi, comprimant de part & d'autre les parties de l'Atmosphere qui se rencontrent sous la route.

Conséquence que Monsieur le Comte tire de la cause des Courants en général.

La Conséquence qu'on peut tirer de la cause des Courants est, qu'il est aisé de distingner par son moyen si une terre fait une Isle à part, ou si elle fait partie d'un continent voisin. C'est-à-dire, si c'est une Peninsule; si elle est Peninsule, les Eaux des Courants qui s'introduisent dans le Golfe, qui s'y forme de côté ou d'autre, doivent s'élever sur ses bords, & y causer une Marée de la manière que l'on voit dans la Mer Adriatique, & qui devroit se faire entre le nouveau Mexique & la Califor-

lifornie, puis qu'enfin on a découvert que ce n'eſt plus une Iſle comme tant de Géographes l'ont crû : ſi cette terre au contraire eſt une Iſle, les Eaux portées par les Courants, ne changeront point de denomination, elles ſeront toujours courants puis qu'elles trouveront une ſortie libre pour continuer leur route, (& c'eſt ce que l'on remarque au Détroit de Magellan,) & qui devront ſe vérifier dans tous les autres ſemblables.

Monſieur de Marſigli avoit été imbu de l'opinion de ceux qui attribuent les Marées à un certain balancement du Globe, peu different de celui qu'on imagine dans certains Corps celeſtes ; enſuite il avoit paſſé à cette autre, qui n'eſt pas plus demontrée, ſavoir que le Globe Terreſtre pouvoit bien avoir dans ſon interieur certaines cavités de telle grandeur, par leſquelles ſe communiquant les Eaux alternativement par le balancement, que lui donne ſon mouvement journalier, il en reſultoit tantôt le flux & tantôt le reflux. Quant aux cavités, il ſemble que leur exiſtence n'eſt pas

tout

tout-à-fait improbable, si l'on peut ajoûter foi à ce fameux Euripe de la Mer Caspienne, où périrent deux Vaisseaux en face de la Province de Keilan, l'un sous le Grand Sophi Roi de Perse; & l'autre, le dernier Siecle, sous Petrovitz, premier Empereur des Russies. Le Pere Kirker nous en cite plusieurs autres dans son Monde Souterrain, sans parler de celui qui communique les Eaux de la Mer Rouge avec celles de la Méditerranée par dessous l'Isthme de Suès, ce qui fut vérifié par le passage d'un Dauphin. Quoi qu'il en soit, de la verité de toutes ces choses, il en resulte toujours pour mon dessein, que nôtre jeune Philosophe n'étoit pas paisible sur tout ce qui pouvoit exciter sa curiosité, & qu'il ne remplissoit pas mal son Personnage dans son Academie des Inquiets; mais revenons aux autres occupations de ce jeune Seigneur pendant son séjour à Constantinople.

Il aimoit fort de reconnoître par soi même les monuments antiques, aussi n'oublia-t-il rien pour les aller cher-

cher : On lui donna le moyen de voir le grand Temple de Sainte Sophie, vénerable pour avoir été un des Siéges Patriarchales de la Chrêtienté si richement orné de colomnes, & où le marbre, & le porphyre &c. ne sont point épargnés ; ce superbe edifice n'excitoit pas moins sa compassion de le voir aujourd'hui profaner par les Infideles, que son admiration par la beauté du Dessein quoi qu'antique, & du goût des Siecles Gotiques. Il feroit trop long de rapporter ici tout ce qu'il observa en ce genre. D'ailleurs plusieurs Voyageurs n'ont pas oublié, ce qui est le plus essentiel, dans leurs relations ; il suffira donc de dire que ses Tablettes étoient le plus souvent toutes remplies au retour des promenades, qu'il faisoit sur les bords du Canal, comme nous avons déja noté, & autour de la Ville pour admirer la beauté de sa situation ; en effet quelle autre peut être plus agréable que celle-ci? Cette Ville est bâtie entre deux Mers, qui ne sont séparées, que par un Ca-

nal

nal d'environ 18. milles, sur une prolongation du Terrein, qui s'avance en triangle, dont deux de ces côtés, qui se prêtent à ses Murailles, paroissent fort élevés sur les Eaux; celui qui regarde la Mer de Marmara, se réplie en s'allongeant, pour former une espèce de demi-Lune, c'est sur l'une de ses extrémités, qu'est bâti le grand Palais Impérial nommé le Serail du Grand Seigneur; & sur l'autre l'on voit un autre Palais fort ample, à sept tours, dont on parle tant, qui sont à Constantinople ce qu'est à Paris la Bastille, c'est-à-dire la Prison des Prisonniers d'Etat. Dès qu'on a passé les sept Tours, dit-il, & que l'on s'en est éloigné sur cette même Côte d'environ une demie mille, la vuë a de quoi se satisfaire de la maniere la plus agréable du monde, car de cet endroit l'on decouvre l'étendue entiere de la Ville, Scutari & les autres édifices qui sont en face du Serail du côté de l'Asie; la quantité de petites Tours, dont presque toutes les Maisons sont surmontées, font

un très bel effet dans l'eau, qui baigne les murs, & qui comme un Miroir en multiplie le nombre. Il y a un autre point de vuë, qui ne céde en rien à celui-là, c'est dans le fond du Canal, qui se refléchit par derriere Pera, lieu, où les Ambassadeurs des Princes Chrêtiens font leur résidence. De cet endroit-ci l'on decouvre l'Arsenal, & les habitations contiguës, & outre cela un grand côté d'un Triangle, & par conséquent une face de la Ville qui ne céde ni en grandeur, ni en beauté à celle que l'on a decouvert précédemment au de-là des sept Tours; Tout cela faisoit les delices du Comte, mais le tems étoit venû, qu'il falloit les abandonner; un accident qui survint en fut la cause; ce qui lui fût d'une très grande mortification, ne s'étant pas encore pourvû de la moitié des connoissances qu'il desiroit y prendre.

Le Turc, nation inconstante & inquiete sur le compte des Chrêtiens, qui vivent sous sa dépendance, crût avoir trouvé une occasion de les taxer à quelques

ques avanies, selon sa coutûme, le prétexte étoit spécieux & portoit à conséquence : On lui avoit dit, que sur un Vaisseau Venitien, qui étoit dans le Port, on detenoit dans les Chaines un bon nombre de Musulmans : le cas étoit effectivement temeraire s'il se fut trouvé vrai, car c'étoit témoigner un grand mépris pour cette Puissance, que d'en agir ainsi sous ses yeux ; il parût donc un matin chez le Baile Civrani, un Kaiman Officier, qui en portoit les plaintes au nom du Grand Visir, & demandoit d'entrer dans ce Vaisseau de la République pour en faire la Visite. La demande n'embarrassoit pas peu l'Ambassadeur. Mr. le Comte, qui s'en étoit apperçû, se rendit au plus vite chez Morosini, qui par bonheur n'étoit pas encore parti, pour le consulter. L'Ambassadeur de son côté, qui s'étoit douté du sujet de sa sortie, gagna du tems par l'entretien qu'il eut avec l'Officier, de sorte qu'il fut en état de lui dire, qu'il pouvoit se satisfaire, qu'au reste il ne croioit pas ses gens capables d'une telle

 action,

action, (c'étoit là le sentiment du vieux Baile) la visite se fit, mais il fallut beaucoup diminuer de l'exaggeration qu'on avoit fait, car il ne s'y trouva qu'un vieux Turc, qu'on avoit emmené de Venise, & qui ne pensoit pas même à sortir du service où il étoit; nonobstant cela le Grand Visir crût avoir raison, & la République ne fut pas contente de la facilité de son Baile, quoiqu'il n'eut pas agi de son propre mouvement; ainsi pour faire voir à la Porte qu'elle n'approuvoit pas le procedé de son Ministre, elle le rappella incontinent. Le Turc ne s'en inquieta nullement, au contraire il paroissoit de jour à autre ne plus garder tant de ménagement avec elle; aussi bien le Grand Visir avoit-il déja pris son parti pour la fin de la Trêve, qui expiroit en peu de mois; l'on savoit d'ailleurs la Manoeuvre du Rebelle Tekeli, & les efforts qu'il faisoit auprès de lui pour engager la Porte à soutenir son parti qu'il mettoit sous sa protection, & lui faire entrevoir les grands avantages qui en

en reviendroient pour l'aggrandissement de l'Empire Ottoman.

Civrani ne pensa plus qu'à exécuter les ordres de son Conseil, & de se rendre au plutôt sur les Côtes de Dalmatie (*) & de là à Venise, le séjour de Constantinople fut fort regrêtté du Comte, car onze mois n'avoient pas suffi pour remplir ses projets.

A peine fût on à Venise que la guerre étant déclarée entre les deux Empires, Monsieur de Marsigli se rendit en diligence à Bologne. Il y trouva ses Frères à peu près dans la même disposition, savoir de s'éloigner du toit paternel ; leur

F 4

(*) Il paroit indubitable, par l'endroit cité dans l'histoire du Rachat du Comte Marsigli, que le Senateur Civrani revint par terre, car il y est dit expressément qu'il lui procura les moyens de prendre des informations de tous ces Païs, principalement de la Bosnie & de sa Capitale, (le Serail) où selon ses conventions avec ses Maitres il devoit leur faire toucher l'argent de sa rançon ; d'où j'infere que le voyage de Venise à Constantinople s'étoit fait effectivement par mer, comme il a été supposé ci-dessus.

leur dessein étoit de passer en France eu la Compagnie de Mr. Ranuzzi, qui alloit remplir la Nonciature; le sien étoit de prendre au plûtôt le chemin de Vienne, pour y faire offre de ses services pour la Campagne prochaine: son Equipage ne le fit pas beaucoup attendre; il étoit d'un naturel vif, il vouloit que toutes choses s'y conformassent.

Le Comte Caprara, qui lui servoit de pere, avoit prévenû le Maréchal son parent, & ses Amis de la Cour sur ses belles dispositions; il n'avoit pas oublié le voyage de Constantinople & les informations toutes recentes qu'il en avoit rapporté, il l'avoit même préconisé pour Ingénieur, à qui il ne manquoit qu'un peu d'expérience; tout cela ne lui fut pas d'un petit avantage & ne contribua pas peu à lui ouvrir un facile accès auprès des principaux Ministres: Herman Prince de Baviere fut le premier qui le goûta, cette protection lui suffisoit pour hazarder un couple de Campagnes en qualité de volontaire, mais il n'at-

n'attendit pas si long tems, c'est ce que nous dira la Chapitre suivant.

CHAPITRE TROISIEME.

Premiers Emplois du Comte Marsigli au Service de l'Empereur.

LE Comte Marsigli trouva à son arrivée à Vienne les choses assez bien disposées pour ses projets ; il fût reçû du Maréchal Caprara avec toute la cordialité possible, qui le présenta ensuite au Prince de Bade, qui suffisament informé de sa capacité ne tarda pas à le mettre à l'épreuve : Il fût envoyé en la Compagnie de quelques Ingénieurs sur le Raab pour en fortifier les avenües ; ce fut aux environs de Javarin, & de l'Isle de Raboa qu'il fit ses premiers coups d'essai ; on traça des Lignes, & des Retranchemens, & on fortifia les postes les plus exposés.

Tout l'hiver fût emploié en ces travaux, & la saison, qui s'avançoit donnoit lieu à l'ouverture de la Campagne ;

ce n'étoit plus contre des Rebelles qu'il falloit seulement combattre, mais on devoit avoir affaire à de puissants Ennemis, & d'un tout autre poids ; les projets de la superbe Constantinople, l'avoient seduite, & lui avoient bouché l'oreil au maintien de la Tranquillité publique ; l'esperance de voir bien-tôt réculer les frontieres de sa Domination, la tenoit uniquement occupée ; elle ne respiroit plus que le feu & le sang, & il ne s'agissoit plus que d'humilier sa rivale.

Le Sultan Mahomet IV. non moins enivré d'un bonheur imaginaire, s'étoit laissé persuader que l'occasion n'en seroit jamais plus favorable ; l'Autriche, lui avoit on dit, est à decouvert, les mécontents grossissent de jour en jour leur nombre, il y a toute apparence que la Hongrie entiere n'attend que le moment de secoüer le Joug ; les forces de l'Empereur sont épuisées & d'hommes, & d'argent, les Princes confederés ne sont pas en un meilleur état, vû qu'à peine sortent ils d'une guerre, qui

qui leur a été fort onereuse, & qui selon toutes les apparences n'est pas encore bien terminée, à cause du delai qu'on apporte à satisfaire la France sur ses prétentions ; ce qui devra causer une diversion sur le Rhin ; tout cela dis-je exaggeré, & plus encore par les vives remontrances du Favori, qui sembloit vouloir se charger du succés, par les instances reiterées de Tekeli, devenu chef des Rebelles, des Princes de Transylvanie, qui s'étoient unis à eux pour la cause commune de la liberté.

Déja le tems, que l'Auteur de la Nature avoit destiné pour le repos, s'étoit consumé dans les deliberations du Divan, & les dernieres résolutions y étoient prises: On avoit engagé toutes les forces de l'Empire Ottoman, celles des Alliés de la Porte y étoient invitées, & la guerre devoit se pousser avec la derniere vigueur.

Le fameux Tekeli avoit des interêts à part, outre ceux de sa nation, le sang de ses Amis, de ses Parents, & entr'autres celui du Pere de son Epouse,

la

la Comtesse Serin, Veuve de Ragozki, dont il se disoit Neveu de part sa Mere, fumoit encore à ses yeux. Rien ne pouvoit moderer l'ardeur de son ressentiment, pas même la clemence de Leopold, qui non seulement venoit de lui pardonner le passé & de le remettre dans ses graces; mais de lui accorder encore son mariage avec cette Princesse. Tekeli, dis-je, croioit indispensable le sacrifice, qu'il alloit faire de nouveau, de ses biens, de ses Esperances, de son honneur & de sa vie même, en persistant à vouloir venger les torts faits à lui & à sa nation; labyrinthe pernicieux du quel il ne pût sortir. Outre ces motifs il en avoit un autre, qui procedoit de sa méfiance, il savoit jusqu'à quel excès l'avoit porté cette passion de vengeance; voici ce que le Comte Marsigli m'en a dit, à l'occasion des ordres qu'il eut de Sa Majesté Impériale, de se rendre au Camp de ce Seigneur Hongrois, pour voir s'il étoit possible de le détacher de son engagement avec le Turc, de le rappeller à son devoir sous de

de bonnes assurances. Quelles assurances, repondit-il en latin, puis-je esperer de l'Empereur, après l'attentat, que j'ai médité sur sa personne ? Voyez Monsieur, lui ajouta-t-il, ce sabre qui est pendu au mat de ce Pavillon : He bien, il étoit préparé pour lui trancher la tête, & selon la conspiration, dont j'étois le Chef, je devois en être moi-même l'Exécuteur; S. Maj. Imp. l'a penetré depuis peu, j'en suis informé; que me reste-t-il à esperer, on à craindre, je vous le demande ? Un silence tint lieu de toute autre proposition, & le Comte se retira avec le deplaisir dans le coeur. Monsieur de Marsigli vit la fin deplorable de la plus part de ces infortunés; Tekeli mourut à Constantinople en homme privé, méprisé des Turcs mêmes, car il avoit en une grande part à lours malheurs, la Comtesse Serin son Epouse tomba dans la derniere misere, forcée de se présenter sur le Passage du Grand Seigneur pour lui demander le placet à la main, la per-

miſſion de vendre de la Bierre (*): juſte chatiment du Ciel. C'eſt ainſi que finit le Diſcours de Monſieur le Comte ſur ce ſujet.

Il falloit d'étranges préparatifs pour une expédition de cette nature, le deſſein étoit d'aller inſulter le premier Prince de la Chrétienté ſur ſon Thrône, & dans ſa Capitale; celui-ci auroit eu tout le loiſir de prévenir les malheurs qui menaçoient ſes états, ſi on eut été auſſi diligent, qu'il le falloit; les Troupes neanmoins malgré la lenteur accoutumée de ces Peuples, ne laiſſerent pas que d'entrer encore les premieres en Campagne; le Duc Charles de Lorraine, qui les commandoit, aidé du Duc de Baviere & des Princes de Bade, les conduiſit ſans délai au Siege de Neuhauſel; la priſe de cette place étoit de conſéquence, comme auſſi celle de Gran, que l'on méditoit enſuite, tant pour la haute que pour le baſſe Hongrie, & pour couvrir les Etats d'Autriche, mais on

(*) Ceci paroit fort opposé à ce qu'en dit Moreri en ſon Dictionnaire.

on s'y étoit pris trop tard. Le Grand Visir marchoit à grands pas ; il parut, & le Duc fût obligé d'abandonner les travaux à demi commencés ; l'irruption soudaine de ce puissant Ennemi, semblable à un Torrent, qui grossit en chemin faisant par ceux qui s'unissent à lui, fût si générale qu'elle inonda tout le Païs. Qu'on se représente des Turcs rassemblés des confins de l'Ocean & de la Mer Rouge, des Tartares accourus des extrémités de la Mer Noire, & des Rebelles de toutes les Provinces de la Hongrie, & l'on aura autant d'Armées, capables chacune de faire tête aux Trouppes Impériales. Vienne avoit bien raison de craindre pour elle, il s'en falloit de beaucoup qu'elle ne fût en état de se deffendre, le Raab une fois forcé, & Javarin laissé en arriere, il n'y avoit plus rien qui pût en empêcher le Siege ; mais comment empêcher le passage de cette Riviere ? Ce fût néanmoins la seule ressource qu'on avoit ; l'unique Boulevard qui restoit. Le bruit ne tarda pas de se repandre dans

dans toutes les parties de l'Europe, que Vienne étoit l'objet d'un si terrible armement ; Rome, tremblante sur son sort, tenoit les mains levées vers le Ciel ; la France en fut émuë, le Siege de Luxembourg fût levé ; on ne manqua pas d'y suspendre tout ressentiment, la piété l'éxigeoit d'un Roi très Chrétien. Les Princes d'Allemagne & le Roi de Pologne ne perdirent point de tems ; tous les régards en un mot du Couchant & du Septentrion étoient tournés du Côte de Vienne, dont la perte, si Dieu la permettoit, alloit causer une révolution bien étrange dans les affaires de l'Empire.

Le Duc de Lorraine s'étoit retiré au premier abord du Turc sous le Canon de Javarin, pour ne point s'engager, & pour être en même tems à portée de pourvoir à la Garde des Lignes & des Retranchements sur le Raab.

Ce fût en cette conjoncture que ce Généralissime donna le brevet de Capitaine au Comte Marsigli (*) pour re-

soun-

(*) Dans le Regiment Tipental, Infanterie.

compenſe de ſes ſoins à fortifier les poſtes ſur la Riviere, & qu'il lui donna ſes ordres pour s'aller mettre avec 400. Dragons dans un des Poſtes de ſa partie ſuperieure, & d'y prêter la main aux Chefs Hongrois, qu'on y avoit placé. S. A. S. voulut bien encore lui communiquer une partie des departemens de l'Armée, qu'on lui avoit envoyé du Conſeil Aulique, tenû l'hiver précédent à Strasbourg en préſence du Maître; il lui déclara entre autres l'endroit, où lui même ſe devoit placer avec ſon Armée, qui étoit ſur le Bas du Raab, comme l'endroit le plus expoſé. Les Rélations porterent, qu'on ne pût s'empêcher de changer entierement ſes diſpoſitions; en effet il eſt malaiſé de pourvoir à tout dans un Conſeil. Le pouvoir d'un Général ne doit pas être tellement limité qu'on ne laiſſe quelque choſe à ſa prudence. C'eſt ainſi qu'on fût obligé d'envoyer l'Infanterie au de-là du Danube pour couvrir les Voiſinages de Presbourg, & de laiſſer la Cavalerie en deçà de ce Fleuve,

pour garnir les postes du Raab ; ceci se vérifie en ce que le Duc Charles conduisit cette même Cavalerie auprès de Petronel, & tua bien du monde à l'aile gauche de l'Armée Turque ; action où l'Infanterie Impériale n'eut point de part, & qui couta la vie au Prince Loüis de Savoye, Frère du Prince Eugene ; ce petit avantage fût de bon augure, & procura le moyen au Généralissime de jetter un bon renfort dans Vienne ; avec le reste de son Armée il marcha droit à Tekeli, le joignit à Hillemberg, le bâttit, lui pilla son Bagage, & peu s'en fallut qu'il ne lui tombât entre les mains : Le Général Caprara étoit sans doute de la partie, car on voit aujourd'hui dans la Galerie de son Palais à Boulogne une partie de sa Vaisselle, & des harnois de ses Chevaux de main. Ces deux échecs, qu'on vient de noter, n'empêcherent pas le Grand Visir de pousser sa pointe, & d'aller ouvrir la Tranchée devant Vienne ; mais revenons au Raab, où nous avons laissé le Comte Marsigli.

Les

Les deux cent Dragons qu'il commandoit étoient tous Piemontois du Régiment Kufftein, du Prince Louis de Savoye, & qui par sa mort passa au Prince Eugene son Frère; il n'y avoit aucun Allemand, ce qui deplaisoit beaucoup au Comte, dans les circonstances présentes; il devoit avec cette petite Troupe non seulement garder un poste considerable, mais encore appuyer les Hongrois ses Voisins; ceux-ci ne tarderent pas à lui donner matière de soupçon de leur fidelité; certains souris mutuels, certains petits mots de zele, lachés avec affectation, certaines faillies involontaires de joye, dès qu'on disoit que l'Ennemi paroitroit bien-tôt, tout cela ne fût que trop suffisant pour lui en ôter l'équivoque. Le cas étoit de dissimuler pour le tems, il ne manqua pas neanmoins d'en envoyer l'avis au Généralissime; la réponse fût qu'il pourroit bien avoir deviné, mais que le mal étoit sans remede d'autant qu'il ne pouvoit rien changer aux dispositions présentes, & que bien plus il avoit par

de nouveaux incidens, qui lui étoient furvenus, fait rappeller les Detachemens de l'Isle de Roboa; sa Lettre étoit datée du 29. Juin, concise, en Italien, écrite de sa propre main d'un bout à l'autre, & finissoit en lui recommandant la vigilance & la ponctualité (*); on n'oublioit pas de lui dire au reste qu'il agit avec prudence avec les Chefs des Hongrois pour leur ôter tout ombrage de soupçon sur leur conduite; mais en même tems de se tenir sur ses Gardes. C'étoit en effet trop éxiger de ces Gens là; il sembloit au contraire qu'on prit plaisir d'en être la dûpe; étoit-il si mal aisé de voir que rien n'étoit capable d'adoucir l'amertume de leur condition, que la seule esperance de recouvrer leur liberté? la douleur étoit commune à tous les sujets de ce Royaume, d'où vient qu'il n'y avoit que les plus timides, qui paroissoient fideles au parti de Leopold, de façon que le sujet de leur crainte étant une fois détruit par la présence

(*) La teneur de cette Lettre confirme sa marche au jour suivant contre Tekeli.

fence de leurs Frères & de leurs Libérateurs, il falloit s'attendre à ce qui arriva en cette conjoncture, c'est-à-dire, à une desertion générale? toutes ces reflexions n'échaperent pas à la pénétration du Commandant, aussi eut il le deplaisir de voir effectuer sa prédiction.

Il venoit d'être averti par un Aide de Camp que lui avoit envoyé le Général Budiani, qui gardoit le poste de Budael, que les Tartares viendroient à coup seur le deuxieme de Juillet pour se rendre maîtres de l'Isle, mais qu'avant ce tems-là il recevroit un renfort de 100. Hommes, qu'il se tranquillisat en attendant, & qu'en cas qu'on fût dans la nécessité de ceder, il feroit averti par deux coups de canon qu'on avoit élevé exprès sur une Butte qui regardoit son Quartier pour se retirer à Capovar, où ils se joindroient ensemble. Le 29. Juin, jour de la fête St. Pierre, & celui où Tekeli fut battu, les Tartares unis aux Mécontents parurent pour la premiere fois, ils penétrerent l'Isle par trois endroits, mais ils ne purent s'y

 fou-

soutenir, on les en chassa d'abord, & n'eussent été les Hongrois, ils n'y seroient pas revenus si-tôt, ceux-ci passerent incontinent dans l'Isle, & se jetterent dans Papa, dont la Garnison étoit des leurs, pour ouvrir les Portes au parti de Tekeli. Voilà le premier pas qu'ils firent pour laisser entrevoir de quelle nature étoit leur zéle pour le service de l'Empereur.

Les Tartares ne manquerent pas au jour assigné (*) de se présenter en face de l'Isle, leur attaque fut d'abord des plus vigoureuses, & tout-à-coup elle se ralentit, de maniere que le Comte Marsigli se trouva sans Ennemis à combattre ; il n'en comprit pas la raison pour lors, ce ne fût qu'après qu'il vit leur manege pour aller s'emparer de la hauteur de Budael, où Tekeli venoit de se rendre en personne avec les debris de son Armée ; sa consolation n'y fût pas petite, car il vit renforcer sa Troupe de tous nos Deserteurs.

Bu-

(*) Le 2. Juillet, jour de la Visitation de la Sainte Vierge.

- Budiani au contraire n'avoit eu le tems que de se retirer vers Capovar, sans avoir eu celui d'envoyer le renfort des 100. Hommes au Comte Marsigli, ni moins encore de lui donner le Signal pour sa retraite ; c'est ce que celui-ci ne savoit pas, il croioit même qu'on se deffendoit encore par tout ; mais dans la facheuse situation, où il étoit sans le savoir, abandonné des siens, il étoit encore au milieu des marais sans provisions pour vivre, ni fourrage pour ses Chevaux, environné d'Ennemis de toute part ; la nécessité l'obligea à s'élargir, mais à peine eut il mis le pié dans un champ du voisinage, que 800. Hommes de ceux, qu'il devoit appuier, ayant decouvert leurs Frères à quelques centaines de pas, se jetterent parmi eux à bride abbattuë. Il me fallut, dit ici nôtre Commandant, être pour la seconde fois témoin oculaire de la réalité de mes pressentiments ; mais ce n'étoit pas là la fin de ma douleur ; je le fus encore de leur joie reciproque en cette desertion, ils nous la témoigne-

rent par des cris, & des signes de menaces; joye d'autant plus complette, que leur fuite s'étoit faite sous nos yeux, ce qui ne contribua pas peu à jetter ma petite Troupe dans la derniere consternation; quelle mesure y avoit-il à prendre? Le Signal auroit été inutile, 100. Hommes de secours ne suffisoient plus, que pour augmenter nôtre perte. La partie n'étoit pas égale, il falloit absolument perir. Il ne restoit plus que deux heures de Soleil, encore étoit ce trop; il n'y avoit que la nuit qui pût nous aider: dans cette perplexité, Monsieur le Comte sortit encore de l'endroit, où il étoit pour se placer à l'abris d'un petit Bois, dont les avenuës étoient à couvert d'un coté par un petit étang, qui se terminoit en un Marais assés large; il crût le poste assés bon, mais en s'y postant au petit Galop, la fraieur se repandit si fort, parmi ses Gens à la vuë de tant d'Ennemis, que chacun pensant à sa propre sureté, se rend à l'Ennemi, & Mr. le Comte vit dans le moment sa Troupe reduite à soixante

Hom-

Hommes ; dès qu'ils furent arrivés au Bois, on fit monter quatre à cinq Dragons sur les plus hauts Arbres pour observer la contenance des Ennemis, à peine y furent ils sur les sommets, qu'ils annoncerent la triste nouvelle qu'on marchoit à eux de toute part : Sur cela le Commandant prit la parole, & s'adressant au reste de son Detachement, lui dit, quelle esperance de salut nous reste-t-il, mes Compagnons ? Nous sommes enveloppés de toute part, nous ne pouvons leur échapper ; de quartier il n'en faut point esperer des Barbares, courage donc mes Enfans, s'il faut périr, faisons le en gens d'honneur ; chacun prouit de vendre bien cher ou sa vie, ou sa liberté. Mon dessein étoit, dit Monsieur le Comte, au cas que nous eussions pû nous soutenir jusqu'au coucher du Soleil, de nous glisser le long du Lac, & de nous évader sur le bord d'un autre, qui n'étoit pas éloigné, c'est le Naissidir, qui par sa longue étenduë, & le peu d'espace vuide qu'il laisse sur son bord, assuroit nôtre

retraite ; mais nous en perdimes bientôt la pensée ; car ces differentes Troupes, qui venoient à nous, se trouverent en un moment à portée de nous accabler de leurs fléches ; j'en reçus deux blessures, qui ne tarderent pas à me couvrir de sang, mon Cheval ensuite fût tué sous moi, & sa chûte précipitée m'engagea tellement sous lui, que je me trouvois hors de defence de toute maniere, sa pesanteur m'écrasoit, & ne me laissoit de libre que la tête, que je tenois renversée, de façon qu'après quelques efforts pour me degager, je m'étois arrêté pour mieux prendre mon tems, par de nouvelles tentatives. Pendant cela les Tartares s'étoient avancés, & le sabre à la main faisoient un horrible carnage de mes Gens, lorsqu'un d'entre eux passant auprès de moi, me crût mort, mit pié à terre, & ayant déja le sabre levé pour me détacher la tête, je n'eus le tems que de lui crier en langue Turque, *Degma* : (arrête toi) le Barbare à ce môt s'arrêta en effet, il m'accorda la vie, mais après m'a-

m'avoir depouillé, il me lia, & me conduisit, ou pour mieux dire, me traina jusqu'à son Camp ; ce fût là le jour fatal qui me priva de ma liberté, qui étoit l'un de ceux que l'Eglise Romaine revere en la mémoire de la très Sainte Vierge, le Jour de sa Visitation ; & qui fût pour moi une époque terrible.

Nous verrons dans le Chapitre suivant, quelle fût la durée & la rigueur de cet Esclavage, auquel le jeune Seigneur fût livré à l'âge de 24. à 25. ans.

CHAPITRE QUATRIEME.

Histoire de son Esclavage.

LE Barbare s'arrêta, comme on a dit, au mot de *Degma* ; mais sa pieté n'alla pas au delà de lui donner la vie, sans compter le profit, qu'il devoit attendre d'un Esclave de plus, & une tête de moins dans son sac ne devoit pas beaucoup diminuer sa gloire ; Monsieur le Comte me dit un jour que

c'étoit un Coupe tête, à peu près dans l'idée que nous avons de nos Houzards; il n'oublia pas néanmoins de le depouiller jusqu'à la chemise & aux chaussettes de fil blanc, par précaution peut-être que l'abondance du sang qui decouloit de ses blessures, ne le privât de son butin; ce depouillement fût un bonheur pour l'Esclave, car il devint égal aux autres, & c'est justement ce qu'il desiroit, comme on verra bien-tôt.

Etant arrivé au Camp Tartare, on ne pensa à rien moins qu'à lui mettre quelqu'appareil sur ses plaies, sa foiblesse étoit grande, & neanmoins il fallut passer la nuit sans nourriture, & pour surcroit de misére, sans repos; deux miserables, pour s'assurer de leur proye, s'endormirent la tête appuiée sur lui, mais quel sommeil, interrompû cent fois, dans un tourment continuel?

L'on sonna le Boute-Selle deux heures avant le jour, c'étoit des cris & des sifflements, qui tenoient lieu de Tambours & de Trompettes, (car ces Barbares n'ont rien changé des usages de leurs

leurs ancêtres) on se disposa promptement pour la marche, on commença par couper les cheveux à tous les Esclaves, le pauvre Comte en avoit de très beaux, il fallut les perdre aussi bien que le reste de ses hardes, qui consistoient en une seule chemise, qu'il avoit sur le corps, & les chaussettes aux jambes. On lui jetta sur sa nudité une méchante veste de bure toute parsemée de vermine, & le fond d'un vieux chapeau pour lui couvrir la tête : Ensuite on lui lava les plaies, on y fit un cataplasme à la Tartare, qui consiste en de la pierre broiée avec de la fiente & du lait de jument, puis on les banda bien serrées ; on eut encore assez d'humanité pour lui relacher les cordes dont il étoit étroitement garotté dès le soir précédent ; les choses étant ainsi disposées le signal pour la marche étant donné, on le monta sur un cheval qui n'étoit pas mauvais, à ce qu'il dit, mais à condition qu'il n'en auroit pas la conduite ; un soldat en prit le soin, le tenant à la longe du Licou.

Monsieur le Comte nous apprend, que ces Tartares, commirent, pendant trois jours consécutifs, qu'il courut en leur compagnie, tous les excès imaginables. Vieillards, malades, & même ceux qui étoient reputés inhabiles au service, tout cela fût impitoiablement égorgé; Prêtres, Religieux, & Religieuses, mis en derision, & chargés de chaines comme les autres; les Sanctuaires brulés, ou profanés, les Vases sacrés enlevés des Tabernacles, & les saintes Hosties foulées aux piés: à un spectacle si effroyable, l'horreur se repandit si universellement par toute la Basse-Autriche, le Theatre de tant d'abominations, les Femmes enceintes deplorant leurs conditions, enfantoient au milieu des ruës; je me souvins alors, dit le Comte, des avant-coureurs du jour terrible dont nous parle l'Evangile, & qui est prédit par le prophete, où l'on est ménacé des mêmes malheurs; j'étois, hélas! me disoit-il un jour, de la partie, témoins infortuné de tant de cruautés, j'en eus le coeur si serré, que je

je fus pendant trois jours sans pouvoir rien prendre, que quelques gouttes de bouillon de chair de cheval, qu'on me forçoit d'avaler, avec quelques morceaux de pain: étoit-ce charité de la part de mes Maîtres, ou la crainte de me perdre? c'est ce que je n'oserois assurer.

Le butin devint si considerable, qu'on songea aux moyens de le convertir en espèces: On en chargea un Détachement pour l'aller vendre au Camp Turc; cette Troupe étoit fort nombreuse & ressembloit à ces gros Convois, qui vont ravitailler un Armée en disette, quantité de Boeufs, de Moutons & semblable betail, quantité de Chevaux chargés de nipes de toutes les sortes, grand nombre d'Esclaves de tout sexe & de toute condition, tout cela étoit escorté par quelques centaines de Tartares, commandés par sept à huit Officiers, l'on alloit le meilleur train du monde, lorsque tout-à-coup on fût arrêté au Lac de Naifildir, formé par les eaux de la Riviere Rabdenir. Il falloit sans

ba-

balancer en faire le trajet, si l'on ne vouloit pas prendre un grand detour; il n'étoit nullement gûaïable, au contraire sa profondeur étoit énorme, & sa largeur d'une portée de fusil; voici la maniere avec laquelle ce dangereux pas fût franchi; le hazard présenta sur le bord trois petites Barques, mais elles ne purent servir qu'à passer les Femmes de condition & les plus delicates, les autres partagerent le même sort des Hommes; l'on fit de petits radeaux de roseaux & de joncs liés ensemble, avec une promptitude admirable; & ils devoient servir aux hardes des soldats particuliers, car chacun se depouilla tout nud, chaque Esclave, homme ou femme, étoit instruit de ce qu'il lui falloit faire, c'étoit de s'attacher avec les deux mains à la queüe d'un cheval, & de tenir ferme les genoux repliés sur l'estomac, dans le temps qu'un soldat couché dessus de son long le guideroit à la nage: l'on avoit distribué les endroits du Trajet, ici passoient les Esclaves de la maniere qu'on vient de le dire, & là le

Be-

Betail par des hommes destinés à le conduire, tout cela réüssit le mieux du monde & en très peu de tems ; mais il ne faut pas demander si la fraieur s'en étoit mêlée, car un bruit épouvantable fait d'un mélange de cris d'Hommes, de Femmes, du hennissement des Chevaux, du mugissement interrompû du gros Betail, & renforcé en l'air par les échos du Rivage, élevé aux côtés, égaloit le charivaris le plus confus & le plus éffroiable. Le spectacle auroit été le plus agréable & le plus curieux pour une personne qui l'eut pû voir de sang froid ; & sans y être aussi interressée que l'étoient ces pauvres Esclaves. Après le passage du Lac, on continua la route jusqu'au Camp de Michel Abafii, Prince de Transylvanie, c'est à lui que les Turcs avoient laissé la Garde de leur Pont sur le Raab; ce Camp étoit en face de Javarin : Quelques Tartares conduisirent notre Comte en présence de Son Altesse pour le lui offrir argent comptant ; il en fût interrogé par plusieurs reprises sur sa Pa-

 trie,

trie, sa condition, & sur sa Religion, il répondit qu'il étoit Catholique Romain, Venitien de nation, & au service d'un Marchand de cette Ville, & comme la reponse avoit été faite en Italien, le Prince fit venir un de ses Officiers qui étoit Genois : On repeta les interrogations à l'arrivée de cet Homme, on demanda à l'Esclave de quel Régiment il étoit ; il répondit encore comme ci-devant, qu'il étoit au service d'un Marchand de Venise, nommé Juste-Vanik, qui l'envoyoit à Vienne pour ses interêts de commerce ; (car il avoit formé une ferme résolution, dès les premiers momens de sa detention, de deguiser autant qu'il lui seroit possible, & sa naissance & sa condition, en changeant d'abord son nom en celui de Frederic. Il avoit déja un avantage devers soi, car il n'y avoit parmi ces Tartares, qui le conduisoient, aucun de ceux qui l'avoient vû avec son uniforme ; on lui demanda au surplus s'il y avoit encore assez de Chrêtiens pour s'opposer à leurs forces. Il n'eut garde de re-

pon-

pondre à cet article, il detourna adroitement la réponse, en se retranchant insensiblement sur la misere présente, qu'il savoit entremêler de soupirs pour exciter la compassion de S. A. Il lui exagera l'espuisement de ses forces par l'abondance du sang qu'il avoit versé au moment de sa detention, & après l'avoir tres-humblement prié d'avoir compassion de lui & de le retirer des mains de ces inhumains, qui le faisoient tant souffrir, il cessa de parler : le Prince prit son Officier à part, & après l'avoir consulté, il lui fit donner un petit pain; il l'exhorta à la patience, lui souhaita un meilleur sort, & le congedia en la Compagnie de ses Maîtres.

Les Tartares rassemblés au coup de sifflet reprirent leur marche sur le chemin qui conduit à Vienne, & en peu de tems ils joignirent l'Arriere-Garde de la grande Armée, composée de cent cinquante mille Hommes. Cette Arriere-Garde étoit commandée par Achmet Bacha de Temeswar, surnommé le Teuterdar, employ qu'il avoit exercé

 en

en Candie sous le Grand-Visir Kiuperli; ce Seigneur avoit de sa tendre jeunesse marqué beaucoup d'estime pour les Francs; sa Cour en étoit toujours garnie, après les avoir engagé par des manieres obligeantes, mais serieuses à embrasser sa Religion. Dangereux appât que celui qui nous offre la liberté à la vûë d'un Esclavage aussi severe! Il n'est qu'une foi vive, qui en soit à l'épreuve! on fit passer Frideric en présence du Bacha, il en fut interrogé à peu près sur le même ton qu'il l'avoit été du Prince de Transylvanie; à cela près, qu'on lui demanda ici, si jamais il n'avoit été à Vienne, s'il y avoit de bons Fossés, & s'ils étoient profonds; l'Esclave repondit que des Gens de sa profession, occupés uniquement des intérêts de leur competence, n'étoient pas à portée de faire de semblables observations, que tout ce qu'il pouvoit dire, étoit qu'effectivement il se ressouvenoit d'y avoir vû des Fossés, mais qu'il n'en savoit pas davantage: On lui demanda si Morosini, celui qui avoit deffendu

Candie, étoit encore vivant, s'il se portoit bien, de même si le boitenx Riva, qui étoit demeuré en ôtage pour la République à la prise de l'Isle, étoit encore au monde; mais Frederic, qui prevoioit que les questions alloient devenir embaraſſantes, & que les reponces pourroient bien le trahir ſans le vouloir, feignit de n'être pas à ſon aiſe, & pour ne pas donner au Turc le loiſir de reflêchir ſur le trouble où il l'avoit mis, il ſe proſterna tout-à-coup à ſes piés, le ſuppliant humblement de l'admettre à ſon ſervice; le Seigneur parut attendri à ſa priere, & lui tendant la main il lui donna une Sultane d'or, après quoi il lui fit ſigne de ſuivre ſon Maître d'Hôtel: celui-ci moyennant 18. pieces le delivra de ſes Barbares, on fit venir un Chirurgien, Juif, qui commença avec methode la cure de ſes plaies, quelques heures après on lui fit place ſur un Chariot à la ſuite du bagage juſqu'en face de Vienne, où l'on marchoit.

La Place ne tarda pas à être investie, & les Postes des Généraux tirés au sort, il en échût au Bacha un assés commode sur une éminence, d'où l'on voyoit la Ville à decouvert, & les travaux pour le Siege, cette circonstance étoit des plus avantageuses pour les remarques du Comte Marsigli comme il le dit lui même (*). Dès qu'on fût assuré de la guerison de l'Esclave, le Chef d'Office (Controlleur) le donna au premier Cuisinier, c'est en cette qualité d'aide de cuisine, qu'il fût confirmé au service de ce Général; il en avoit conçû de bonnes esperances pour la fin de la Campagne, c'est pourquoi il fit avec une grande ponctualité le service, quoiqu'onereux non seulement pour ce qui regardoit celui du Bassa, mais encore pour celui, auquel étoient obligés tous les Esclaves de l'Armée, & qui consistoit à voiturer le Bois, les Faschines, les Gabions, & les autres matériaux necessaires à la construction des lignes & des tra-

(*) Dans son Traité de la Milice Ottomanne.

travaux du Siege ; cette obligation des Esclaves est ce qu'on nomme Bieglik parmi les Turcs, on l'exige avec severité à coups de bâton, qu'il faut essuier selon le caprice des conducteurs, leur compassion neanmoins se reveille quelques fois, & l'on y gagne quelques aumones par ci, par là.

Déja le Siege trainoit en longueur, & la mesintelligence se glissoit parmi les Généraux, rejettant les fautes qui s'y commettoient les uns sur les autres, comme il arrive d'ordinaire, lorsque les affaires prennent un mauvais pli. Le Comte Starenberg faisoit des sorties si heureuses que les Turcs trouvoient détruits le matin les ouvrages, qu'ils avoient faits le soir, ce qui donnoit tout le loisir au Roi de Pologne & aux autres Alliés de préparer le secours : c'est aussi ce que n'ignoroit pas le Grand-Visir ; son embarras n'étoit pas petit, car il avoit eu assez de temerité pour s'en promettre tout le succès, malgré le sentiment de quelques personnes d'expérience, qu'il avoit été obligé de com-

battre dans le Divan, en un mot, on étoit sur la fin de Juillet, & on n'étoit guerre plus avancé que les premiers jours, lorsque le Grand-Visir se livra à la résolution la plus inhumaine que sçeurent suggerer la crainte & la politique la plus outrée. Le Camp Turc étoit rempli d'un grand nombre d'Esclaves que l'on avoit emmené de l'Autriche, & de la Hongrie Chrétienne, il s'agissoit de prendre ses seuretés sur eux en cas de secours. Voilà la cause de l'arrêt que le Grand-Visir donna de les faire tous perir: Le lieu de cette horrible boucherie fût assigné peu distant d'Arnoltz, Quartier du Bacha de Themiswar, c'est aujourd'hui le Lazaret de Vienne; le pauvre Frederic l'avoit sous les yeux, & il pouvoit à toute heure du jour voir égorger tant d'innocentes victimes.

Mustafa ne s'en tint pas là, il en vouloit à deux de ses Généraux, parce qu'ils avoient osé opiner contre son sentiment, en faisant voir le risque que la Porte encouroit par une telle entreprise;

prise ; il voioit prendre un certain pli aux affaires, qui ne verifioit que trop leurs prédictions, il avoit à craindre qu'on ne s'en ressouvint, & qu'il n'eut en eux deux accusateurs de sa présomption. Voilà un puissant motif pour s'en defaire, l'un des deux étoit le Bacha de Bude, l'autre étoit celui de Temeswar; tous deux avoient blanchis dans le service, leur experience, leur bonne conduite & leur douceur leur avoient acquis l'estime de tous les Soldats. Il étoit dangereux au dessein du Visir de les faire perir ensemble, & même de le faire en public sans un prétexte valide au moins en apparence; aucun prétexte ne s'offrit pour le Bacha de Temeswar. Il jugea néanmoins plus à propos de s'en defaire le premier ; on servit le caffé, & sa mort suivit de près, elle passa d'abord pour un accident, la verité, qui ne fut pas long tems se soustraire aux yeux de la multitude, en fit bien-tôt deviner la cause. Toute l'Armée en fût informée, & le seul Visir en fût soupçonné. Celui-ci ne laissa

pas de s'approprier la dépoüille, c'étoit de grandes richesses, qu'on ajoutoit à d'autres encore plus considérables.

Si l'on fût consterné à la mort du Bacha, & qu'on garda le silence en même tems, c'est que le lieu n'étoit pas propre à la vengeance, ou qu'on n'en sçavoit pas clairement les motifs ; mais celui qui crût perdre le plus en cette conjoncture fût le Comte Marsigli, car il avoit entrevû en ce Seigneur une espèce de bonté naturelle, dont il espéroit tirer avec le tems de grands avantages pour sa liberté, aussi le regréta-t-il beaucoup ; & plus encore qu'on ne sçauroit croire, parce qu'il se voioit arrêté entre les mains d'un misérable Arabe, dont la brutalité lui faisoit passer de mauvais quarts d'heure.

L'Arabe devenu maître de soi même & du sort de Frederic voulut éprouver de faire chambre à part, il se choisit un petit domestique avec un couple de tentes, & mit au vent un Enseigne de Cabaret a Caffé, c'étoit à l'Esclave à le piler, le préparer, & le servir aux Cha-

Chalans; ce maître étoit si brutal, si violent, & ses excès étoient si fréquents, que Fréderic se determina de hazarder son évasion.

L'idée de cette evasion avoit été préméditée depuis le jour de la mort du Bacha, & il sembloit que tout s'offroit pour la nuit suivante, de la maniere la mieux concertée: on en étoit au prémier du mois d'Août après 28. jours de siege, l'on a dit, que la mort du Bacha avoit attristé toute l'Armée, la confusion étoit encore dans les gens de l'Equipage du defunt; où chacun pensoit à ses interêts, & au partage des nipes que leur avoit abandonné le Grand-Visir. La facilité qu'il avoit eu dans le quartier, où l'on étoit campé, de voir les travaux, & de les examiner de près par des courvées d'un service personel, comme il a été dit; il avoit encore remarqué le moyen de traverser le Camp Turc, & de s'introduire jusqu'au chemin couvert en coulant le long des Boyaux de la Tranchée, tête baissée & en dehors, il avoit aussi eu l'a-

l'adresse de se degager des chaînes & de les remettre avec facilité, tout cela promettoit le meilleur succès ; mais c'est ici, me disoit-il, un jour, où Dieu m'attendoit, pour me faire voir que je n'étois pas encore à la fin de mes souffrances. Tout lui avoit prosperé jusqu'au dernier moment ; il étoit sorti de la Tente, où il avoit laissé deux Compagnons endormis, il avoit traversé tout le Camp, il avoit gagné le grand Chemin, & s'étoit glissé le long de la Tranchée avec tout le bonheur du monde : Enfin il n'avoit plus qu'une douzaine de pas à faire sur le Glacis pour se jetter dans le Corridos, lorsque l'obscurité de la nuit, sur laquelle il avoit compté, le trahit tout à coup : il alla malheureusement heurter contre une fascine, où il se trouva saisi au colet par deux Sentinelles perdues, sa confusion fut entière ; on le reconnut pour Esclave fugitif, il n'en fallut pas d'avantage pour le faire rentrer dans la Tranchée, & là lui decharger une volée de coups de bâton ; s'étant ensuite

im-

formé du nom & de la condition de son Maître, il y fut incontinent conduit par l'un d'eux. On le remit dans sa Tente, on doubla le poids de ses chaines sans lui dire mot jusqu'au lendemain; dès que le jour fut venu, son maitre informé de la tentative, entra dans une colere si excessive qu'armé du même pilon dont Frederic se servoit pour broïer le Caffé, il lui en decharges tant de coups qu'il le laissa pour mort. Mais ce ne fut pas tout, j'étois, me disoit-il, etendu par terre chargé de chaines, & meurtri par tout le corps au milieu de deux gardes, lorsqu'il en vint un troisiéme me dire en deux mots, que je m'apprêta pour le jour suivant à être conduit au lieu du supplice, selon l'arrêt donné contre tous les Esclaves; & que sans faute le chariot viendroit me prendre de grand matin. Toute l'impression que cette nouvelle fit sur mon esprit, fût de la douleur de me voir mourir sans les Sacrements de l'Eglise, chargé de crimes & sans avoir le loisir de les expier par la peni-

penitence avant de paroître devant le souverain Juge. J'étois encore fort lensible de ne pouvoir donner avis à mes Frères de quel genre de mort j'avois fini mes jours; je pouvois bien le faire, il est vrai, car le Résident de l'Empereur étoit auprès du Grand-Visir, je le connoissois personnellement pour l'avoir fréquenté à Constantinople deux ans auparavant: Il se trouvoit encore au Camp Turc un certain particulier nommé Marc Cordato; mais un billet que j'eusse voulu hazarder à l'un ou l'autre des deux pouvoit être intercepté, & ne me faire changer le sort qu'en un antre plus long & plus cruel, en m'envoyant pour le reste de mes jours habiter les sept Tours, ce que je regardois comme une peine plus insupportable que la mort même: c'est pourquoi je m'en tins à ma premiere résolution, appuié partie sur la confiance en la Divine Miséricorde, & arrêté partie dans la crainte de perdre tout d'un coup le fruit des soins que je m'étois donné de cacher ma condition. Cette résolution étant ratifiée de

de nouveau, je ne pensai plus qu'à donner aux devoirs essentiels les restes d'une misérable vie: il étoit deux heures avant le Soleil couché quand on m'annonça cette nouvelle, c'étoit bien peu ce qui me restoit à vivre, pour me disposer à mourir: Quelle nuit! ô Dieu! me devoit être celle où j'allois entrer? Quelles furent mes reflexions sur le tems, mal employé de ma jeunesse? C'est par où je commençai ce dernier examen que Dieu m'accordoit encore par sa miséricorde, après m'être prosterné en ésprit en présence de sa Divine Majesté, je lui demandai bien pardon de mes offenses & la suppliai de vouloir agréer pour satisfaction & pour penitence de ma resignation à sa volonté, le sacrifice que je lui faisois de ma vie, & de fortifier mon ésperance pour le salut éternel, je lui demandai avec toute la ferveur dont j'étois capable de m'accorder la communion des Saints en reçevant spirituellement le precieux gage de son amour, represente par le sacrifice non sanglant de sa passion, dans l'im-

l'impuissance où il me voyoit de le faire reellement ; le tout dans l'intention de me conformer aux pieuses pratiques de l'Eglise. A peine eus-je fini ces actes de devoirs, que je me senti tout autre que je n'étois auparavant, je me trouvai rempli de consolation, & dans la derniere indifference pour la vie, ou pour la mort.

Je laisse reflêchir sur une si belle disposition d'un jeune Homme plein de feu & de vivacité, Soldat d'engagement & de propos deliberé, quiconque lira cet endroit de sa vie : Je n'ajouterai rien à ces serieuses reflexions, pourvû qu'on se souvienne, qu'on a devant les yeux un grand exemple de pieté chrêtienne.

Le jour vint enfin, & deux heures s'en étoient deja écoulés que le Chariot fatal n'avoit pas encore paru, mais ne devoit pas être loin ; le Maître de Frederic, qui ne vouloit pas perdre un moment des services qu'il en pouvoit tirer, l'occupoit à broier le caffé, lorsque vinrent mettre pié à terre deux.

Cavaliers Bosniens qui couroient à toute bride, devant le Cabaret, pour prendre le caffé, Frederic le leur servit, en leur lachant quelques mots de leur langue si à propos qu'ils furent touchés de sa condition, mais plus encore aussitôt qu'ils furent informés de sa destinée, leur pitié croissoit à mesure qu'ils l'interrogeoient: Après tout, l'ainé des deux, car ils étoient fréres, lui dit, si tu veux mon enfant, nous sommes prêts à te tirer d'un si mauvais pas, mais tu vois bien sous quelle condition; il faut que tu nous sois fidele, & que tu ne songes jamais à nous échapper; il n'hesita pas, comme on peut se l'imaginer, il leur promit toute la fidelité, que meritoit une si grande grace. Courage donc, lui dit-il, Frederic, nous allons proposer cette affaire à ton Maître: le contract fût bien-tôt passé, & en consequence celui-ci le leur livra moyennant sept reales, dont on étoit convenu. L'Arabe, qui ne s'attendoit pas à une si bonne fortune, ne jugea pas neanmoins à propos de se relacher sur ce

 de-

depouille, (c'est un cheval que l'on vend parmi nous sans la selle & sans la bride) il se saisit d'une vieille camisole dont il étoit vetû, quoiqu'en bonne justice elle ne devoit pas lui appartenir. Le prix fait, l'argent compté, l'Esclave mis en leur main, on partit pour le quartier de ces nouveaux maîtres; c'étoit une très petite tente, qui devoit servir à tous trois, l'on y servit à leur arrivée un petit diné fort frugal, on y but du vin, & autant qu'en vouloit le pauvre Frederic, qui de long tems n'en avoit goûté: le vin étoit pris des caves du Fauxbourg de Vienne, qui ne coutoit que de l'aller tirer des tonneaux; il étoit abondant au delà du besoin des Turcs, dont les plus religieux n'en boivent point; la refection prise on parla d'affaire, on lui demanda d'abord s'il ne lui restoit pas quelque éspérance de liberté, & sur quoi pouvoit être fondée cette ésperance; il repondit en langue Turque, pour être plus connuë, que la Bosnienne (c'est une espèce d'Esclavon) qu'il l'esperoit

par

par d'honnêttes voyes, & même par leur moyen, & avec leur consentement: on lui demanda comment il l'entendoit. Cette espérance, repondit Frederic, est fondée sur un correspondant que mon Maître de Venise tient au Serail, Capitale de Bosnie, nommé Bernaccovik, commerçant en cette Ville; ce bon mot, très conforme aux interêts de ces frères, ne manqua pas de leur faire plaisir; l'on convint incontinent des conditions, le contract fût dressé en bonnes formes, & de la part de Frederic avec la meilleure foi du monde. L'engagement fût de leur faire livrer pour sa rançon, dès qu'on' seroit au Serail, par le dit Marchand Bernaccovik, la somme de 200. sequins, c'étoit coucher bien gros, pour gens qui peut-être n'avoient jamais été maîtres d'une telle somme, aussi la joye redoubla-t-elle à ces mots, & plus encore lorsqu'on vit Frederic tout disposé à ratifier cette promesse par le serment sur l'Evangile; l'un d'eux pour s'en assurer encore d'avantage, lui présenta à baiser deux de ses doigts unis en forme

de croix, c'est ainsi que l'on resta persuadé de la realité de ses intentions. Elles étoient sinceres, comme il est aisé de croire, & si elles n'eurent pas leur effet au Serail, ce ne fût pas la faute de l'Esclave, comme on verra. Monsieur le Comte s'étant ainsi tranquilisé l'ésprit, ne pensa plus qu'à servir ces bonnes gens avec toute la ponctualité possible. Il leur devoit la vie; il étoit juste de les payer de reconnoissance; il ne s'agissoit plus que de se trouver au Serail en leur compagnie, persuadé que le dit Bernaccovik, Chrêtien du même rite Romain, sur lequel toute l'éspérance étoit fondée, pour l'avoir connû, & même reçû de lui en son voyage de Constantinople une Lettre de change de 200. sequins, ne lui manqueroit pas au besoin. Le reste du mois d'Août jusqu'en Septembre, auquel arriva la delivrance de Vienne, il fallut étrangement supporter la faim, & souffrir beaucoup de la fraicheur des nuits, à cause du peu de nourriture qu'on prenoit, & au defaut de vêtements; ce

qui

qui ne denotoit qu'une extrême pauvreté de ces deux Frères : Il se consoloit neanmoins sur la longueur du siege, sur la nonchalance du Turc, qui avoit beaucoup rabaissé de sa premiere ferveur, sur la foiblesse des attaques, qui ne promettoient rien moins que le succès, & sur l'ésperance enfin que le secours viendroit à tems pour prévenir les malheurs de cette Ville. Déja un certain bruit sourd se repandit dans le Camp, qu'il n'étoit pas loin ; avec cela nul ordre ne se donnoit, nulle précaution, nul preparatif ne se faisoit pour s'y opposer. Le Grand-Visir pensoit, mais comme enseveli dans un sommeil letargique, il étoit sans resolution. La stupidité, en un mot, qui s'étoit universellement emparée des ésprits des Géneraux & des Soldats, faisoit l'ame de cette formidable Armée ; j'en étois surpris, dit ici Mr. le Comte, mais ma surprise devint encore plus grande, lorsque le matin du jour, que le secours arriva, je vis les Soldats courir sur les éminences voisines par pelotons & sans ordre, pour

verifier de leurs propres yeux ce qui s'en disoit le soir précedent. Le nombre de ces curieux étoit si grand, qu'il ressembloit à un de ces jours de fourrage général, après qu'on a laché les Fourragents; mais aussi le Camp étoit resté à vuide & à peine y avoit-il du monde pour le garder: Dès qu'on eut apperçû de loin descendre des collines opposées, l'Armée Chrêtienne, divisée par colonnes, & marcher avec cet air de fierté qui fait inspirer la victoire, la fraieur s'empara tellement de ces Soldats Turcs, que peu revinrent, & beaucoup pour en donner la nouvelle & pour se charger de leurs hardes, s'abandonnerent incontinent à une fuite si honteuse & si génerale, qu'elle mit le desordre & la confusion dans tout le reste de l'Armée, chacun couroit devant soi pour sa propre seureté; les Quartiers, les Bagages, les Tentes, les Equipages du Grand-Visir, des Géneraux & tout univer sellement fût abandonné en moins de rien. L'Armée Chrêtienne arriva & ne trouva plus personne à combattre;

la

la Garnison fortit, fit prisonniere la Garde des Jannissaires & les autres Detachemens destinés aux lignes & aux travaux du Siege. C'est ainsi que Sobieski (Jean) comme un autre Cesar, vint, vit, & vainquit, neanmoins sans combattre des ennemis.

Nos deux Frères, Soldats Bosniens, n'étoient pas du nombre de ceux, qui étoient allés à la decouverte, la confusion même, toute generale qu'elle étoit, ne les empêcha pas de pourvoir à leurs interêts : on plia bagage, ce qui se fit en quelques minutes de tems, car il ne s'agissoit que de remplir quatre facs de leurs nipes, de les charger chacun sur son cheval, de s'assurer de l'Esclave en l'attachant avec une bonne corde au travers du corps, de lui laisser libres seulement les jambes & les bras, & de le tenir par la longe, comme on fit incontinent ; cela fait on se mit au nombre des fuiards, les deux Maîtres sur leurs chevaux, & Frederic à piés nuds ; le sabre de celui qui le tenoit par la corde, toujours menaçant sa tê-

te au cas qu'il ne pût, ou qu'il ne voulût le suivre à la course. Cette menace étoit inhumaine, & elle ne répondoit nullement à l'engagement qu'on avoit pris un mois auparavant de lui sauver la vie ; mais c'étoit l'esperance du gain, qui avoit fait contracter ses maîtres pour lors, & ici c'est la crainte d'y préjudicier, qui prend sa place. Il falloit sans choix de chemin traverser des champs, des vignes pleines d'échalats brisés, & des buissons d'épines, & de ronces, jambes & piés nuds. Aussi ne tarda-t-on pas d'en voir ruisseler le sang de toute part, & enfin par la douleur la plus cuisante de perdre la respiration ; c'est ici où le pauvre Frederic tomba à terre, suppliant le Turc de laisser tomber sur lui le fer, qui le menaçoit dès la sortie du Camp, & de mettre fin à tant de miséres. Je ne sai, dit-il, si je l'attendris ou non ; à ma priere, à ma voix entrecoupée, il s'arrêta tout court, & revenu de sa fureur, il me regarda d'un œil moins severe, puis tout effaré il regarda autour de lui, & voyant un

Che-

Cheval demonté, qui couroit au vent, son frère l'emmena au moment; on me mit dessus, & nous reprimes nôtre route autant vite que le permettoient les jambes de nos Chevaux. Il falloit qu'on allât bon train, puisqu'en moins de quinze heures on fit bien soixante-dix milles sans debrider, aussi les Chevaux étoient-ils reduits sur les dents; nous nous trouvames sur le Rabe en face de Javarin, dans l'endroit même où étoit campé le Prince de Transylvanie à la Garde du Pont; l'on y avoit plié bagage, & il ne restoit plus qu'une tente, que sans doute on venoit de dresser pour le Grand-Visir, que nous y trouvâmes déjà arrivé, accompagné d'un gros de Cavalerie, qui s'étoit renduë auprès de lui, pour lui servir d'escorte, les fuyards y abordoient de toute part comme nous, avec la même terreur, qui les avoit suivie dès le jour précedent: c'est ici qu'attendoit le Bacha de Bude la vengeance, qu'avoit medité de prendre sur lui, Cara Mustafa; le prétexte étoit specieux; il pouvoit le faire im-

concevoir combien grand fût le massacre, qui s'en fit. Nôtre effroi, dit ici Mr. le Comte, n'eut point de relache, nous nous trouvions environnés de dangers, la fureur des Janissaires, pour obéir aux ordres du Premier Ministre, dont l'aveuglement ne leur permettoit pas de distinguer l'innocent du coupable; celui des Chrêtiens, qui sembloient à tout moment nous tomber dessus, car on croioit qu'ils nous poursuivoient, ou enfin dans un peril continuel d'être écrasés par nos gens aux passages des Ponts & des defilés, du Rab, du Rabnir, & des Marais que l'on rencontre de tems en tems.

Il n'est rien en effet de semblable à un danger qui procede d'une terreur panique dans une multitude. Boulogne en vit une sous ses murs l'an 1735. par un mal-entendû: l'on étoit convenû que l'Armée Allemande ne passeroit le Pô que le 4. Decembre, les Espagnols passerent sous les murs de cette Ville près de 11. jours auparavant, pour se retirer en Toscane, & parce qu'une couple d'Esca-

d'Escadrons de Houzards avoient passé ce fleuve ; le Géneral Espagnol mal informé que ce passage étoit de toute l'Armée, on ordonne la marche sur le champ, on abandonne le dîner, il se repand tout-à-coup une de ces terreurs dans l'esprit des Soldats, quel desordre, quelle confusion ne s'en suivit-il pas ? elle ressembloit fort à une deroute.

Nous venons de voir de quelle façon le Grand-Visir rejetta la faute sur le Bacha de Bude, & comment il se delivra d'un homme qui pouvoit lui porter un grand prejudice, car il ne lui étoit pas échappé de la memoire la resistance que ce Bacha & celui de Temeswar avoient faite dans le Conseil, où l'on prit la resolution de faire le siege de Vienne. Voyons maintenant comme nos deux Soldats Bosniens se retirerent de ce mauvais pas ; pendant que les Janissaires étoient occupés a la poursuite des mutins, nos Soldats eurent le bonheur de se tirer doucement à l'écart & d'attendre dans un vallon couvert le

le moment de s'évader pendant la nuit; dès qu'elle fût venuë on poussa les Chevaux, & l'on marcha sans relache jusqu'à Bude, où l'on se rafraichit pendant trois jours chez une ancienne connoissance, & radouboit du mieux qu'il fût possible, les selles des chevaux, qui avoient été un peu disloquées pendant la course: tout prenoit le meilleur pli du monde, si l'on n'eut été obligé de souffrir un petit deboire en chemin faisant: à 30. lieuës environ de Bude l'on trouve la Drave sur la grande route, nous nous engageames, dit Mr. le Comte, sur le pont d'Esseck, qui est d'une longueur demesurée à cause des Marais qui s'y rencontrent, nous étions dessus, & nous allions bon train, lorsqu'étant sur le point d'en sortir, on nous arrêta, la Garde avoit des ordres précis de ne laisser passer qui que ce soit; mes Maîtres, qui croioient avoir rempli leurs obligations en qualité de Milice de Bosnie, d'autant que la campagne étoit finie, voulurent faire valoir leurs droits; mais on ne fût pas d'hu-

d'humeur d'entendre raison, au contraire on y suppléa à grands coups de bâton, qu'il nous fallut partager maîtres & esclave, en nous menaçant d'en redoubler la dose, si nous ne rebroussions chemin au plus vite ; l'on obéit & l'on en revint au premier bout du Pont, & comme il falloit de toute nécessité passer cette Riviere, nous nous mîmes à la suivre sur le bord jusqu'à ce que nous pussions trouver un endroit guéable : nous trouvâmes quelque chose de mieux, en face de passage ; c'étoit une Barque, qui nous mit en Esclavonie.

Après que l'on eut passé la Drave, on n'étoit pas encore hors de crainte de rencontrer pendant le trajet de l'Esclavonie certaines Gardes, semblables à celles du Pont, ainsi pour les éviter il fallut s'écarter du grand chemin ; tout cela reussit à souhait, on passa la Save, & on commença au de-là de cette Riviere à respirer un air paisible & de liberté : en s'accordant tout le loisir de se remettre de tant de frayeurs,

on traversa la Bosnie jusqu'au Serail sa Capitale à petites journées.

Mais à peine fût-on delivré de tant de dangers, que le pauvre Frederic fut atteint d'un cours de ventre pitoiable, au quel se joignit bien-tôt une fievre, qui degenera en fievre lente, & qui ne l'abandonna pas de tout l'hiver suivant, apparemment pour ne pas desobliger l'aphorisme, qui dit, *Febres autumnales, aut longæ, aut mortales.* Aussi auroit-il fallû avoir une complexion de fer pour resister à tant de fatigues, à tant de miseres, à la faim, la nudité, les fatigues continuelles, & plus encore que tout cela, la reflexion sur un dur Esclavage, plus affreuse que celle de la mort même, qu'il n'avoit évité tant de fois que par une grace particuliere de la divine misericorde. Cette indisposition qui lui vint après le passage de la Save, étoit d'autant plus à craindre que ses maîtres n'avoient plus les moyens non seulement de le soulager, mais eux mêmes de pouvoir subsister & de pousser chemin. La nécessité, dit-on, n'a

pas

pas de loi ; il fallut demander l'affiſtance des bonnes gens, & en recevoir l'aumone, tant étoit grande la miſére où l'on étoit reduit ! Dieu ſait, dit-il ici, les peines que nous eûmes de nous rendre au Serail, & n'eut été la compaſſion des Gens de la Campagne qui nous logeoient ſur la route, il auroit fallû ceder à la faim & à la fatigue.

On decouvrit enfin cette Ville de loin, & la joye ſe repandit à l'inſtant ſur le viſage des deux Frères ; mais il n'en fut pas de même ſur celui de Frederic, il ſût au contraire ſaiſi au cœur d'une ſecrette douleur qui lui empêchoit la reſpiration, ce ſont de ces preſages, qui nous annoncent très ſouvent de grands deplaiſirs: Dès qu'on y ſût arrivé, Monſieur le Comte ne manqua pas d'envoyer un billet au Marchand Bernaccovik, où il lui donnoit information de ſa perſonne & du beſoin qu'il avoit de ſon aſſiſtance, il ſpecifioit qu'il étoit nommement celui, qui peu d'années auparavant lui avoit été adreſſé par le Senateur Civrani, alors Baile

Baile à la Porte, & à qui il avoit faite une remise de 150. reales: on eut pour reponçe de Mr. le Marchand, qu'on ne favoit pas ce que ce billet fignifioit, qu'on n'avoit jamais vû, ni connû le demandeur, & l'on finiffoit par avertir les intereffés de ne point croire fi aifément à un impofteur femblable, que ce ne pouvoit être que quelque Chevalier d'Induftrie, qui eut amufé ces bonnes gens de la forte. L'on a dit cideffus que ce Bernaccovik étoit du même rite que l'infortuné Comte, & qu'en confequence une même croiance, & une même communion le devoit engager au moins à ne le pas meconnoître, ou à ne le pas calomnier par fes avis; tant il eft vrai, que l'interêt domine fur la Religion même & fes devoirs; on ne s'en tint pas là de la part du Comte, il lui adreffa un fecond billet, où il emploia toute l'infinuation poffible pour amollir la dureté de cet homme, en lui permettant de prendre la peine de venir verifier le fait par fes propres yeux, ou au moins de per-

mettre, qu'on le lui présentât. Sa réponse fût, ni l'un ni l'autre. Il fallut prendre patience, & recevoir sans se deconcerter les reproches qui lui en vinrent, les mauvais traitemens, & les menaces reiterées, qu'on s'en défairoit pour le même prix, qu'il avoit conté. Il n'est point de doute, qu'on en fût venu à l'exécution, mais il en dût remercier Dieu, & la foiblesse, où le reduisoit sa maladie. Mr. le Comte ne se decouragea pas, ce n'étoit qu'un petit affront qu'il avoit eu, qui ne portoit pas à consequence pour sa vie ; il en avoit passé bien d'autres : Son éspérance au contraire se reveilla quand il sçût où se terminoit leur route, c'étoit au Village de Rama, éloigné de la Mer seulement de deux journées. Il projettoit d'écrire de cet endroit là à Spalato, dont nous avons parlé dans le voyage de Constantinople, & en même tems de faire tenir ses lettres à Venise & à Boulogne. Voilà le projet de Frederic; mais ce n'étoit pas tout-à-fait celui de ses maîtres, qui soupçonnoient quel-

quelqu'autre fourbe en lui ; les avis du Sieur Bernaccovik avoient fait de l'impression dans leurs esprits, & sans les persuasions d'un honêt-homme chrêtien ils s'alloient livrer à la resolution de s'en defaire à quelque prix que ce fût, quand ce n'auroit été que pour les aider à faire le reste du voyage ; car ils n'avoient pas le sou. Cet honêt-homme Chrêtien, de profession pelletier, & entendant bien l'Italien, parla si fort en sa faveur, qu'on partit du Serail, & on se rendit à Rama. C'étoit un amas de Cabanes que ce Rama, où l'on rencontra au premier abord ce qui est dit du Rama de Judée, *ploratus & ululatus multus.* Deux petites Maisons de Paisans contigües, étoient les maisons de ces Miliciens, des femmes hideuses, & des enfans puans & couverts de misères étoient leurs heritiers. On lui assigna en arrivant une petite chambre basse à plat terrein & sans pavé, & par conséquent fort humide pour l'hiver. On planta un pieux au beau milieu pour y assurer la chaine de l'Escla-

 ve

ve pendant la nuit. Le lit étoit à platte terre, deux couvertures de bûre à l'Esclave le composoient, l'une lui devoit servir de matelas & l'autre de couverture, la tête appuiée sur un sachet de toile, rempli de paille, & soulevé avec une pierre. Il n'est point de doute que ce ne fût un lit assez bien proportionné à sa condition présente ; mais nullement à ses indispositions, qui le conduisoient à grand train vers la mort. J'étois, dit-il, au comble de mes miséres & sur la fin de ma vie, où elles devoient m'accompagner ; une fièvre non moins opiniatre que le flux de ventre, ne me donnoit point de relâche. Les forces se dissipoient peu à peu, & je n'avois plus que la peau sur les os. Reduit que je me vis en cet état, je me dis à moi même : me voila donc une seconde fois parvenu au dernier moment ; à Vienne condamné par un Barbare à être livré au glaive du Grand-Visir, & à Rama par une maladie incurable à la mort, que nul mortel ne peut éviter. Je n'y sai mettre autre dif-

difference, qu'ici je pourrois, si on me le vouloit accorder, obtenir un Ministre du Seigneur, pour m'assister en ce passage terrible, & en même tems, me servant du même moyen, faire savoir à mes frères ma triste destinée, une partie de mes avantures & de mes malheurs: dans cette pensée je demandai à parler à l'un ou à l'autre de mes maîtres. Dès qu'il parût, je lui adressai ces mots; mon cher Maître, il me deplait infiniment de vous voir frustré de vos éspérances par ma mort, mon intention étoit sincère, lorsque je contractai avec vous, pour ma delivrance; & je ne doute nullement qu'à la fin vous n'eussiez été satisfait de moi. Je vous prie de me pardonner, si je n'ai pas rempli mes devoirs, auprès de vous, de la maniere que vous le souhaitiez; mais puisqu'il n'a pas dependu de vous, après ce que vous avez fait pour moi à Vienne, de me donner la vie avec la liberté, je vous conjure ici, de vouloir ajouter à votre ancienne pieté, la derniere grace, qui me reste à vous de-

mander : Vous favez que je fuis Chrêtien de Rêligion, & c'eſt juſtement ce qui me conſtituë vôtre Eſclave, car ni les Muſulmans, ni les Chrêtiens ne doivent priver leurs frères de leur liberté. Sachez donc, que ſelon ma rêligion, je ſuis obligé de demander l'aſſiſtance d'un Miniſtre pour m'aſſiſter à mourir. Vous m'avez ſouffert à vôtre ſervice en cette qualité, me refuſerez vous à préſent, que je me meurs, & que je vous quitte avec regret, la grace de m'en procurer un? Vous avez ici près un Couvent de Réligieux de St. François, faites que par vôtre moyen je puiſſe en voir quelqu'un. Ce bon homme fût attendri à ma priere, & pour me donner une derniere marque de ſa bonté, il ſe mit en devoir de me faire venir un Religieux; il ne fût pas long-tems à paroitre. Je commençai par me decouvrir à ce bon Pere, je lui dis qui j'étois, de quelle maniere j'avois été fait Eſclave, & enſuite lui ouvris ma conſcience; cela fait je le ſuppliai très vivement de me prêtexter une ſe-

con-

conde visite, afin de recevoir le St. Viatique de sa main. Il me le promit, mais apparemment qu'il n'osât l'entreprendre; je ne le vis plus. En effet ce n'étoit pas peu qu'on m'eut accordé la premiere grace, vû la repugnance qu'il avoit fallû vaincre pour l'obtenir. La nature en un jeune corps, quelqu'épuisé qu'il, paroisse se ranime souvent de soi-même, & se retablit sans l'aide des remedes exteriers. C'est ce que vit effectuer le Comte sur soi en cette extrêmité. Il eut pendant deux ou trois nuits de très abondantes crises d'urine, & malgré la neige & le grand froid il falloit aller hors de sa chambre pour les verser, elles devinrent son salut, après neanmoins avoir passé par une foiblesse extraordinaire. A la premiere lueur de santé, il écrivit à Spalato, selon l'idée qu'il avoit projetté, à un nommé Mozzati de sa connoissance, en le chargeant du soin de transmettre la lettre, qu'il lui envoioit pour Venise; c'étoit au Senateur Civrani qu'elle étoit adressée. Il prioit ce Seigneur d'envoyer les

inclufes à fes frères, au cas qu'ils fe trouvaffent à Bonlogne, ou en leur abfence au Comte François Caprara. Quelle joye ne fût pas celle de ce Comte d'avoir des nouvelles de fon pupille que l'on croioit mort, & quelle ponctualité n'emploia-t-il pas pour operer efficacement à fa delivrance? Il envoya incontinent au Senateur de Venife les 300. fequins, qu'il lui demandoit. Le Comte Marfigli, qui jufques là n'avoit pas decouvert fa condition, peu s'en fallut, qu'il ne le fit par inadvertance, car il falloit confier ce gros Pli à l'un des deux de fes maîtres, & fi par malheur, celui-ci eut eû la curiofité de fe faire lire les lettres qu'il contenoit, il ne s'en feroit pas tenu à une rançon fi modique; peut-être que la fomme, qu'il en attendoit, lui parut affez confiderable, pour ne chercher rien de plus. En effet il le porta lui même, avec tout le fecret que le pouvoient exiger fes propres interêts. Ces reponçes vinrent à fouhait, & la delivrance s'enfuivit; mais n'allons pas fi vite, il n'eft pas encore abfous, ni hors d'intrigue.

Ce

Ce fut l'aîné de ces deux frères, qui s'étoit chargé de la commission, il esperoit réussir en employant un ami qu'il avoit à Magarsca; cet ami se nommoit Marc Bassi, celui-ci fit la commission avec fidelité & diligence, comme il se verifia bien-tôt par le succès. La surprise du Senateur Civrani ne fut pas petite à cette nouvelle, il depêcha un Courier à Caprara, & lui de son côté sans en attendre la reponçe, il debourfa les 300. sequins que l'on demandoit, avec ordre précis d'y ajouter au surplus tout ce qui seroit besoin pour le secourir au plus vîte. La commission fut donnée de sa part à un Marchand de Venise, nommé Bernard Caprara, celui-ci prit une péote, & un, nommé Mozzatti partit avec lui en diligence pour Spalato. Les instructions que le noble Ventien avoit donné au Marchand, & qui étoient sur-tout d'user d'industrie pour ne rien decouvrir & de prendre bien les mesures pour ne pas manquer le coup. Le secret & la diligence dans cette affaire étoient de la derniere importance pour

 les

les raisons que l'on verra bien-tôt. Ce Mozzatti de Spalato se rendit à Magarsca, pour conferer avec Marc Bossi. L'on assigna un lieu du voisinage pour y traiter en toute liberté de la rançon de l'Esclave, sous la condition, que son maître l'y conduiroit avec soi ; on expedia des lettres à Rama pour en porter la nouvelle, la joye fût commune entre les maîtres & l'Esclave ; celui-ci de toucher au doigt la fin d'un dur esclavage, & ceux-là de se voir à la veille de soulager leurs familles.

Toutes choses furent bien-tôt disposées pour conduire Frederic au lieu assigné, on se pourvût d'une demie douzaine d'amis pour l'escorte, afin de marcher avec plus de sureté, la route fût des plus heureuses jusqu'à Duvar, petit Château fortifié sur la Frontiere de Bosnie, un Aga en étoit Gouverneur, il fallut se présenter ; mais toutes les manieres qu'on pût emploier pour en obtenir la permission de passer ontre, furent inutiles ; Il fallut absolument rebrousser chemin, il n'y en avoit point d'au-

d'autre à prendre pour le coup ; quel contretems, pour les uns, & pour les autres? Le gros nombre avoit jetté du soupçon dans l'esprit de l'Aga, c'en étoit assez. L'on revint donc à Rama, comme on en étoit parti, au chagrin près d'être obligé de rentrer dans son Cachot, chargé de ses chaines, d'une part, & de se voir priver de la somme, qu'on attendoit avec impatience, de l'autre. Ha! de combien de reflexions affligeantes, dit-il, ne fus-je pas agité? Combien de mauvais quarts d'heure ne fallut-il pas passer entre la crainte & l'espérance? Je ne reposois ni nuit ni jour, & si le sommeil me venoit, c'étoit au milieu des rêves affreux & importuns, qui me replaçoient toujours au milieu des dangers. Je priois Dieu de bon cœur, pour qu'il daignât me faire voir ce jour heureux, je m'adressai encore à ma chere Protectrice pour la supplier de m'accorder son intercession auprès de son fils bien aimé.

Ce jour tant desiré vint enfin, le pauvre Comte y reconnut visiblement la main

main du tout puissant, qui n'éxige pas de nôtre foiblesse au delà de ce qu'elle peut supporter, il y reconnût encore l'éfficace de sa Médiatrice, en lui accordant pour époque de sa delivrance, le propre jour de la fête de l'Annonciation. Le 25. Mars, une demie heure avant le Soleil couché, étant auprès du feu il se présenta à lui un Morlaque, qui l'abordant l'appella par son nom de Frederic, ensuite s'étant approché de plus près le prit par la main droite, pour y reconnoitre une cicatrice, qu'il y avoit à la racine du pouce, (signe qu'on lui avoit donné pour ne pas se meprendre) dès qu'il se fût assuré de la personne qu'il cherchoit, il lui donna un baiser au front, & lui parla ainsi; je suis ici accompagné de 150. sequins, & d'une lettre de change pour une semblable somme, que vous prendrés sur Marc Bassi, dès que vous serez arrivé à Magarsca; il ne s'agit plus a présent que d'y aller; si vous voulez me confier vôtre personne, je vous y conduirai par des sentiers & des chemins detournés qui vous assûreront

feront vôtre marche ; en un môt j'emploierai toutes les mesures , les plus convenables , pour perfectionner vôtre delivrance , nous ne marcherons que la nuit , & nous donnerons le jour au repos en quelques lieux écartés ; il faudroit être bien malheureux de ne pas reüssir , après les précautions , que j'ai premedité : C'est à vous , a vous determiner sur la partie , que vous voudrez prendre , mon cher Frederic , avez-vous assez de confiance en moi , qui vous parle , & qui suis chargé du soin de vôtre salut ? Avez vous assez de courage & de résolution , pour hazarder vôtre vie ? A ces mots , qu'il finissoit pour savoir ma reponce , dit Mr. le Comte , je ne balançai pas de me remettre entierement entre ses mains. Les maitres de Frederic reçûrent en même tems 150. sequins, moyennant quoi il fût élargi ; on se mit a table tous ensemble , maitres & valets , & la joye se trouva de la partie. La refection prise , pour ne rien perdre de la nuit , où l'on étoit entré , on prit congé les

 uns

uns des autres. Mr. le Comte, qui avoit bien payé ses chaines, non seulement pour la somme des 150. sequins, mais pour les avoir porté depuis plusieurs mois, ne voulut pas les laisser à Raina, sejour de douleur & d'amertume. Il se les chargea sur les épaules, monta à cheval, & partit avec son guide. Mon Equipage, dit-il, étoit fort leger, car outre mes chaines, qui faisoient tout mon thresor, je n'avois qu'un méchant haillon, qui me pendoit des epaules, & qui ne me couvroit pas à demi. Mon chapeau ne repondit pas mal à mon habit; mais il n'en étoit pas de même de mon compagnon, car il s'étoit chargé de nôtre étape pour trois ou quatre jours, nous allions traverser des deserts; il falloit être pourvû contre leur sterilité, il avoit un abresac pendu à l'arçon de sa selle, qui portoit nos rations de pain, une piece de fromage, & un flaçon d'eau-de-vie; nous marchions les nuits entieres, & nous passions les jours à l'abri de quelques broussailles, ou fondrieres consacrées à

la

la Solitude; c'eſt ainſi que, comme de prudents lucifuges, nous arrivâmes à Magarſca ſur le milieu de la troiſième nuit. Il paroit inutile de demander ſi l'on avoit beſoin de repos, après une courvée de nuits pendant lesquelles on étoit expoſé à la fraicheur, & après une maladie ſi longue & ſi dangereuſe, dès qu'on fût entré dans une maiſon d'amis, on ſe jetta ſur un fagot de ferment, qu'on avoit deſté auprès de la cheminée, l'air du feu y étoit néceſſaire pour chaſſer l'humidité; là étendu, il prit une petite refection en poiſſons, & en vin qu'on apporta; en ſuite il donna au repos le reſte de la nuit.

Le jour étant venu on lui préſenta les trois nommés ci-deſſus, Caprara, Mozzatti, & Baſſi, qui lui apportoient une robe de drap doublée de peau, & du linge, on le conduiſit enſuite en un Couvent de Réligieux, en attendant le bon vent pour aller à Spalato. A ſon arrivée une foule de monde s'étoit aſſemblée ſur le port pour le voir; c'étoit,

toit, disoit-on, le fils du Roi de Pologne, qui avoit été fait esclave : le hazard y avoit amené une Emine Turc (c'est un espèce de Consul, ou de Controleur des Marchands, dans les Echelles de Dalmatie) la guerre venoit tout récemment d'être declarée entre les Venitiens & les Turcs, cet Emine ne manqua de publier par toute la Bosnie qu'on avoit laissé échapper le fils du Roi de Pologne, il en assura de bouche le Bacha du Serail, en disant qu'il l'avoit vû de ses propres yeux sur le port de Spalato, où il avoit été reçû aux acclamations d'un grand peuple qui l'attendoit.

A son arrivée il alla sur le champ faire visite au Général de la Dalmatie, qui faisoit sa résidence à Zara, ce Seigneur lui fit le meilleur accüeil du monde, & ordonna qu'on préparât incessamment une Galiotte pour le transporter à Venise.

Dieu sait, avec quelle impatience il y étoit attendu du Senateur Civrani, qu'il nommoit son cher Pere. Il y avoit quel-

quelques jours qu'il tenoit un homme sur le haut de la Tour de St. Marc, pour l'avertir dès qu'il verroit paroître en mer une Galiote. L'avis fût donné avec toute la ponctualité possible, car le Comte Marsigli s'étant mis en devoir d'aller se présenter au Bureau de Santé, il trouva sur la petite place, qui est en face, le Senateur Civrani avec Mr. Dolphini (l'ancien) qui pour lors étoit de ce Magistrat; celui-ci sans autres informations le declara sain, & en état d'entrer dans la Ville. Je fus attendri, dit Mr. le Comte, à me voir prevenu par mon cher liberateur; je jettai mes chaines à ses pieds, il me reçut tendrement entre ses bras, & je lui dis ces mots, *laqueus contritus est & nos liberati sumus.* Il me fit un souris, en me faisant signe avec le doigt, qu'il en falloit rendre graces à Dieu seul, vû qu'il avoit permis ma delivrance dans le tems même que la guerre avoit été declarée entre la République & la Porte, & qu'un seul jour de delay auroit suffi pour en perdre toute

 espe-

éſperance. Cette nouvelle me fit frémir ; & me fit encore bien plus comprendre de quel poids étoit la grace que je venois de recevoir de Dieu, & de la diligence, qu'on avoit emploié à me ſecourir.

On entra enſuite dans la Gondole du Senateur, pour être conduit dans ſon Palais ; on lui ouvrit un appartement, & là, ſans balancer, il ſe jetta ſur un lit tel, qu'il s'étoit écoulé bien des mois, qu'il n'en avoit eu un ſemblable. Ce fut alors, dit-il, que je commençai à m'appercevoir, que je n'étois plus en Eſclavage ; car tout le tems, qui s'étoit paſſé depuis le jour de ma rançon, je l'avois regardé comme un ſonge, je dis donc ici ces paroles à mon divin Seigneur, les larmes aux yeux : *funes peccatorum circumplexi ſunt me*, & *legem tuam non ſum oblitus* ; Oui Seigneur vous avez permis, que je portaſſe les chaines de vos ennemis ; & parce-que je n'ai pas perdu de vuë la confiance que je devois en vôtre miſericorde, vous m'en avez delivré.

Mon-

Monsieur le Comte éxageroit si fort la consolation, que lui causoit sa délivrance & l'heureuse situation, où il se trouvoit actuellement entre les bras d'un ami, & sur le point d'aller rejoindre dans peu ses parents & amis à Boulogne, que mettant en paralléle son excès de joye avec la grandeur des souffrances, qu'il avoit enduré tout le tems de sa detention entre les mains des Barbares, qu'il assuroit que celles-ci n'étoient rien au prix de l'autre. En effet on dit communement, qu'il est plus aisé de mourir par un excès de joye, que par un excès de tristesse, ce qui fait comprendre, qu'il falloit que celle de nôtre Sauveur au Jardin des Oliviers fût bien étrange, lorsqu'il dit *tristis est anima mea usque ad mortem*; l'on lit aussi que David sembloit vouloir se soustraire aux consolations par ces paroles; *renuit consolari anima mea*; le Phisicien en donne une raison naturelle; c'est que la grande joye, dilatant trop le cœur, le sang passe en trop grand abondance, & empêche tout à coup la re-

ſpiration, la triſteſſe au contraire le reſſerre, & ne produit pas un effet ſi prompt.

On fit venir un Medecin; c'étoit juſtement le Docteur Grandi ſon ami, pour voir s'il ne reſtoit rien à faire à ſon entiére guériſon: Celui-ci bien informé des circouſtances de ſon mal, aſſura qu'il étoit redevable de ſon ſalut aux criſes d'urine, qu'il avoit eu, que ſans elles il auroit fallu mourir d'hydropiſie; on lui fit prendre le Calibé preparé, pour diſſiper les obſtructions, qui lui étoient reſtées, & en moins de quinze jours il ſe trouva en état de revoir ſes parents & ſes amis de Boulogne. Il n'eſt pas aiſé d'exprimer la joye, qu'il cauſa dans ſa patrie. Les Boulonnois s'aiment beaucoup les uns les autres, mais cette amitié paſſe l'imagination de l'étranger, parmi la Nobleſſe; la moindre incommodité qu'il arrive à un Gentilhomme, ou à une Dame, elle eſt divulguée en moins de rien par toute la Ville; & dès ce moment l'on ne voit que viſite ſur viſite,

ce

ce qui dure tout le tems de l'infirmité; mais sur le cas présent des Esclaves parmi les infideles, il y a une Confrairie, qui donne journellement des marques de son zèle pour le rachat de leurs frères concitoyens, aussi le Comte Marsigli ne manqua-t-il pas de s'y faire aggreger de la maniere, que nous le dirons ailleurs.

C'est ainsi donc que toute la Ville s'interessa à la joye de ses parents. Il n'y en eut pas un, qui ne redoublat ses visites, & lui temoignat avec tendresse de cœur le plaisir & la consolation de le revoir; les artisans sortoient de leurs boutiques, lorsqu'il passoit dans les ruës, pour le feliciter de son heureuse delivrance. Il faut avouer que voilà un peuple bien obligeant; nous verrons encore, quel fut l'effet de la reconnoissance de leur concitoyen.

Monsieur le Comte avoit contracté pour sa delivrance des obligations envers Dieu, aux quelles il voulut premierement satisfaire, il alla à N. D. de Lorette, & y fit ses devotions; (c'est

probablement dans la Sainte Chapelle, qu'il fit ce voeu, qu'il a religieusement observé toute sa vie, & qui étoit de jeuner au pain & à l'eau toutes les veilles de ses fêtes) & y laissa quelques aumônes pour les pauvres. De Lorette, il passa à Florence pour y donner d'autres marques de sa pieté à la Chapelle des R. R. P. P. Servites, dits de l'Annonciation; il prit sa route par Assise, où il visita le Tombeau de St. François en l'Eglise dediée à N. D. des Anges; par Perouse, où il eut depuis la consolation de voir l'Evêque son frère puisné; ensuite, continuant sa route le long du Lac de Trasimene, il eut le loisir de reflêchir pendant douze milles, qui en font la longueur, sur la victoire d'Annibal contre Flaminius; par Arezzo, d'où étoit ce celebre Benedictin, (Guido dit l'Aretin) pour avoir donné une nouvelle forme à la Gamme musicale. Après avoir rempli ses devoirs à la Chapelle de Florence, il fit accrocher sur ses parois les chaines de son Esclavage pour signe autentique

de

de sa reconnoissance ; enfin il alla faire la reverence au Grand Duc Cosme III. qui le reçût avec bonté, en l'engageant à lui faire un recit, de sa captivité, & de ses observations, sur le siege de Vienne, & la deroute du Turc devant cette place. Ce Prince, qui étoit fort genereux pour les étrangers, lui envoya à son Auberge plusieurs hommes chargés de vins delicats, qui se recueillent en assez bonne quantité dans la Toscane. Les vins de Montepulciano, de Chianti, & la Verdée, qui sont du nombre des meilleurs, sont effectivement en grande estime par toute l'Europe. Depuis Arezzo jusqu'à Florence, c'est le Païs le plus beau du monde, il est très abondant en vins, en froment, & en paturages ; aussi le Païsan y jouissoit-il de toutes les douceurs de la vie, sous les Grands Ducs de la Maison de Medicis : L'on dit, que les choses ont un peu changé depuis ; mais aussi faut-il avoir égard aux tems ; car ce n'est pas toujours aux Princes, qu'il faut attribuer les malheurs d'un Etat. Mais

ne perdons pas de vuë le Comte Marsigli, car dès qu'il fera de retour à Boulogne il n'y sejournera qu'autant que la bienséance exigera avec ses parents, & ses amis, pour se rendre au plûtôt à Vienne, & pour reprendre ses engagements au service. On y étoit déja informé des avantures du Comte, le Prince Herman de Bade, le Maréchal Caprara, son Concitoyen, & ses autres Protecteurs & amis l'attendoient. L'Empereur même, si on ose le dire, espéroit apprendre de lui bien des circonstances du Siége de sa Capitale, qu'il ne pouvoit apprendre d'un autre que très difficilement.

CHAPITRE CINQUIEME.

Le Comte reprend ses Emplois, & s'éleve par degrés au Généralat; ses differentes commissions, & la paix qu'il conclut à Carlovitz entre les deux Empires.

MAlgré toutes les diligences que sçut emploier le Comte Marsigli, il
ne

ne pût fixer son depart pour Vienne que vers la mi-Juin; peu de jours après qu'il y arriva, on le présenta à S. M. Imp. qui le reçût avec tendresse, & lui donna des marques de sa clemence. Le caractére de ce grand Prince étoit autant porté à la vraie pieté, conduit par les devoirs de la religion, qu'à une bonté naturelle, qui le faisoit descendre souvent de quelques degrés audessous du Rang, où Dieu l'avoit fait naître. Il témoigna au Comte le plaisir, qu'il avoit à l'entendre raconter ses malheurs, il voulut être informé de toutes les particularitez; souvent même il se faisoit repeter les circonstances, & sur tout celles qui l'avoient accompagné pendant le siége. Le Comte de son côté, qui avoit eu l'honneur d'être gouté du maître, n'oublia rien pour les lui exposer de la maniere la plus sensible, il fit les plans des attaques des Turcs, il mit un ordre à leurs dispositions militaires, de quelle façon ils s'y prirent pour l'ouverture de la Tranchée, comment ils pousserent leurs travaux, les

formes des Batteries ; les progrès des premiers jours, la mesintelligence entre les Generaux, la nonchalance du Grand-Visir, la stupidité des Troupes, leur perte de courage à la vuë du secours ; enfin leur fuite, & leur confusion. Il n'oublioit pas de mêler à l'occasion, & selon l'attention que lui donnoit Sa Majesté, certains petits traits, qui lui appartenoient en propre, comme lorsqu'il alloit en qualité d'Esclave porter la fascine, & les autres materiaux pour la construction de la Tranchée. L'on peut même s'imaginer, qu'il ne laissoit pas échapper de son recit les coups de bâtons, & les aumones, pour les adoucir, qu'il reçevoit en ces sortes de courvées, au moins quand ce n'auroit été que pour la divertir en passant ; comme aussi la tentative, qu'il fit après la mort du Bacha de Temeswar pour s'évader à la faveur de la nuit, & se jetter dans le chemin couvert, & le reste de cette facheuse bevuë, ce qui ne pouvoit pas manquer de le mouvoir à compassion. Leopolde

le

le prit tellement en affection, qu'il lui ordonna de se présenter souvent ; & toutes les fois, qu'il en avoit audience, on ne manquoit pas d'en revenir aux interrogations, & principalement pour ce qui regardoit en détail la retraite précipitée de l'Armée Turque. Personne ne le pouvoit mieux sçavoir, que le Comte ; puis qu'il avoit été témoin oculaire, sur tout au Pont du Raab, de la fin deplorable du pauvre Bacha de Bude, & des suites de cette mort. Je pense même qu'en bon Courtisan, il aura eu soin d'exposer de quelle industrie on se servit pour se delivrer d'un pas si dangereux ; & le reste de cette avanture, sans oublier la reception à l'autre bout du Pont d'Esseck, sujet assez risible, quand on peut le dire à son aise, & que la douleur est passée.

Au reste le Comte ne pouvoit pousser ses informations au delà du Raab, il ne pût même savoir, ce qui se passa le reste de la campagne, qui suivit la delivrance de Vienne, comme par exemple, que le rendezvous de l'Armée Im-

Impériale & de tous ses alliés, devoit être à Gutta, & que delà elle marcha contre le Grand-Visir, qui en fût battu aux environs de cette Riviere, & qu'après sa defaite il eut tout le bonheur du monde de la passer & de se mettre à couvert sous le canon de Bude; de plus que l'avantage qu'on tira de cette victoire, fût de s'emparer de tous les postes qu'il occupoit, & entre autres de la Forteresse de Gran, dont on n'avoit pas eu le tems de faire le Siége à l'ouverture de la campagne, comme il a été dit; cette place étoit d'autant plus importante, qu'elle donne le moyen de porter sur le Danube l'artillerie & les munitions de guerre, & qu'elle facilite les convois pour la subsistance des Armées. Si la saison n'eut pas été si avancée, on auroit pû pousser l'ennemi encore plus loin, & même tenter le siége de Bude; mais il en fallut laisser le projet pour l'année suivante. Le Grand-Visir le craignoit neanmoins; c'est pour cela que ne se croyant pas en sureté devant cette place,

il

il s'en éloigna après y avoir renforcée la Garnison. Cette nouvelle vint à la Cour de Vienne, on y délibera sur ce qu'il y avoit à faire, & la résolution fut prise, comme nous venons de dire de surseoir toute autre entreprise, d'autant plus, que les Troupes étoient harassées par les differentes marches, qu'elles avoient été obligé de faire, & les deux ou trois combats qu'on avoit donné, sans compter les detachements, qui s'en étoient tirés pour harceler l'ennemi dès le commencement de la campagne. C'est ainsi, que les Armées Chrétiennes obtinrent tant d'avantages sur les Turcs à la fin de l'année 1683, lorsqu'elles paroissoient d'abord n'être pas en état de leur faire tête ; c'est ainsi, dis-je, que toutes choses se disposerent à souhait pour les plus grandes entreprises. Un autre avantage, qu'on retira de la derniere victoire, fut de pouvoir donner de bons quartiers d'hiver aux Troupes, & de les avoir à portée pour le prin-tems prochain ; on les pût loger dans la partie de la basse Hongrie jusqu'au

lac Balaton, que les Turcs leur avoient cedée, pour preudre les leurs dans la Servie & la Bosnie au delà de la Drave, & de la Save : quant aux Tartares, ils repasserent dans leur pays aux environs des bouches du Danube, & le long de la Mer Noire.

Nous en étions en l'année 1684. lorsque Mr. le Comte Marsigli se rendit à Vienne vers la mi-Juin, d'où après, avoir été gracieusement reçu de S. M. Imp. & satisfait à sa curiosité sur les points, que nous avons notés, il partit incessamment pour l'Armée, qui étoit fort près de Bude. On s'empara d'abord dès l'entrée de la Campagne, d'une quantité d'autres postes importans, Weitzen, & Peste, qui est au delà du Danube en face de Bude, ce qui donnoit un très grand avantage, pour en faire le siége ; la place étoit fort affoiblie, parce qu'on en avoit negligé les fortifications ; mais on avoit suppléé à ce defaut par une Garnison de plus de 8000. hommes. Elle fût investie, on l'assiegea, & de plus on

battit

battit encore le secours, & avec tout cela non seulement il fallut lever le siége, mais encore abandonner sur l'arriere saison tous les postes, dont on s'étoit emparé, & remettre à une autre année l'espérance de faire mieux. C'est en cette Campagne que Mr. le Comte commença à projetter les premiers fondements de son Institut de Boulogne, & d'amasser les matériaux, qui le composent, & qui en même tems donnérent lieu à ce grand ouvrage, qu'on a de lui sur le cours du Danube, & dont nous parlerons plus amplement dans la suite de ce chapitre. Les quartiers d'hiver furent distribués aux Troupes, & on donna le soin de fortifier Gran, ou Stridonie, au Comte Marsigli, pour servir à tout événement; car les forces des Turcs n'étoient plus si méprisables, qu'on ne dût se bien précautionner contre elles. Il eut encore la commission de visiter les autres postes, & d'y faire les reparations nécessaires. Voilà les occupations, qu'il eût pendant cet hiver, qu'il passa dans la

la Hongrie, à quelques voyages près, qu'il fit à la Cour, pour rendre compte de ses operations. Son zéle étoit connu aussi bien que son habileté, & ses manieres insinuantes ne faisoient pas mal auprès des Ministres & du Maître même, pour en obtenir un prompt avancement. Sa fortune alloit à grands pas, & peu d'envieux se présentoient pour lui en disputer les avances. Il n'étoit pas encore tems, c'est à un âge plus avancé qu'on s'en prend ordinairement; lorsque les emplois deviennent plus considérables, ils causent plus de reflexions, parce que le nombre des aspirans surpasse de beaucoup celui de ces mêmes emplois. Voilà l'origine de l'envie des grands, si je le comprends bien, dans le service.

La Campagne suivante procura à l'Empereur de très grands avantages sur ses ennemis; tous les Princes d'Allemagne se trouverent portés d'une même volonté à l'aider de leurs forces, & à lui faire prendre le change sur le Sultan, qui avoit projetté de le dethroner,

quantité de volontaires vinrent grossir son, Armée plusieurs Princes étrangers, d'Espagne, de Portugal, de France, d'Augleterre &c. vouloient être de la partie, dan l'éspérance d'y cueillir des lauriers, en apprenant l'art de la guerre sous le Duc Charles de Lorraine, Capitaine des premiers de son siecle.

Neuhausel fût assiegé, pris par assaut, & abandonné au pillage; le Seraskier Chaitan Ibraim, qui s'étoit emparé de Vicegrade, fût battû, à Gran, qu'il perdit encore, & fût contraint de ceder le pays, à la discretion des Imperiaux; l'on poussa bien loin dans la Croatie, & dans l'Esclavonie, dont les places ouvrirent leurs Portes aux Vainqueurs, ce qui donna lieu à de grosses contributions. L'on tenta encore le Siége de Bude, mais la prise de cette importante place fût reservée pour une autre campagne. Quant au Comte Marsigli, en cette même campagne, outre les attentions, qu'il donnoit par-tout où il étoit emploié, soit dans le service actuel en qualité d'Officier & d'In-

génieur, soit dans les courses, qu'il faisoit à la Cour, il ne perdoit pas de vuë ses projets de litterature: Il avoit précédemment pris le cours du Danube fort au dessus de Vienne, & en cette campagne il avoit eu le soin d'en prendre differentes sections jusqu'à Bude, en pointant sur des cartes les Isles qu'il fait, ses differentes sinuosités & detours, ses largeurs, & les differentes profondeurs de son lit, comme aussi la qualité de ses bords tantôt élevés par des Rochers & tantôt abbaissés en forme de Rivages applatis.

L'année 1686. fût des plus glorieuses par la prise de Bude, de toute la Basse Hongrie, & en même tems des plus lucratifes pour le Comte Marsigli, comme nous verrons ci-dessous. L'Armée de l'Empereur forte de plus de 80000. hommes, étoit en état des plus grandes entreprises. Le Turc ne pût tenir en sa présence; tout ce qu'il pût faire, fût de jetter dans la Capitale de ce Roïaume le plus de monde qu'il pût. La garnison passoit 10000. hommes de ses meil-

meilleures Troupes ; si les attaques étoient vigoureuses pendant le siége, les deffenses n'étoient pas moindres ; on s'y battit également bien de part & d'autre ; beaucoup de bravoure, & quantité d'actions heroïques ; l'on avoit déja fait une Bréche de 150. pas de largeur, l'on avoit tenté même quelques assauts, & le Turc se défendoit à toute outrance ; une bombe par hazard s'introduisit dans le Magazin à Poudre, il sauta en l'air, & on fut obligé de diminuër le feu. Le lendemain il y eut un assaut géneral. On dit que le jeune Prince Eugène, qui n'étoit point de la partie, & qui se lassoit d'avoir les mains croisées s'alla imaginer, quoique sans ordre, de pousser son Régiment vers la porte, dite du cimetiere, & qu'il fut le premier, qui entra dans la place sans y penser. Si cela est vrai, il faut avoüer que ce Prince a commencé d'être heureux dès le commencement. La Garnison, qui étoit à soutenir l'assaut, voyant l'ennemi déja dans la place, lâcha le pié, ayant son Commandant Bacha à la

 tête,

tête, & abandonna la Ville à la discretion du vainqueur, elle fût pillée, chacun s'y chargea de butin Officiers & Soldats; tous en remporterent de grosses depoüilles; jusqu'au Comte Marsigli, qui s'y fit riche, mais d'une richesse digne des inclinations qu'il nourrissoit dès sa plus tendre jeunesse. Les Soldats de son Regiment, qui étoient de la fête, avoient ordre de lui venir dire les maisons, où ils trouvoient des livres ou des manuscrits, afin de s'y porter lui même, ce qui lui réüssit à souhait, de la maniere qu'on verra dans la Bibliotheque de l'Institut, quand nous en parlerons. C'est ainsi que finit cette belle Campagne à la gloire de Leopold; mais recommençons la en faveur du Comte Marsigli; car c'est celle-ci, qui lui fût des plus avantageuses pour ses desseins, & pour son avancement dans le service; car on oublioit de dire, que c'est en ses soins, qu'on avoit confiée la conduite des travaux pour le Siége, dont nous venons de parler.

Pour

Pour entrer dans une espèce de detail des efforts, qu'il fit pour honorer les Muses, je commence à noter une grande quantité d'obſervations aſtronomiques, pour ſervir de baſe à ſa Topographie du cours du Danube. En voici quelques unes : Ce ſont differentes phaſes de la Lune, qu'il avoit obſervé : 1. à Segedin le 26. Juin, enſuite le 5. le 11. & le 12. de Juillet ; 2. au Camp près du Pont de Zarna le 15. de Juillet ; 3. puis au Camp de Titul le 20. du même mois de Juillet : 4. en celui de Semlin le 22. : 5. au confluent du Tibisque près de Titul le 2. d'Août ; 6. au Camp de Solnie le 9. : 7. en celui d'Agria le 21. : 8. puis enfin à Vienne le 6. & le 27. de Novembre.

Ce qui fait voir, 1. que l'Armée Impériale avoit été cette Campagne de 1686. à Semlin, c'eſt-à-dire, juſqu'aux Portes de Belgrade ; qu'elle avoit eu tous ces differents Campements, & qu'enfin, elle avoit pris ſes quartiers d'hiver ſur la fin d'Octobre. Il paroit encore, que le Comte Marſigli en ha-

bile observateur avoit suivi la Lune en ces differentes phases, de nouvelles, de pleines, de dichotomies, & semblables, en marquant avec exactitude les apparitions des differentes taches, où leurs évasions.

J'ai eu entre les mains une de ses observations sur une Eclipse du Soleil selon l'ancienne methode, c'est-à-dire, par les traces des limbes de l'ombre, ce qui a été reduit nouvellement en methode par Mr. Clapier de l'Academie de Montpellier, & au moyen de laquelle on rend une observation d'Eclipse solaire, à l'usage de tous les endroits de la terre, où elle est visible; methode qu'on avoit attribué à Mr. Cassini, & dont bien d'autres depuis se sont donnés la gloire. C'est ce que je tiens du Comte Marsigli lui même.

Il avoit eu soin dans tous les Campements, dont on vient de parler de prendre très souvent les hauteurs meridiennes du Soleil, & des Etoiles Fixes, comme aussi des immersions des Satellites de Jupiter, pour en deduire avec les

les Tables Astronomiques les vraies positions des paralleles Geographiques. C'est de ces sortes d'operations, qu'il trouva le parallele de Vienne être 48. 14: celui d'Agria de 48: celui de Bude de 47. 25: celui de Solnie de 47. 9: celui de Segedin de 46. 16: celui du Confluent de la Drave de 45. 36: celui de Titul au Confluent du Tibisque de 45. 20.

Après qu'il se fût préparé une bonne quantité de semblables positions, il commença à determiner differentes sections du cours de ce grand fleuve. Depuis le Mont Cætius, aujourd'hui Kalemberg, au-dessus de la Ville de Vienne, jusqu'au Confluent de la riviere Jantra, dans la Bulgarie, en parcourant les deux bords.

Ce ne fût pas sans peine qu'il entreprit l'exécution de ce projet; il auroit souhaité, que toutes ces differentes stations eussent eû la même force; mais les circonstances des tems ne le permettoient pas toujours; il falloit quelquefois s'exposer la nuit sur le Danube dans

quelque batteau ; quelques fois couler le long de ses bords à cheval, & s'infinuer le plus avant, qu'il pouvoit, en des endroits occupés par l'ennemi, ou qui n'en étoient pas loin. Un savant curieux pourêtre ici comparé à un Guerrier intrepide dont la Devise est celle du Dauphin: *Pericula Ludus*. Dès qu'il y auroit eu trop de temerité de s'exposer il mesuroit par estime, la boussole à la main, ou, selon la methode ordinaire, par le calcul des angles pour s'assurer des distances. S'il n'y avoit point de danger à craindre, il prenoit la peine de le faire la perche à la main; c'est ainsi qu'il a construit tout l'espace, dont on a parlé. Quant aux autres parties du Danube, qui sont depuis le Confluent de Jantra jusqu'aux Bouches, il a suivi les positions des meilleurs Géographes. Il a fait la même chose depuis le Mont Kalemberg jusqu'à sa source en remontant, c'est au moins ce qu'il fit alors par provision; il eut la curiosité depuis de l'aller reconnoitre dans un voyage, qu'il fit en Suisse & dans la Suabe.

Pour

Pour finir cet article, voici ce qui nous reste à dire, sur les operations de cette année, en ce qui regarde le Comte Marsigli. Comme ce Seigneur avoit eu beaucoup de part à la prise de Bude, par la construction des travaux du Siége, l'Empereur pour donner une espèce de lustre à son merite, l'envoya en porter la nouvelle au Pape Innocent XI. Il n'eut environ que sept semaines pour executer sa commission ; ce qui se deduit de la penultieme observation lunaire, qu'il fit à Agra le 21. du mois d'Août, & de la derniere qu'il fit cette même année à Vienne le 27. de Novembre. Mais il en avoit assez pour voir ses amis en son passage par Boulogne.

Voilà assez bien debuter pour un jeune homme, dont la naissance quoique noble n'étoit pas à comparer à celle de tant de Seigneurs, qui partageoient les faveurs de Leopold ; mais son merite personnel lui attiroit la bienveillance du maitre, & en consequence celle des favoris.

L'année 1687. fût très remarquable par la mémorable defaite du Grand Seigneur à Mohacz. Les deux Armées se trouvetent si près l'une de l'autre, qu'il étoit très malaisé d'éviter d'en venir aux mains. Le Grand-Visir, qui en avoit cherché l'occasion dès l'ouverture de la Campagne, crût l'avoir trouvé ici, son Armée étoit forte de 80000. hommes. Son Camp étoit bien fortifié, & ne manquoit de rien; il n'en étoit pas de même de l'Armée Impériale; il fallut decamper pour aller se mettre en sureté ailleurs, & y avoir de quoi subsister : c'est ce que demandoit l'ennemi. A peine fût-on en marche, que les Turcs vinrent fondre sur l'Arriere-Garde; l'attaque fût vive, & peu s'en fallut, que cette Arriere-Garde demi-battuë, ne derangeat fort le reste des Troupes Impériales. Par bonheur le terrein leur étoit assez avantageux; l'on eut le moyen, & le tems de faire face, le combat s'échauffa, & après quelque resistance de la part des Turcs, ils ne trouverent leur salut

que

que dans la fuite. Le Camp fût pillé, Soliman se sauva jusqu'à la Drave, avec tout le bonheur du monde : quand les debris de cette Armée furent rassemblés à cette Riviere, & qu'on en fit le denombrement, on trouva qu'elle étoit reduite à la moitié. Cette victoire fût complette, & l'ennemi n'osa plus paroître le reste de la Campagne.

Le Comte Marsigli ne donna de son tems aux operations de Mars, qu'autant, qu'il lui en falloit pour partager ses lauriers ; il savoit en reserver pour cultiver ses Muses ; car il sembloit devoir de l'encens à l'une & à l'autre de ces Divinités, pour me servir du langage Poëtique. Mais ce qu'il y a de plus admirable encore dans un Guerrier, Ingénieur & Soldat en même tems, comme il l'étoit ; c'est que tous ceux, qui le servoient, à l'imitation de leur maître, étoient du même goût ; car il a fait des élèves de l'une & de l'autre espèce. Son Secretaire entendoit suffisamment l'Astronomie, pour lui aider à en faire les operations ; il enregistroit les ob-

fer-

servations journalieres ; & s'il y avoit quelque plan à marquer, il savoit assez du dessein, pour l'executer. Il avoit son Chirurgien-Major, qui n'entendoit pas mal l'Anatomie & ses dissections ; c'est avec cet associé de ses études, qu'il en faisoit sur les poissons, sur les oiseaux, qu'on lui apportoit des Rivages & des Isles du Danube. Il avoit des Soldats, qui lui faisoient des pêches, tout exprès, dans le Danube, dans le Tibse, & dans d'autres Rivieres, pour fournir à ses recherches. C'est de cette maniere, qu'il a sû donner plusieurs classes aux poissons, & aux oiseaux, comme par exemple, que ceux, qui vivent sur les eaux ne peuvent avoir le ton de voix plus fort, & plus rauc, que parce-que leur trachée artére étant renversée, ils ne le forment que par aspiration. Quant aux oiseaux principalement, il desiroit en faire une bonne étude, ses Soldats lui en alloient chercher les nids & les oeufs; ces courvées leur valoient ordinairement une bonne maraude, par la petite piece, qu'il

qu'il savoit leur mettre en mains. Il y avoit recompense assurée, pour qui lui apportoit les insectes, ou rampans, ou volatiles. L'on voit quel étoit le dessein de ce Philosophe, c'étoit celui de connoître la nature dans le mechanisme des animaux, dont l'Histoire Naturelle admire les beautés.

Toutes les Campagnes, depuis celle de 1683. étoient fort avantageuses à l'Empereur, mais celle, qui encherit encore sur celles là, fût la Campagne de 1688. La prise de Belgrade mit ce Prince au comble de son bonheur, sans parler de celle de Vidin, qui ouvrit la porte à tout le reste de l'Empire Ottoman en Europe. Un peu plus de politique auroit fait des merveilles; car supposé que la France cherchât un pretexte pour interrompre ces progrès du côté de la Hongrie, pourquoi ne le pas lever? Etoit-il si mal aisé? Tout le monde sçait le petit degoût, qui étoit resté entre la Maison d'Autriche, d'Espagne, & la Maison de France, par rapport au Duché d'Alost, les préten-

tions

tions du Prince de Furstemberg à l'Electorat de Cologne, celles de la Duchesse d'Orleans sur ses biens de famibles, & d'autres semblables interêts, dans lesquels la Cour de Vienne pouvoit entrer en qualité de mediatrice, principalement pour la querelle avec la Maison d'Espagne; les prétentions du Prince de Furstenberg pouvoient s'accommoder par une compensation à l'amiable, & celles de la Duchesse d'Orleans, à ne point prendre parti; mais bien loin de tout cela, l'Allemagne fait une ligue, & Leopold se met à sa tête, l'on la signe, & on la ratifie à Augsbourg. Voilà tout le sujet de l'amertume du Roi de France; il savoit que cette ligue étoit contre lui, qu'elle menaçoit son Royaume, & sa Maison. Mais à dire la verité, ce n'étoit pas la agir en bon politique, l'on en a vû les consequences; une guerre s'enflamme & entraine toute l'Europe, elle dure dix ans, & sa longueur épuise les finances des Couronnes les mieux garnies, les victoires de la France reiterées par plu-

plusieurs places prises, sur le Rhin, en Flandre, en Italie, & en Catalogne, l'obligent à la fin à un accommodement, mais pendant ce tems-là, le Turc profite de la division des Chrétiens, ranime ses éspérances, porte de nouveau la terreur sur les terres de l'Empire, & est sur le point de faire trembler Vienne pour une seconde fois; c'est ce qu'il est bon de voir un peu plus en detail.

La prise de Belgrade en 1688. enfla d'autant plus le cœur de Leopold, & avec raison, que le Grand Seigneur étoit tombé dans la derniere desolation. Le Duc de Baviere, qui commandoit pour le Duc Charles de Lorraine, ne s'en tint à cette seule conquête, il se soumit toute la Servie, & la prise de Vidin lui donna droit sur une partie de la Bulgarie; Leopold ne manqua pas de faire part de tant d'avantage à toutes les Cours de l'Europe. Le Comte Marsigli fût envoyé à Rome pour la seconde fois, au Pape Ottoboni (Alexandre VIII.) qui venoit de remplir la place vacante du Pontificat par la mort d'O-

d'Odescalchi (Innocent XI.) Mais pendant que S. M. Imp. poussoit ses Conquêtes le long du Danube, la France, comme nous avons remarqué, crût être à tems de vouloir raison sur tous ses griefs; on lui fit la sourde oreille. Luxembourg & Philipsbourg furent assiegez & pris; cette derniere place servit de Signal à la rupture, les Troupes Françoises passerent à Spire, & puis se repandirent dans tout le Palatinat, pour y exercer de grandes cruautés, ce que, dit-on, ne fût point de l'aveu du Roi, mais dont on accusa le Ministre pour en avoir été l'auteur. Le prétexte étoit de mortifier l'Electeur Palatin, sur le mépris, qu'il avoit fait des justes plaintes du Roi, & pour s'être lié à la Ligue d'Augsbourg contre la France; en un mot, tout le Païs fût reduit en cendres, dont les principales Villes étoient Spire, Manheim, Frankendal, Worms, Oppenheim, sans compter celles, qui étoient au delà du Rhin, & les Bourgs, & les Villages. Quelle desolation pour un des plus beaux Païs de l'Al-

l'Allemagne; quels malheurs pour tant d'Innocens, reduits à la misere, & cela pour satisfaire à l'opiniâtreté d'un seul homme, & à l'humeur bizarre d'un autre? Ce n'est pas là le seul excès, qui se fit dans le siécle passé, le pauvre Dauphiné en souffrit un semblable quelques années après par les Armées des Alliés, commandées en chef par le Duc de Savoye, Victor Amedée, le Prince Eugene, Staremberg, si je n'erre, &c. Mais ce sont, dit-on, les loix de la guerre; un Auteur neanmoins, qui l'a noté, dit, que ce fût en represailles des Dégâts, faits dans le Palatinat. Si c'est un affront pour le Prince, qui en est le Souverain, sa table n'en diminuë rien pour cela; mais il n'en est pas ainsi de ses pauvres sujets. Si un Prince Chrêtien reflechissoit à de semblables ordres qui émanent de son Conseil, & qu'en même tems il donnât un coup d'œil à la penitence du Grand Theodose (*) pour un fait sem-

N bla-

(*) Thessalonique reduite au pillage, & mise en cendres.

blable ; je suis persuadé, que la colere cederoit à sa pieté.

Le Comte Marsigli eut par de telles conquêtes un grand champ libre pour ses découvertes sur le Danube. Ce fût en cette même année, qu'il poussa ses mesures jusqu'à la decharge de la riviere Jantra dans le Danube. Ce long cours d'un des plus grands fleuves de l'Europe est le plus beau Théatre, que la Géographie Historique puisse présenter à un curieux ; c'est aussi ce qui distingue nôtre Auteur de bien d'autres, si du moins on a égard aux difficultés, qui s'opposoient à ses desseins, comme nous avons déja remarqué ; car pour les remplir de la maniere, qu'il a fait, il ne s'agissoit pas seulement de prendre les differens detours du Danube, des Isles qu'ils renferment, des bords, tantôt de Rochers escarpés, qui etrécissent son lit, & tantôt abbaissés au niveau des plaines du voisinage, qui fournissent les eaux aux Marais, & aux Prairies, & causent très-souvent de très-grands debordemens dans la Campagne ; mais il fal-

falloit encore chercher exactement les monuments antiques, tels que font les vestiges du Pont de Trajan, des Sentiers à l'usage des Bateliers pour remonter leurs Barques, qui étoient élevés au dessus de l'eau, & tenoient à de grosses poutres enchassées dans le Rocher, en forme de pont &c. Il falloit de plus fouiller dans ces Rochers à la recherche de ce qu'ils nourrissent dans leur sein, les fossiles, les mineraux, les metaux, les cristaux, & semblables productions de la nature; car son Institut de Boulogne n'est riche que par ces sortes de depoüilles. Nous verrons dans la description que nous donnerons dans la troisieme partie de combien d'espèces il en a fait.

Mais revenons sur nos pas. La guerre, que la France declara à l'Empereur cette même année, termina les conquêtes des Impériaux sur les Frontieres de la Bulgarie, & en même tems, les riches moissons de nôtre Philosophe. Il fallut ceder au Turc, par des diversions indispensables, de grands païs, dont on

s'étoit rendu maître ; mais nôtre Comte ne les cédoit pas avant de s'être bien pourvû ; chaque campement, pour peu qu'il fût de durée, lui apportoit un grand profit. Ses Soldats pleinement instruits du sujet de ses inclinations, ne le laissoient pas depourvû ; c'est ainsi qu'il remplissoit des coffres de tous ces materiaux, & qu'il les envoyoit après cela en Italie pour en former un ordre d'étude, tel qu'on le voit aujourd'hui. Les échecs que l'Empereur & ses alliés eurent pendant cette guerre, qui fût très vive dans les premieres années, l'épuisement des finances de tous les Princes de l'Europe, qui y avoient part, firent penser à un accommodement, & la France même malgré ses avantages, par des vuës, peut-être, de plus grande consequence, y donna les mains. La Savoye commença la premiere à se declarer pour la paix ; le mariage du Duc de Bourgogne en fût une condition, & Louis XV. heureusement regnant sur le Thrône de ses Ancêtres en fût le fruit ; l'Empereur Leopold & Louis XIV. Roi de

de France signèrent à Riswick cet accommodement tant desiré, & ce dernier fit connoître à toute l'Europe, quelles étoient ses vûës, lorsqu'il avoit commencé cette guerre, bien differentes de celles qu'on avoit soupçonné, puis-qu'il laissa le Turc, & qu'il se retira même des engagements de la mediation pour les laisser à l'Angleterre & aux Etats Généraux. Le Comte marque, qu'il avoit fait entendre à S. M. Imp. au milieu même de ses victoires, qu'Elle étoit encore à tems de remédier à tant de disgraces, dont les peuples étoient affligés, mais que l'engagement, où Elle étoit de ne préjudicier en quoi que ce soit à son honneur, l'empêchoit d'accepter les offres qu'il lui faisoit. Terribles engagements des Princes, mais toûjours funestes à leurs vassaux!

Ce fût en l'année même 1697. que le Roi fit les premieres demarches auprès de l'Empereur, pour faire cesser tant de calamités publiques; & que le Turc fit des efforts extraordinaires. Le Danube vit sur ses eaux une Armée navale

de 16. Galères, 30. Frégates, & de 66. Chalouppes, toutes armées en guerre : Belgrade étoit retombée entre ses mains ; il avoit reconquis la Servie & la Bosnie, son Armée campée avec avantage aux postes de Semlin se préparoit au Siége de Segedin. La prise de cette place entraînoit après soi la perte de plusieurs autres, ainsi l'on en étoit presque revenu où l'on en étoit au commencement de la guerre, c'est-à-dire, mêmes embarras, mêmes épouvantes pour l'Autriche. Mais le Dieu des armes, souverain Arbitre du sort des mortels, daigna y mettre sa main, en obligeant cet ennemi redoutable à desirer la paix. La Bataille de Zenta, où le Prince Eugene commandoit en chef, décida du succès de cette longue guerre, & donna autant de superiorité à Leopold sur le Sultan, que celui-ci paroissoit en avoir auparavant sur lui. Jamais on ne vit plus à decouvert la foiblesse du Turc, épuisé de monde & d'argent ; jamais desolation ne fût plus grande que celle, que causa a la Porte la perte de

cette

cette Bataille. Le Grand-Visir (la cause de tant de maux), l'Aga des Janissaires, vingt sept Bachas, & 22000. hommes perirent en cette action ; 500. étendarts ennemis fûrent un témoignage autentique de cette glorieuse Journée, sans compter les dépouilles du Camp, des Equipages des Généraux, & du Grand Seigneur même, qui fût estimé plus de 400000. florins. Ce malheureux Prince se voyant abandonné par une si grande deroute, n'eût que le tems de se sauver à Temeswar, mais là ne se croiant pas en sureté, il tourna la bride vers Belgrade ; son desespoir étoit tel, qu'il se vouloit donner la mort.

Les Impériaux victorieux ravagerent la Bosnie après s'être emparé de toutes ses places, ils poufferent leurs courses jusqu'au Serail, & en remporterent un Butin d'une valeur immense. Je ne puis m'empêcher de dire ici deux mots à la gloire du Prince Eugene, la prudence ou la bonne conduite de ce Général, jointe à sa bonne fortune, fût

le falut de l'Empire, & termina les projets de la Porte à sa confusion: Mais avec tant de lauriers, que ce Heros recuillit en ce combat, il ne fût pas encore en fûreté contre les coups de langue de ses envieux. Il falloit pour le soutenir un Prince aussi reconnoissant que l'étoit Leopold, il lui falloit de la pénétration pour decouvrir un moment, où tendoient certaines insinuations peu charitables contre son honneur; ce n'étoit, disoit-on, qu'un étourdi, qui avoit risqué le tout pour le tout. L'Empereur repondit vivement à ces envieux que je ne nomme pas, mais dont le nom n'est pas inconnu dans l'Histoire de ce Prince; à Dieu ne plaise Messieurs, que je prête l'oreille à vos insinuations injustes & pernicieuses. Reponçe digne de sa Clémence. Louis XIV. ferma la bouche à un, qui voulut faire une semblable insinuation sur le compte du Maréchal de Villars: Celui-ci disoit que ce Général faisoit bien ses affaires en Allemagne. Le Roi repondit aussi-tôt, & les miennes aussi. Mais ô Dieu, que ces reponses

ponces sont gracieuses ! peut-être parce que Leopold & Louis y trouvoient leurs avantages. Auroient - elles été de ce poids, si ces avantages eussent été du côté de l'ennemi ? Je n'oserois l'assurer.

La Campagne suivante promettoit tout en faveur des armes Impériales : Le nombre renforcé de toutes les Troupes du Rhin, & des autres Païs, que l'Empereur occupoit en Flandre, donna fort à penser au Sultan ; le nouveau Visir néanmoins fit un dernier effort pour rassembler le plus du monde qu'il pouvoit ; il lui en venoit de toutes les parties de l'Asie, qui sont sous la Domination de la Porte ; on n'oublia rien pour y engager les Tartares & les mecontens, qui avoient toujours Tekeli pour leur Chef. Ces Troupes étoient déja passées en Hongrie, & les forces de l'Empire Chrétien s'étoient déja avancées à Verismarton, lieu du rendez-vous, où elles attendoient leur Général ; mais elles resterent longtems dans l'inaction. Quant au Turc il ne pensoit qu'à la deffensive ;

 la

la partie pour le coup n'étoit pas égale, la Balance panchoit beaucoup plus du côté des Allemands. Le Prince Eugene ne partit enfin sur le mi-Juillet, mais ce ne fût que pour y recevoir Mylord Paget, Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, qui s'étoit chargé de la part du Divan de traiter de la paix. A ces propositions le Prince fit reculer son Armée au voisinage de Petrovaradin, pour y camper jusqu'à nouvel ordre. Pour ce qui est des Turs, ils ne bougerent point de leur Camp de Belgrade, jusqu'à ce qu'on eut nommé les Commissaires de part & d'autre. Cette paix achevoit de mettre l'Europe dans une grande tranquillité; plût à Dieu, que c'eut été pour long-tems. L'Empereur nomma pour Commissaire Plénipotentiaire sur les limites des deux Empires le Comte Marsigli, pour lors Général de Bataille. La République de Venise, alliée de l'Empereur, nomma le Senateur Grimani pour avoir l'oeil à ses interêts, & la Porte y envoya Mehemet Effendi, si connû à Paris dans

le

le commencement de ce Siecle en qualité d'Ambaſſadeur du Grand Seigneur.

Le lieu du congrès fût determiné à Carlovitz, Forteresse sur une Isle du Danube, entre Titul sur le Tibisc, & Sermich sur la Save. Il y avoit trois Detachemens pour la Garde des Envoyés; chacun avoit le sien. Les conferences se tenoient dans un Pavillon dressé exprès, le Commissaire Turc s'y rendoit accompagné de Gardes à pié & à cheval, celui de l'Empereur en avoit autant; chacun avoit ses Secretaires & ses Interprêtes, & malgré toutes les diligences qu'on pût apporter, pour donner ouverture à une affaire de cette importance, l'on ne pût donner le commencement aux assemblées que le premier de Novembre. La saison étoit avancée, le froid se faisoit sentir, mais ce qui étoit fort à craindre, c'est que la peste étoit dans le Camp Turc à Belgrade, & qu'elle s'étoit même glissée dans le Detachement du Commissaire Turc; on convint neanmoins, nonobstant tout cela, des préliminaires dès le 6. du même

-me mois ; mais la paix ne fût arrêtée que le 26. de Janvier de l'année suivante 1699. Le premier article de cette paix fût une trêve pour 25. ans ; par le second la Transylvanie restoit sous la domination de la Maison d'Autriche ; ensuite de quoi, l'on travailla incessamment à marquer les Frontieres des deux Empires, ce qui se fit à la satisfaction des parties contractantes, & à la gloire principalement de Leopold, qui par là vit augmenter considerablement son Domaine.

L'on voit parmi les lettres, que le Comte Marsigli reçût du Commissaire Turc à son retour de Constantinople, après ce congrès, une lettre des plus curieuses. La voici traduite pour la curiosité du stile.

Vous avez, mon Fils, emploié tant d'artifice en vos manieres insinuantes, que vous m'aviez fait consentir, sans m'en appercevoir, à bien des choses, toutes préjudiciables aux interêts des Musulmans, mes frères ; mais sachez que vous vous en êtes rendu responsable en pré-

présence du grand Dieu, qui vous voyoit, & qui vous écoutoit : Je vous souhaite qu'il vous fasse miséricorde. Aimez moi comme je vous aime.

Cette determination des limites demandoit des voyages, on les faisoit, & on les marquoit par des alignements en plantant des pieux sur les hauteurs, de la maniere que les Astronomes font leurs stations de correspondance. Les Sessions ne se faisoient pas tous les jours, il falloit les interrompre nécessairement pour informer les Cours reciproques sur les difficultés qui survenoient, ou sur ce qui s'étoit accordé de part & d'autre ; c'est aussi dans ces intervalles, qu'on prenoit quelque repos, ou qu'on se rendoit visites l'un à l'autre. Ce fût un de ces jours, que le Comte Marsigli eut la plus belle occasion du monde, pour donner à connoître de quel bon naturel il étoit doué ; ce trait seul, qu'on va rapporter, fait tout d'un coup le portrait de ce grand homme. C'est lui même qui parle.

J'eus

J'eus l'occasion, dit-il, d'appercevoir à peu de milles, d'où nous étions campés, la Montagne de Rama, l'une de celles de Bosnie, & au pié de laquelle étoit situé le Village de même nom, où j'avois été Esclave 15 ans auparavant. Je montrai au doigt cet endroit à Grimani & à Ibraim, avec qui j'étois en conversation en présence de nos Gardes. Parmi ceux du Commissaire Turc, il y en avoit quelquesuns, qui voituroient journellement les denrées pour l'entretien de son Camp, & qui souvent venoient de ces côtés-là de Bosnie. Je leur demandai s'ils avoient connoissance de deux frères, dont l'un se nommoit Omer, & l'autre Gelille, Habitans du Village de Rama, & s'ils étoient encore en vie, on repondit qu'ils l'étoient encore; je leur proposai ensuite, s'il se trouveroit quelque personne de bonne volonté, pour les avertir de me venir trouver; plusieurs de la Troupe s'offrirent pour cela. Environ trois jours après, que je revenois du Camp Venitien, où j'étois allé rendre visi-

visite au Commissaire, accompagné d'une bonne escorte de mes Allemands, marchant à leur tête, l'esprit occupé de mes affaires, & ne pensant à rien moins qu'à mes Bosniens ; je vis tout-à-coup dans un defilé, entre des Rochers, deux Hommes, qui s'étoient arrêtés, & qui se disoient l'un à l'autre, est-ce lui ? ne l'est-ce pas ? A ces mots je tins mon cheval en bride, & les regardai attentivement à mon tour. Ils me reconnûrent, & je les reconnus en même tems pour avoir été mes deux Maîtres Bosniens. Ma tendresse ne céda en rien à la leur, ils vinrent à corps perdu, embrasser mes bottes, l'un d'un côté de mon cheval, & l'autre de l'autre ; ils y repandirent des larmes de joye, je ne pûs m'empêcher de repondre avec les miennes ; je leur donnai un baiser au front, & puis sans perdre de tems, je fis avancer deux de mes chevaux de main, on les monta dessus avec un étonnement général de ma Troupe, qui ne comprenoit rien à ce mistére. Nous marchâmes ensuite, avec gaieté de cœur, juf-

jufqu'à mon Camp. A mon arrivée je leur fis dreffer une tente auprès de la mienne, & je leur donnai un de mes Valets de Chambre pour les fervir. Je leur faifois faire bonne chere ; ce petit trait de mon Hiftoire fe divulgua bientôt dans mon Camp & dans celui des Turcs ; chacun s'empreffoit de voir deux hommes malvêtus, de peu d'apparence, en un mot, deux pauvres Paifans, qui neanmoins avoient été mes maîtres. Je les faifois venir en ma préfence, lorsque j'avois quelques momens de loifir, & pour donner quelque chofe à la curiofité de mes gens & des Turcs mêmes ; je les interrogeai en leur préfence fur leur condition actuelle, fur leur famille, & fur quelques chofes de femblable, qui les regardoient. Ils me declaroient avec cette naiveté, que fait infpirer la confiance, qu'ils étoient reduits à une extrême mifére, & que depuis qu'ils avoient reçû ma rançon, leurs affaires avoient toujours été de mal en pis, affurant que Dieu ne benit point l'argent qui provient du rachat des Ef-

cla-

claves ; que celui, que je leur fis donner, n'avoit pas longtems demeuré entre leurs mains ; parce-que le Bacha de Bosnie ayant été informé, qu'ils avoient relaché le Fils du Roi de Pologne, non seulement s'en étoit emparé, mais les avoit encore emprisonné, prétendant qu'ils lui en devoient donner avis, & le lui envoyer, pour être conduit à Constantinople, & qu'enfin ils avoient eu tout le bonheur du monde de faire valoir leur ignorance sur ce fait, parce-que j'avois si bien joüé mon personnage à ne me jamais deméntir en quoique ce fût, qu'il leur avoit été entierement impossible de soupçonner, que je fusse un si grand personnage, & que je tirai ma naissance d'un si grand Roi ; mais que l'Emine, qui par la nouvelle, qu'il en avoit répandu en toute la Bosnie, & qui fût cause d'un si grand dérangement de leur pauvre famille, en avoit été bien-tôt puni, comme il le meritoit, au sortir de sa commission de Spalato ; car peu de jours après il fût étranglé pour de crimes verifiés.

O J'en-

- J'envoyai à Sebenico, acheter du drap & d'autres etoffes pour les vêtir, & leurs femmes, & leurs enfans; je leur fis une bourse de 200. sequins, j'avois fait confisquer sur les Morlaques rebelles des Venitiens, quantité de betail, je leur en fis choisir mille Agneaux des meilleurs; je leur promis deplus une lettre de recommendation auprès du Grand-Visir, pour leur obtenir du Grand Seigneur une pension annuelle de 300. sequins, ce qui fait un Timaro; tout cela fût executé ponctuellement. La lettre au Grand-Visir étoit conçuë en ces termes: Que dans le cas de me voir honoré de la commission de la part de l'Empereur mon Maître, pour trater des conditions de la paix à l'avantage des deux Empires, & de la Serenissime République de Venise, en definissant leurs frontieres, j'étois campé en face d'un endroit des dependances de la Bosnie, où j'avois été esclave, & d'où l'on m'avoit racheté pour reprendre le même service de S. M. Imp. ce qui m'avoit procuré les moyens de contribuer de mon mieux à la felicité des

des peuples, telle qu'ils savent desirer après les calamités qu'entraine après soi une longue & cruelle guerre; que c'étoit dans cet endroit-là en face duquel je me trouvois, que Dieu par sa divine prévoyance avoit fait naitre deux hommes, miliciens au Siége de Vienne, pour me tirer de la main d'un Arabe, qui non content des mauvais traitements, qu'il me faisoit souffrir, m'avoit encore livré à la mort selon le Decret du Grand-Visir, qui fit mourir tous les Esclaves du Camp; & qu'enfin je leur devois la vie; que c'étoit là le motif qui m'engageoit à supplier son Excellence de les mettre aux piés de Son Altesse pour leur obtenir la pension annuelle d'un Timaro, en l'assurant que je regarderois ce bienfait, comme une gratification faite à moi même, pour les peines que je me donnois pour le public, & que pour une information plus entiere de son Excellence, je m'en rapportois à ce que lui en écriroit mon collégue Ibraim Effendi.

J'attendis la premiere séance de notre congrès, pour remettre cette lettre au

Commiſſaire, afin de la faire partir par le Courier, qu'il dépêchoit à la Porte, à la fin de chaque aſſemblée; cette lettre étoit dans une bourſe brochée en or, ſelon l'uſage des grands parmi les Turcs. La reponçe (*) ne tarda pas à venir; elle étoit des plus gracieuſes pour moi, & au-delà de mon attente pour les deux frères Boſniens; le Grand-Viſir loüoit fort ma reconnoiſſance envers ces deux Soldats, & avoit fait agréer ma ſupplique au Grand Seigneur. Son ordre fût qu'on leur donnat chaque année un Ziametto; c'eſt une penſion annuelle de mille pieces, au lieu de 300. ſequins, que j'avois demandé. La Patente, incluſe dans la lettre du Commiſſaire, fût envoyée immédiatement au Bacha de Boſnie, pour la mettre en exécution. Je tins ces bonnes gens quelques jours en ma Com-

pagnie

(*) Cette réponçe ſe trouve avec toutes les autres lettres que Mr. le Comte reçût de la part du Divan en cette conjoncture, & qu'on garde ſous la clef dans la Bibliotheque de l'Inſtitut.

pagnie, après quoi je les congediai, bien vêtus à la mode de leur nation, accompagnés d'une bourse de deux cens sequins, que je leur avois destiné, & d'un troupeau de mille moutons. Il me seroit malaisé d'expliquer ici, qui de ces deux frères, ou de moi, reçût une plus grande consolation dans cette conjoncture; car ce n'est pas une petite satisfaction pour un homme, que de se voir en état de faire du bien, mais plus encore de donner des preuves de sa reconnoissance.

Le congrès fini, le Comte se rendit à Vienne. S. M. Imp. voulut être au fait des moindres particularités; le libre accès, qu'Elle lui accorda, ne fût pas de petite conséquence pour ses intérêts litteraires; il savoit prendre son tems, & l'Empereur l'écoutoit avec complaisance. C'est en ce tems-là, qu'il lui mit sous les yeux ce grand amas d'observations, qu'il avoit fait les campagnes passées sur l'Histoire Naturelle du Danube. Le dessein lui plût de telle façon, qu'il ordonna d'en graver in-

cessamment les planches, & d'établir un ordre aux differentes matieres pour être mises sous la presse en son nom. En effet c'étoit le projet du Général Marsigli de dedier cet ouvrage à ce grand Prince, & c'étoit où se terminoit toute son ambition; mais Dieu qui dispose de toutes choses ici bas, ne le permit pas.

Monsieur le Comte emploia à divers voyages ces deux ou trois années de paix, que donnerent à l'Europe les Traités de Riswick & de Carlowitz, partie par commission de la Cour, partie pour satisfaire à ses occupations litteraires. Il étoit infatigable sur cet article. Il voyoit les Savans des pays qu'il parcouroit; il converfoit avec eux, & leur demandoit leurs sentiments. Lorsqu'il étoit en Saxe, il ne laissa pas une mine sans la visiter; le Roi Auguste, auprès duquel il avoit été envoyé, charmé de rencontrer en un Soldat toutes les qualités d'un Philosophe, le voulut honorer d'un présent de son goût; c'est une espèce de montagne en pain

de fuere de la hauteur d'un pié & demi, compofé de petits fragmens de metaux & de mineraux en forme de rocaille; qu'il avoit fait tirer de toutes les Carrieres de ce Duché. L'on voit les habitations de fes ouvriers, qui y travaillent continuellement; & les petites Chapelles fouterraines, où ils fe rendent à la priere à certaines heures determinées de la journée; l'on conferve cette piece fort curieufe & fort bien entendüe, dans une armoire vitrée, comme nous dirons dans la defcription des appartements du Palais de l'Inftitut. Il alla en Suiffe, porté par la même curiofité, d'en examiner les mines de fer; en Franche Comté, pour voir les fources des Salines, & dans d'autres parties de l'Allemagne, de la France, & de l'Italie, pour faire le même examen fur les fources des eaux minerales: C'eft de ces fortes de decouvertes, qu'il conçût le deffein général d'attaquer le Globe Terreftre du côté de fa Structure, en confiderant le Mechanifme de la Nature dans la formation des mineraux, de la pro-

duction de leurs veines entre les differentes couches de terre, de rochers; en suivant même la direction de ces couches jusques dans le Bassin de la Mer, comme il fit depuis dans son séjour de Provence le long de ses Côtes, & de celles du Languedoc sur la Méditerranée. C'est de semblables tentatives, qu'est composée une bonne partie de son Essai Phisique de l'Histoire de la Mer, & dont on voit certaines reflexions detachées dans diverses dissertations, & encore dans son ouvrage du Cours du Danube.

Toute l'Europe, comme nous venons de dire, jouissoit tranquillement des fruits de la paix. La France entr'autres étoit devenuë le Theatre des plaisirs & des divertissements publics. La joye, qu'avoit apporté avec soi le mariage du Duc de Bourgogne, avoit attiré à la Cour un foule d'étrangers; ce fût alors que le Roi n'oublia rien pour faire éclater sa magnificence. Le Camp de Compiegne, qu'il dedia aux plaisirs de la jeune Duchesse, en porter

tera la mémoire à la posterité ; l'on eut occasion d'y voir tout ce que la fureur de Mars fait inspirer de plus formidable, pour la destruction du genre humain. L'on y avoit un Siége formé par une grosse Armée, une autre étoit pour l'observation ; une troisieme, entendue avec la Garnison de la place, vint pour lui porter le secours, ce secours fût batu, & la place se rendit au vainqueur. Il y avoit plus de 100000. hommes de Troupes reglées, remontées tont de neuf. La Maison du Roi étoit des plus magnifiques ; la Gendarmerie entr'autres avoit la même garniture que les Gardes du Corps ; en un mot tout reluisoit : Abondance de vivres, divertissements dans tous les quartiers ; & pour couper court, ce fût une des plus splendides fêtes du Siécle passé : Aussi y avoit-il un concours de peuples de toutes les nations. On ne se divertissoit pas moins dans les Provinces ; le prix de l'arquebuse, qui se fit à Laon l'année suivante, étoit aussi un divertissement digne d'être vû. La

Noblesse & la Bourgeoisie de plus de quarante Villes y furent invitées : La fête, qui commença par une procession générale, ne finit qu'au bout de six semaines : il seroit superflu d'en donner ici une plus longue description, il suffira de dire, que les nuits & les jours unis ensemble par un enchaînement de plaisirs, ne paroissoient que former un seul jour. Si la France avoit ses divertissemens, les autres Etats de l'Europe avoient aussi les leurs ; mais la discorde, qui vient troubler les mortels au milieu de leurs plaisirs, ne tarda pas à diviser les esprits, & à donner lieu à la plus grande guerre, qui fût jamais : Il est aisé de voir que je parle ici de la mort de Charles II. Roi d'Espagne, des prétentions de la Maison d'Autriche, & de celles de la Maison de Bourbon. Le Testament du Roi défunt fait en faveur de Philippe d'Anjou, fils du Dauphin, petit fils de Louis XIV. l'appella sur le Thrône ; presque toute l'Europe le reconnut pour légitime possesseur ; mais les intérêts des Cou-

ron-

ronnes ne permettoit pas de l'y soutenir longtems. Le Duc de Savoye, le Portugal, l'Angleterre, les Etats Généraux de Hollande, & plusieurs autres Potentats, abandonnerent son parti, & se declarerent pour Charles d'Autriche, second fils de l'Empereur Leopold: il ne s'agissoit plus que de voir lequel deviendroit maître de ce Royaume; mais avant d'en venir à un accommodement, qui pût satisfaire aux parties interressées, que de combats, que de siéges, que de sang repandû, que de desolations des peuples; jamais on ne vit une guerre plus feconde en évenements, & en revolutions: Il suffisoit de perdre une Bataille, pour perdre des Provinces entieres; telles furent les Batailles d'Hochstett, de Ramilli, d'Odenard, de Saragosse, & de Villaviciosa, &c. les levées des Siéges de Barcellonne, de Turin, &c. Cette guerre commença avec le siécle, & par une intelligence secrette, l'on vit en un jour toutes les places de la Flandre Espagnole recevoir les Troupes Françoises; Il en fût de

même pour celles de l'Italie, du Milanois & du Mantuan ; mais avec tous ces avantages, il fallut en sortir ; l'Espagne, revoltée contre elle même, ne savoit plus quel Roi reconnoître ; l'un est contraint de fuir, mais sa fuite lui devient avantageuse ; son Competiteur se présente en la Capitale du Royaume, tous les Habitans disparoissent, & peu de tems après il est obligé de fuir à son tour. C'étoient neanmoins deux Princes dignes de cette Couronne, tous deux doués du meilleur caractère, doux, bien-faisants, aimables ; en un mot, àpeuprès du même âge, & de la même valeur ; Dieu aussi, qui tient en mains l'autorité suprême, n'a pas manqué de recompenser leur vertu, en leur donnant à l'un l'Empire d'Allemagne, & à l'autre ce grand Royaume, qui faisoit le sujet de la querelle publique. Mais rentrons dans une narration plus detaillée, au moins pour les trois premieres années, ce qui donnera matiere au Chapitre suivant.

CHA-

CHAPITRE SIXIEME.

Des Disgraces du Comte Marsigli.

NOus commençons ce Chapitre par un endroit, qui fût des plus glorieux à nôtre Général de Bataille, & qui porta en même tems, à sa fortune, le coup le plus fatal; je parle du Siége de Landau, fait en 1702. par l'Armée Impériale.

Qui sçait de quelle importance est cette place, car étant sur les Frontières du Royaume, elle n'est pas moins la clef pour y entrer, qu'elle donne aussi les moyens de pénétrer dans le Palatinat. Il n'y a pas 70. ans que ce n'étoit qu'un petit Bourg à l'extrémité de l'Alsace, mais sa situation étant de conséquence, le Roi de France se determina d'en faire une Forteresse; ce fût Mr. de Vauban, qui en eût le soin: Aussi y voit-on l'application de sa seconde methode, qui est le premier ufage, qu'il a fait de ses tours bastionnées, & de ses Contre-Gardes.

Il fût résolu dans le Conseil Aulique d'en faire le Siége, & d'y envoyer le Roi des Romains avec une puissante Armée, afin qu'après la prise de cette place, l'on pût sans perdre de tems s'emparer d'Agnan, & disposer toutes choses pour faire celui de Strasbourg, avant la fin de la campagne. Les mesures étant prises au plus juste, la place fût investie, on ouvrit la Tranchée avec assez de bonheur, malgré la diligence du Gouverneur, qui pour lors étoit Mr. de Melac, un des meilleurs Partisans qu'eut la France depuis bien du tems; les travaux furent poussés d'abord avec assez de vigueur, mais Melac voulût reparer ses premieres inadvertances, par de frequentes sorties, & par un feu des plus vifs, de sorte que les assiégeans se trouvoient au bout d'un mois àpeuprès aussi avancés, que le premier jour. Cette Lenteur ne s'accordoit pas avec la vivacité du Roi des Romains; il parla haut, mais pour savoir mieux à quoi s'en tenir, il fit assembler un Conseil de Guerre; les Généraux requis de leurs

leurs sentimens, chacun dit librement le sien, mais personne ne s'expliqua plus clairement que le Général Marsigli. Il fit voir par le plan, qu'il avoit fait des attaques, leur insuffisance; il en produisit une autre à l'assemblée, qui fut tellement au goût de Sa Majesté, que sans plus attendre, Elle lui ordonna de l'exécuter. Quel deboire ne fût-ce pas pour ce Général, qui en avoit fait l'entreprise? Si c'étoit un homme à ressentiments, il ne faut pas douter, qu'il n'en conservât la mémoire, l'on ne nomme ici personne; le Général Marsigli ne l'a point fait, il ne faut pas le faire non plus.

Dès que le Conseil fût terminé, & que le Comte fût entré dans le commandement, il commença par faire main basse sur toutes les dispositions de son prédecesseur, & sur tout sur l'ordre des batteries. Il m'a dit à ce propos, que pour se faire jour au travers des Contre-Gardes opposées à son attaque, il avoit posté deux batteries de 80. pieces de canons chacune, & que

par

par le grand feu, qu'il fit, il obligea le Gouverneur de se rendre dans huit jours, à compter depuis celui, qu'il avoit eû l'ordre de Sa Majesté.

Le Roi des Romains en eut une si grande joye, qu'il envoya à Vienne en porter la nouvelle à l'Empereur son Pere; & après qu'il en eut reponçe, voici la Lettre, qu'il écrivit au Général Marsigli; L'on jugera par cette Lettre, en quel degré d'estime il étoit parvenû, tant auprès du Roi des Romains, qu'auprès de S. M. Imp. Il est bon de remarquer en passant, (ce que je fais de bonheur, afin que ma reflexion ne s'échappe pas de ma plume) que depuis le siége de Landau jusqu'à celui de Brisac, fait par le Duc de Bourgogne, il ne s'est passé gueres plus de neuf à dix mois. Ce qui pourra être de quelque utilité contre un certain Anonime, qui a inferé au milieu de ses objections au Manifeste suivant, que le Général Marsigli avoit beaucoup rabatu de sa prémiere ferveur & de son premier zèle.

Let-

Lettre du Roi des Romains au Comte Marsigli.

Voici l'original allemand,

Lieber Graf Marsigli, ich habe nicht unterlassen Ihro Kayserl. Majestet, meinem Allergnädigsten Hochgeehrteften Herrn Vater, bey der über die beschehene glückliche Eroberung von Landau jüngsthin gethane Notification, Eure in denen obgewesten Occasionen erwiesene Schuldigkeit und gezeigte Dapferkeit aufs beste anzurühmen. Wann nun Allerhöchstgedachte Kayserl. Maj. hieran ein sonderliches gnädiges Wolgefallen spühren lassen, und zwar um so mehr, als nebst deme dem wehrten Vaterland hierdurch beschehenen guten Dienst, auch ihr bey der lieben Posterität euch einen ewigen Nahmen gemacht habt: Als lassen Sie diese Ihre aus obigem glücklichen Succeß, und ob euren erspriesslichen Diensten geschöpfte Vergnügung, durch mich euch hiermit gnädigst notificieren, und euch

versichern, dass Sie obgemeldte, Ihro und dem Publico beschehene gute Officia bey künftigen Begebenheiten absonderlich consideriren, und in Reflexion ziehen, auch mit Danckbarkeit erkennen wollen; wie Ich mich dann auch absonderlich gnädigst erzeigen werde.

Ce qui en françois signifie.

Mon cher Comte Marsigli, lorsque j'ai envoyé à S. M. Imp. Mon Serenissime Pere, l'heureuse nouvelle de la prise de Landau, je n'ai pas manqué d'y faire mémoire de vôtre valeur; Et d'autant qu'Elle a témoigné un sensible plaisir joint aux reflexions avantageuses sur les bons services, que vous avez rendu à la chere Patrie, ce qui redonde à la gloire, & la vôtre même, en vous faisant un renom, qui subsistera toûjours dans la posterité; aussi S. M. Imp. se sert de ma plume pour vous notifier la satisfaction, qu'Elle en a reçû, & vous assurer en même tems, qu'Elle ne s'en tiendra pas à de seules reflexions sur les

bons

bons offices, que vous avez rendu à Elle & au Public; mais encore de les reconnoître dans l'occasion. Je me rajouis, en mon particulier, d'avoir eu le bonheur de vous employier en ce Siége, & du bon succès, qui s'en est suivi; entreprise, qui vous est également glorieuse, & qui m'engage à vous être redevable de nôtre Grace Royale.

De Aschaffenberg, le 15. Octob. 1702.

Joseph.

L'Armée Impériale, après la prise de Landau, ne poussa pas au delà sa pointe, à quelques courses près dans l'Alsace & dans les endroits de la Lorraine Allemande, annexés au Domaine de la France; la saison se trouva trop avancée pour rien entreprendre de plus, & d'ailleurs la bonne conduite du Général François lui fut un obstacle à des projets ulterieurs: On ne pensa donc plus qu'à prendre les quartiers d'hiver.

L'année suivante changea bien les affaires d'Allemagne; la France vouloit,

à tout prix, se faire un passage par la Forêt Noire, pour aller donner la main au Duc de Baviere, son allié; mais il falloit auparavant s'assurer de quelques places sur le Rhin; telles étoient Philipsbourg, Fribourg en Brisgau, & Brisac. Pour en rendre infaillible le succès, il falloit y envoyer une puissante Armée: Cela se fit avec un appareil extraordinaire; c'étoit Mr. le Duc de Bourgogne, qui la commandoit; il avoit le Maréchal de Catinat, & Mr. le Maréchal de Talars avec Mr. Vauban pour l'assister de leur Conseil, & pour exécuter ses ordres. La Cour de Vienne ne manqua pas d'être bientôt informée des desseins de la France, & pour s'y opposer de bonne heure on fortifia, du mieux que l'on pût, les postes de la Forêt Noire; on tira les lignes, & l'on y passa de bonnes Troupes à sa Garde. Le Général Marsigli fut employé dans tous ces travaux, outre la charge, qu'il avoit de Géneral de Bataille. Mais comme nous approchons des malheurs de ce grand Homme,

me, n'entrons pas plus avant, sans lui, en cette funeste narration. Nous ajouterons seulement deux mots sur ce qui se passa en sa faveur depuis la prise de Landau jusqu'à son entrée dans Brisac, ce qui n'excéda pas l'éspace de deux mois, ou trois tout au plus.

On a vû la déclaration autentique des satisfactions, que S. M. Imp. & le Roi des Romains avoient fait en cette occasion, comme aussi la promesse, qu'on lui tiendroit compte de son zèle & de ses bons services ; l'Empereur en effet n'attendoit pas plus long-tems à lui en donner des marques : Il fit dresser un diplome par son Secretaire d'Etat, par lequel il lui accordoit ses propres armes, en voulant que les armes de la Maison des Marsiglis fussent placées au milieu des siennes sur le Cœur de l'Aigle Impériale ; honneur de telle conséquence, qu'il allarma bien-tôt toute la Cour. Il n'y avoit point de tems à perdre ; il falloit par quelque voye arrêter le cours d'une fortune si rapide : On ne manqua pas de le saisir au mo-

ment qu'il parût ; il faut qu'un homme de mérite, au jugement des hommes, le soit toûjours ; la seule ombre d'erreur lui fera perdre l'estime, qu'on en avoit conçû depuis nombre d'années. C'est là le sort de Mr. le Comte ; il a manqué, dit-on, au Siége de Brisac, il a perdu la gloire de ses actions faites pendant vingt ans de services importants, & declarés tels par la propre bouche du Maître de S. M. Imp., & par celle de son fils, le Roi des Romains. Il a donné sa voix pour une capitulation honorable, il n'importe : Il a participé à la desobeïssance du Gouverneur ; la place ne pouvoit resister aux efforts de l'ennemi ; la Brèche étant ouverte à y passer un Bataillon de Front ; manquant de provisions, ou munitions de guerre, sans éperance de secours : Il falloit, dit-on, périr sur la Brèche, voilà l'ordre ; on ne l'a pas fait, voilà la desobeïssance.

Nous avons eu des exemples dans le dernier siécle d'une semblable severité ; il est bon d'en rapporter un ou deux pour

pour les confronter avec le cas présent; dans la supposition, que les Comtes d'Arco & Marsigli soient convaincus du crime, pour lequel ils ont été condamnés : les voici premièrement en la personne d'un Capitaine d'une Forteresse, assiégée par le Prince d'Orange: Ce Capitaine eut assez d'autorité pour engager la Garnison de Luxembourg, à capituler contre la volonté du Gouverneur; il fût condamné & executé à mort; il ne se parla point de la Garnison; au contraire elle fût declarée subornée, & par conséquent innocente. Un Gouverneur François d'une autre place de Flandre (de St. Omer) se rendant plûtôt qu'il ne devoit, ne manquant ni de provisions de bouche, ni de munitions de guerre, ni de Soldats pour attendre le secours, qui étoit en marche, fût condamné à mort; le Roi lui fit grace, le retablit dans ses grades, il mourut au Siége de Gravelines en brave homme. Ces deux exemples suffisent pour faire voir, qu'il

faut être rigoureux pour l'observance de la discipline militaire, mais qu'il ne faut jamais pousser la severité au delà de ses bornes; moins encore refuser lieu à la justification. Il faut convenir que les codes militaires des Princes sont fondés sur de bonnes loix, mais l'exécution de leurs sentences ne doit pas être si absoluë, que la Clémence du souverain ne puisse la suspendre; c'est cette Clémence, qui lui gagne les cœurs de ses sujets: L'on a dit à ce propos, que dès que la sentence, qui fut donnée à Bregentz, par le Conseil de Guerre contre le Gouverneur & la Garnison du vieux Brisac, parût sous les yeux de Leopold, ce bon Prince en fremit, & qu'il ne la souscrivit qu'après que son Confesseur lui eut persuadé de le faire pour satisfaire à la Justice; & l'on ajoute, que le même lui ayant présenté ensuite le placet de la grace pour les coupables, il le lui fit souscrire, en disant, qu'il le devoit à sa Clémence: Ce fût un

un malheur pour ce digne Souverain, que cette grace n'eut point d'effet, & que sa Clémence ne pût être manifestée par tous les Coins de la Terre; mais le malheur fût irreparable pour Messieurs les Assesseurs du Conseil de Guerre, pour avoir rendu publique l'injustice de leur condamnation, par les piéces de justification, qui parurent peu de mois après, & qui partagerent fort les esprits en faveur des condamnés; c'est ce que l'on donne ici pour remplir ce vuide si funeste à la gloire du Comte de Marsigli, mais qui ne manquera pas de relever sa constance aux yeux des gens de merite, qui le savent retrouver au milieu des plus grands malheurs. On verra d'abord le Manifeste, qu'il adressa à tous les Gens d'Honneur la même année, qu'il reçût sa sentence à Bregentz, après avoir passé sept mois consecutifs à Vienne, pour tacher d'être écouté de l'Empereur, & d'en obtenir par grace une revision de son procès: L'on verra ensuite

suite les objections d'un Anonime, qui tendent à faire voir l'insuffisance des raisons alleguées dans son Manifeste, & enfin la confutation de ces mêmes objections. Ce sont là les pièces, que parut desirer Mr. de Fontenelle dans l'Eloge (*) qu'il fit de ce célèbre Academicien la même année de sa mort.

(*) Eloge du Comte Marsigli Acad. hon. en 1730.

MA-

